



MILLY TAIDEN

# ALFA

TOME 2 - FRANK



- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)

- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [Découvrez sans attendre un extrait du prochain tome :](#)
- [Biographie](#)
- [De la même autrice](#)
- [Mentions légales](#)

Milly Taiden

***Frank***

A.L.F.A. – 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Tristan Lathière

Milady

## CHAPITRE PREMIER

— Savez-vous qui je suis ? gronda Amarella Capone en trépignant de colère dans la succursale de la First National Bank de Las Vegas.

Les nombreux clients qui faisaient la queue devant les caisses se retournèrent pour la dévisager. Certains rirent même en la pointant du doigt. Elle releva le menton et ne fit pas attention à eux.

L'employé de banque, qui ne devait pas avoir vingt ans, pâlit. Amarella ne souhaitait manifestement pas attendre plus longtemps pour accéder à son coffre-fort.

— Je suis l'arrière-petite-nièce d'Alphonse Capone, cracha-t-elle. Vous le connaissez, non ? Al Capone.

Le grand bandit n'avait jamais accordé beaucoup d'intérêt à Las Vegas, contrairement à d'autres membres de sa famille qui s'y étaient installés à l'époque où la mafia découvrait la capitale du jeu.

— O-oui, mademoiselle Capone, bégaya le caissier, visiblement terrorisé. Le sénateur devrait bientôt sortir de son rendez-vous avec le directeur, qui se fera un plaisir de vous accompagner à la salle des coffres. Je vais me renseigner et je reviens tout de suite.

L'employé partit alors aussi vite que possible en essayant d'éviter d'attirer l'attention sur lui.

Amarella se laissa retomber sur la chaise de bois dur devant le bureau situé près de la porte latérale qui menait à la salle des coffres. Il était déjà 18 heures et elle n'avait pas encore fait les courses. Elle détestait devoir se rendre à la banque chaque fois qu'elle avait besoin de piocher dans ses économies. Ce n'était pas tous les jours facile d'être une gosse de riches. Elle se sentait parfois comme étranglée par une grosse chaîne que contrôlait l'oncle Giuseppe, son tuteur. Mais bon, elle aurait vingt-six ans dans un mois et elle toucherait enfin son héritage. Elle serait alors libre d'agir à sa guise.

Elle pourrait même s'acheter une île tropicale et disparaître de la circulation.

Les portes vitrées du hall d'entrée s'ouvrirent alors et plusieurs hommes au visage recouvert d'une cagoule firent irruption dans la banque. Le premier d'entre eux tira une rafale de mitraillette dans le plafond.

— Tout le monde par terre ! hurla-t-il. Tout de suite !

« Par terre » ? Il plaisantait ! Amarella jeta un œil à sa tenue : une jupe courte très ajustée et des talons aiguilles. Avec sa forte poitrine, ses hanches et ses cuisses bien en chair, elle serait incapable de se relever. Heureusement, elle était assez loin des caisses centrales et n'était pas très visible depuis l'entrée. Elle pourrait peut-être s'éloigner encore un peu pour se mettre à l'abri sur le côté.

Elle se leva lentement de sa chaise et se dirigea vers la porte.

— Il a dit « tout le monde par terre », madame, fit une petite voix haut perchée.

Qu'elle connaissait fort bien. Elle pivota sur elle-même et plissa les yeux en rencontrant le regard du braqueur.

— Joseph Albert Lanzia ! lança-t-elle au jeune voyou qui écarquillait les yeux. Je vais le dire à ta mère !

— Non, s'il te plaît, tata Amarella, la supplia le petit voleur en baissant son arme. Elle va être trop vénère contre moi !

— Et elle aura raison, déclara Amarella en mettant les mains sur ses hanches tout en faisant attention à la manucure qu'elle s'était fait faire juste avant.

Même si aucun lien du sang ne l'unissait à ce garçon, il l'avait toujours considérée comme sa tante.

— D'où t'est venue l'idée de braquer une banque, Joey ? chuchota-t-elle. Sais-tu tous les ennuis que cela risque de t'attirer ?

— Je sais, tata Amarella, répondit-il en regardant d'abord derrière lui avant de se retourner vers elle. Mais je n'ai pas eu le choix.

— Comment ça ?

Le chef des voleurs hurla des ordres et remit des sacs aux caissiers derrière le comptoir. Joey se plaça devant elle soit pour l'empêcher de voir ce qui se passait, soit pour la soustraire aux regards des braqueurs.

— Rien, tata Amarella. Reste cachée.

Joey était plus jeune que l'employé qui avait tenté de la calmer quelques instants plus tôt. *Oy vai !* Les jeunes de nos jours... Ouais, regardez-la réagir comme une vieille dame, elle qui était à peine sortie de l'adolescence.

— Non ! s'exclama Amarella, abasourdie, en reconnaissant la voix du chef des braqueurs, qui résonnait dans la salle. Mais c'est le cousin Tony !

— Ne le dis à personne, soupira Joey en laissant retomber ses épaules de découragement. Il va te tuer s'il te voit.

— On va voir ce qu'on va voir, oui, quand je raconterai ça à son père. Ça ne va pas plaire à l'oncle Giuseppe. Mais pas du tout, si tu veux mon avis.

Le roi de la mafia de Las Vegas s'intéressait de près à tout ce que faisaient les membres de sa famille. Et ce n'était pas une bonne idée de le contrarier. Il verrait un petit coup comme le braquage d'une banque comme une honte. Pas comme le vol de bijoux qui avait rapporté trois millions de dollars une année plus tôt... et dont il était très fier !

— Petit con, tonna la voix de Tony venant du hall d'entrée, est-ce que ça va de ton côté ?

— Il t'appelle « petit con » ? lâcha Amarella en écarquillant les yeux. Comment peut-il oser t'insulter de la sorte ? poursuivit-elle en s'approchant de Joey, mais il leva les mains.

— Non, tata Amarella, tu ne dois pas faire ça !

— Joey, il se comporte en gros couillon. Et je ne supporte pas ça !

— Petit con ? dit une nouvelle fois Tony.

— Oui, grand con... euh... je veux dire grand chef, bégaya Joey.

— « Grand chef » ? Vraiment ? intervint Amarella en levant les yeux au ciel.

— Tout va bien, répondit Joey en faisant signe à sa tante de se taire. Je surveille les clients de ce côté.

D'accord. Amarella resterait là jusqu'à ce qu'elle trouve une solution. Elle ne pouvait pas croire que son unique neveu ait rejoint des bandits. Sa mère l'avait pourtant bien élevé, Amarella était bien placée pour le savoir. Même si elle n'avait que six ans de plus que lui, elle s'était bien occupée aussi de son éducation. Elle avait fait du baby-sitting gratuitement pendant que sa mère se rendait à ses deux boulots sur le Strip de Las Vegas.

De l'autre côté des caisses, une porte s'était ouverte. Un homme à l'air distingué sortit avec le directeur de la banque et ils eurent tous deux l'air très surpris.

— Que se passe...

Deux coups de feu furent tirés et les hommes disparurent de la vue d'Amarella. Il y eut ensuite des salves de tirs à travers lesquelles elle distingua des cris de « Sénateur ! » et « Appelez une ambulance ! » Puis des sirènes se firent entendre au loin. Tony, son cousin, le chef des braqueurs, recula, une arme dans chaque main. Il ne prenait pas d'argent ? Quelle espèce d'idiot braquait une banque sans prendre de fric ? Joey alla le rejoindre.

— Non, Joey, cria Amarella, reste avec moi !

Il se retourna, la regarda, et elle aperçut ses yeux, la seule partie visible de son visage. Elle y vit l'âme d'un gamin déchiré entre son désir d'appartenir à un groupe et celui de vivre honnêtement. Il se tourna vers le cousin Tony, qui le regardait. Amarella fut certaine qu'il l'avait reconnue, et elle détecta un éclair de haine dans ses pupilles. Ses yeux virèrent au rouge, il braqua son arme sur elle et tira.

Profondément choquée par ce geste, Amarella n'avait pas réagi à temps. Joey pivota pour se placer entre elle et le tireur. Il tressaillit deux fois : une première fois quand il appuya sur la détente de son arme et une deuxième fois quand il prit une balle en pleine poitrine.

Le garçon disparut de son champ de vision. Amarella vit une tache rouge sur la vitrine. Le cousin Tony s'éloigna lentement en tenant un de ses bras contre son torse.

Amarella baissa les yeux vers le corps à ses pieds. Le sang se répandait sur le sol carrelé d'un blanc impeccable. Sans bien se rendre compte de ce qu'elle faisait, la jeune femme s'agenouilla et retira la cagoule de Joey. Il était beaucoup trop pâle.

— Oh mon Dieu ! Joey ! dit-elle en mettant sa tête sur ses genoux. Tiens bon, mon chéri, je suis là, ajouta-t-elle en repoussant les mèches de cheveux qui étaient tombées sur son front. Tata Amarella s'occupe de toi.

— Je voulais..., dit le garçon en croisant le regard triste de sa tante, bien faire...

Elle lui ordonna de se taire, de conserver son énergie, et ses larmes coulèrent sur le visage poupin du garçon.

— Promets-moi... de... l'arrêter, supplia-t-il.

— Je te promets, Joey, déclara Amarella en étreignant encore plus fortement le jeune homme et en le berçant dans ses bras, que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour m'assurer qu'il obtienne ce qu'il mérite.

— Il est... démo..., hoqueta Joey avant de cesser de respirer.

Qu'avait-il voulu dire ? « Démocrate » ? Non, Amarella ne pensait pas que ce soit ça.

La jeune femme ne sut pas combien de temps elle passa à tenir ainsi dans ses bras le fils de sa voisine et amie. Les ambulanciers finirent par l'obliger à le relâcher et ils l'emportèrent. Puis le cousin Tony fut placé sur une civière à son tour et l'intensité du trouble émotionnel que venait d'éprouver Amarella la propulsa hors des portes vitrées de la banque.

Elle retira une de ses chaussures et se mit à courir en boitant vers la civière.

— Espèce d'enfoiré de connard de trouduc gangrené, fils de pute cocaïnomanie ! cracha-t-elle en contournant les ambulanciers pour frapper le cousin Tony à la tête avec le talon de sa chaussure.

Cela ne suffisait pas pourtant. Non, Joey n'était plus là à cause de Tony et elle ne serait plus jamais heureuse tant que son cousin respirerait encore.

Le chef des braqueurs se protégea du mieux qu'il put avec un bras dans une attelle.

— Éloignez cette folle de moi ! hurla-t-il.

Un des ambulanciers tenta de l'attraper par le bras mais elle lui donna un grand coup de son sac à main.

— Même pas en rêve, mon pote ! Je fais partie de sa famille et je peux le frapper à mort si j'en ai envie.

Des témoins de la scène s'agglutinèrent derrière les voitures de patrouille et s'esclaffèrent en la voyant. Elle s'en fichait. Depuis trois ans, bientôt quatre, elle ne vivait que pour deux choses : montrer à quel point elle aimait son fils et combien elle haïssait sa famille.

Avec une énergie renouvelée, elle se remit à frapper l'homme sur la civière mais quelqu'un l'arrêta.

— Mademoiselle Capone, je vous en prie, dit la voix rude d'un homme d'âge mûr.

Amarella leva la tête pour voir qui voulait l'empêcher de taper sur l'enfoiré.

Elle avait l'impression d'avoir déjà vu cet homme quelque part. Il aurait eu besoin de se raser. La mode était aux barbes ces derniers temps. Or la jeune femme estimait que, si les mecs voulaient avoir les joues velues, alors ils devaient accepter que les femmes aient les jambes poilues. Elle n'avait rien contre les barbes de fin de journée, elle trouvait cela plutôt sexy même. Mais ces espèces de poils pubiens sur le menton ? Elle s'en passait volontiers.

L'homme lui prit sa chaussure et la laissa tomber à côté de son pied.

— Hé ! ces chaussures valent 600 dollars. Il ne faut pas les abîmer.

— Alors gardez-les aux pieds, mademoiselle Capone.

Amarella fronça les sourcils, remit sa chaussure et put ainsi se tenir droite. Les ambulanciers profitèrent de ce que son attention soit détournée pour emporter leur patient.

— J'espère que ton ambulance restera coincée dans un bouchon et que tu mourras, enfoiré ! gronda-t-elle.

Tony lui fit un doigt d'honneur. Elle lui en fit deux.

— Ha ! tu voudrais bien pouvoir faire ça, hein, connard ? hurla-t-elle.

— Mademoiselle Capone, je vous en prie, soupira l'homme à son côté.

— Qui êtes-vous, putain ? lâcha-t-elle, énervée, et pourquoi est-ce que vous m'enquiquinez ?

— Inspecteur Freeman de la police de Las Vegas, se présenta-t-il, l'air très malheureux.

— Oh ! dit-elle. Désolée.

— Mademoiselle Capone, avez-vous été témoin du braquage de la banque et des coups de feu tirés à l'intérieur ?

— J'étais aux premières loges, répondit-elle. Bon, un peu derrière et sur le côté, mais j'ai tout vu. Ou presque tout. Je sais que c'est Tony qui a tiré sur le sénateur.

— Le sénateur Sherman ? demanda-t-il, incrédule. Notre sénateur ?

— Bon Dieu de bon sang ! inspecteur, je ne connais pas d'autre sénateur. Il est sorti par une porte latérale et Tony lui a tiré dessus. Puis le connard a commencé à reculer et...

— Quel connard ?

— Tony, mon cousin. Il partait sans emporter de fric.

— Votre cousin était-il là pour braquer la banque ? ou bien pour descendre le sénateur ?

C'était une excellente question, mais à laquelle elle serait bien incapable de répondre. Les portes de la banque s'ouvrirent à cet instant et elle vit émerger une autre civière, celle-là transportant une housse mortuaire, fermée. Amarella avait passé de nombreuses années au sein d'une famille mafieuse, aussi c'était loin d'être la première fois qu'elle voyait un de ces grands sacs de plastique noir. En revanche, y avait-il d'autres familles qui en gardaient plusieurs en

réserve dans un placard de la maison ?

— Mademoiselle Capone ? dit le détective.

— Oui, répondit-elle en se tournant vers lui.

— Accepterez-vous de témoigner ? demanda le détective Freeman.

Amarella décela un éclair de satisfaction au fond de ses yeux. Tout agent de police qui se respectait devait rêver d'appréhender le fils du baron local de la mafia. Ce détective avait beaucoup de chance.

La jeune femme se retourna vers la foule sans cesse croissante de policiers en uniforme marine et d'autres personnes, sans doute des journalistes, qui essayaient de s'approcher. Serait-elle capable de témoigner contre un membre de sa famille ? Elle se rappela l'époque quelques années plus tôt où elle allait bientôt terminer ses études et ce que son oncle l'avait obligée à faire. La décision était facile à prendre.

— Sans aucune hésitation, déclara-t-elle.

## CHAPITRE 2

Il faisait nuit quand Amarella gara sa Lexus dans l'allée arrondie tracée devant sa maison. Elle gravit les marches du large escalier qui menait à la porte vitrée, épuisée et prête à aller se coucher. Pourvu que Maria lui ait préparé quelque chose à grignoter ! Un burger végétarien accompagné d'une salade pommes-canneberges saupoudrée de noix de pécan caramélisées, par exemple. Son estomac gronda. Puis un fondant au chocolat pour faire couler. Miam.

La porte s'ouvrit. Maria, l'air inquiet, se lança dans un discours haché ponctué de grands gestes. Que disait-elle ? Aucune idée. Amarella entra et referma derrière elle.

— Tu crois que ta journée a été rude ? Attends de savoir ce qui m'est arrivé... FOUTREDIEU, Maria, j'ai failli me faire tuer ! (Elle plaqua le dos de sa main sur son front avant de poursuivre.) Fauchée dans ma prime jeunesse, tu imagines ? dit-elle en prenant appui sur la gouvernante. Aide-moi à gagner la cuisine, Maria. Je suis à bout de forces.

Maria lui passa un bras autour des épaules.

— Pauvre petite ! Maria est là pour s'occuper de mademoiselle Amie.

Les deux femmes clopinèrent jusqu'à la cuisine où Maria déposa sa patronne sur une chaise, devant la petite table ronde.

— Yé vous ai préparé un burger végétarien et une salade, mademoiselle Amie. Vous avez faim ?

L'intéressée soupira.

— Je suis tellement stressée que je doute de pouvoir avaler une bouchée. Essayons quand même, veux-tu ?

Maria déposa une assiette et un saladier devant elle.

— Brave mademoiselle. Il faut garder vos forces pour le petit.

Amarella sentit immédiatement son moral remonter. Une seule chose faisait son bonheur depuis trois ans, presque quatre ; elle rendait quotidiennement grâce à Dieu de lui avoir accordé un fils. Le « tap-tap » des petits pieds sur le carrelage alla s'amplifiant.

— M'man, te oualà enfin !

Son petit homme se tenait debout sur le seuil de la cuisine, ses poings minuscules sur les hanches.

— Où t'étais passée ?

En la voyant feindre l'étonnement, il gloussa puis trottina vers elle. Amarella ouvrit les bras pour le recevoir, l'étreignit, l'installa sur ses genoux et huma son odeur de bébé.

— Tu m'as manqué, poussin.

Il fit les gros yeux.

— M'man, ça fait des heures qu'on t'attend, Maria et moi.

Amarella rit de le voir l'imiter si bien, comme quand elle prenait ses grands airs. Qu'il était intelligent ! Il tenait cela de son père. Idem pour le physique. Maria posa devant l'enfant une assiette en plastique « Thomas et ses amis » contenant de petits morceaux de steak saignant qu'il

avala comme s'il s'agissait de friandises sucrées – auxquelles il ne touchait jamais. Drôle de régime alimentaire pour un môme, quand même... à ceci près que son père, lui aussi, était un pur carnivore. Et les similitudes ne s'arrêtaient pas là.

La jeune mère se pencha pour approcher son iPad, dont elle alluma l'écran en pressant le bouton situé sous la tranche inférieure. Après avoir saisi le mot de passe, date et année de naissance de son fils, la page d'accueil apparut et, avec elle, les dernières infos. « Un sénateur abattu lors d'un braquage » faisait la une. L'annonce n'avait pas traîné.

Elle survola l'article en quête des faits marquants, surtout intéressée de savoir si elle-même, ou Joey, était mentionnée. Le pisse-copie, après un bref exposé des faits, s'attardait sur la dernière loi que le sénateur s'était attaché à faire passer : un rajeunissement de Las Vegas consistant à démolir l'ancien pour bâtir du neuf.

Cette fameuse loi, elle en avait beaucoup – trop – entendu parler. Lors des récents dîners du lundi, une réunion de famille chez l'oncle Giuseppe à laquelle tout le clan était tenu d'assister, l'effort politique du sénateur avait échauffé les esprits. En fait de « rajeunissement », il s'agissait surtout de s'attaquer aux tripots historiques tenus par la mafia... et d'empêcher celle-ci d'investir dans le neuf. En asséchant au passage les sources de revenus de la pègre. Sa famille.

Un frisson lui courut dans le dos. Elle refusait de mettre des mots sur ce que, d'instinct, elle redoutait d'avoir compris. S'attarder sur cette question, c'était courir le risque de replonger dans la dépression. Comme quatre ans auparavant. Pour, possiblement, ne plus jamais en ressortir. Non, c'était faux. Elle avait un fils à protéger. Au péril de sa vie si nécessaire.

Elle effleura l'icône « Retour » et repéra son nom – Capone – dans le titre d'un autre article. Son cœur rata un battement. De toute évidence, un journaliste l'avait entendue discuter avec l'inspecteur Freeman devant la banque. Le papier s'intitulait « La nièce Capone prête à témoigner contre la pègre ». Merdasse. Elle prit peur : qu'arriverait-il si l'article tombait sous les yeux de son oncle ?

— M'man, dit son fils.

— Oui, mon cœur ?

— C'est le papa de Bobby qu'est passé le prendre, auzourd'hui.

— Tu l'as vu, son papa ? Il est sympa ?

— Ouais, il a l'air...

Amarella, fine mouche, devina la question suivante. Et flippa.

— Dis, m'man, pourquoi z'ai pas un papa comme tout le monde ?

Son cœur se serra. Maria la regardait, l'air triste, puis elle s'excusa et prit congé. Amarella avait réussi à esquiver le sujet de son père jusqu'ici, mais, à mesure que son fils grandissait et se socialisait, il était inévitable que cela revienne sur le tapis. Le jour, hélas, était mal choisi. Aussi recourut-elle à l'esquive qu'elle tenait toute prête.

— Tu en as un, de papa. Comme tous les enfants.

Le petit être se retourna sur ses genoux.

— Et pourquoi il est pas là ?

Amarella le regarda dans les yeux.

— Il... il s'est perdu.

Que c'était pathétique ! Heureusement qu'à trois ans les mômes prenaient tout pour argent comptant. Y compris un mensonge aussi tarte.

— Pédu ? répéta-t-il. Où ça ?

Elle leva les yeux au ciel et souffla par les narines.

— Si je le savais, gros malin, il ne serait pas « pédu » !

Là-dessus, elle lui chatouilla le ventre. L'enfant éclata de rire et se tortilla. Maria était réapparue sur le seuil.

— C'est l'heure du bain, yeune homme, dit la servante. Et après, au lit.

— Noon, Maria, pleurnicha le fils d'Amarella. M'man vient juste de rentrer !

Elle le fit descendre de ses genoux puis lui mit une claque affectueuse sur les fesses.

— C'est Maria qui commande, ici. Tu le sais. Je passerai te border. Je t'aime, poussin.

— D'accord, m'man.

Le bambin trottina jusqu'à la femme sans laquelle Amarella ne s'en serait jamais sortie et lui prit la main.

— Dis, Maria, ze peux avoir des bulles dans mon bain ?

La petite voix de l'enfant s'atténua à mesure qu'il s'éloignait dans le couloir. La jeune femme espéra que Maria avait eu le temps de lire dans ses yeux la gratitude qu'elle éprouvait d'avoir été sauvée par le gong.

Parler du père de son fils était au-dessus de ses forces. Ses plaies à l'âme étaient encore trop récentes. Au bout de quinze ans, peut-être, mais certainement pas après seulement quatre petites années. Elle dut lutter pour refouler ses larmes.

La jeune femme porta les assiettes jusqu'à l'évier puis contempla le jardin impeccable par la fenêtre. Comme chez tous les riches du quartier, la maison disposait d'un portique pour enfant dernier cri, d'un agencement floral qui resplendissait douze mois sur douze et d'un gazon épais, taillé au cordeau, véritable luxe dans cette région aride qui ne connaissait que dix à quinze centimètres de pluie par an.

Ce mode de vie était la norme, dans son monde. Et nécessaire à la sécurité de son fils. Mais avec l'article qu'elle venait de lire sur le Net, serait-ce suffisant ? Elle monta à l'étage par l'escalier à balustrade : Maria était en train de sécher l'enfant tout juste sorti du bain. Il échappa à la nounou et traversa la chambre en courant, nu comme au jour de sa naissance. C'était leur petit rituel du soir.

— Tu m'attraperas pas auzourd'hui, m'man, chuis trop rapide !

C'était vrai. Le gamin devenait incroyablement vif pour son âge... voire tout court. Et les bizarreries ne s'arrêtaient pas là. Bien au contraire.

Amarella sortit un caleçon Captain America de la commode et le lança sur le lit. Son fils geignit.

— Pas d'histoire, dit-elle. On s'est mis d'accord. Passe encore que tu ailles au lit sans pyjama, mais, le caleçon, c'est un minimum.

L'enfant poussa un gros soupir.

— Entendu, m'man...

Il attrapa le sous-vêtement posé sur la couverture Marvel et l'enfila.

— Mais quand ze serai grand, eh ben, moi, ze dormirai tout nu.

Ce soir-là, la curiosité de la jeune femme fut la plus forte.

— Dis-moi pourquoi ça t'ennuie de dormir habillé, poussin.

L'enfant observa Maria puis sa mère. Amarella regarda la nounou par-dessus son épaule. Maria, qui tenait toujours la serviette, retourna à la salle de bains pour les laisser seuls.

La jeune femme dégagea une mèche de cheveux mouillés qui lui barrait la joue.

— C'est à cause de... (Elle était toujours mal à l'aise avec ce sujet-là.) Du souci de... changement ?

L'enfant hocha la tête, la larme à l'œil, la lèvre inférieure tremblante. Elle déposa un baiser sur son front.

— Tout va bien, poussin. Ça passera en grandissant, j'en suis sûre. À chacun ses petites différences physiques.

— Mais, m'man... personne, dans ma classe, peut faire sortir des griffes du bout de ses doigts. Ou entendre et sentir comme moi.

Amarella se redressa vivement.

— Tes... griffes... tu ne les montres pas à tes copains, j'espère ?

Il secoua la tête. Une grosse larme lui roula sur la joue.

— Ze veux pas leur faire peur.

Elle épongea sa larme.

— C'est très bien. Personne ne doit savoir. Surtout pas l'oncle Giuseppe et le cousin Tony, tu m'entends ?

Nouveau hochement de tête.

Amie sentit son cœur se serrer : le petit être devait beaucoup souffrir de se sentir différent et de devoir cacher sa vraie nature. Elle était bien placée pour savoir ce qu'il en coûtait. Depuis déjà quatre ans.

— Ça te dirait d'aller passer quelques jours chez papi et mamie Souffle-de-vent ?

Les yeux de l'enfant s'illuminèrent.

— Je peux, dis m'man, je peux ? Je serai bien sage ! Comme toujours !

Elle rit de le voir si convaincant. Et c'était vrai, au demeurant : il était invariablement un gentil garçon. Quand Amarella avait fait la connaissance de ce couple d'Amérindiens, à l'occasion d'un stage de sociologie sur le terrain, elle était à mille lieues de se douter à quel point ils joueraient un rôle crucial dans sa vie et dans celle de son fils. Les Souffle-de-vent, sans être les grands-parents biologiques du petit, lui vouaient un amour indéfectible et lui apportaient ce qu'Amarella était bien en peine de lui proposer : une touche de magie.

La culture mojave, comme celle de bon nombre de peuples amérindiens, entretenait des rapports étroits avec la nature et le surnaturel. La jeune femme, pour sa part, réfutait en bloc tout ce qui touchait aux entités extraterrestres, divinités, animaux capables de se transformer en êtres humains et autres. Elle s'en tenait aux vérités scientifiques.

— Je les appelle pour voir s'ils peuvent passer te prendre demain matin, qu'est-ce que tu en dis ?

— Trop zénial ! déclara son Francis en se pendant à son cou. T'es la plus chouette des mamans.

C'était nouveau. Jamais elle ne l'avait entendu dire ça. Il avait dû l'entendre à la crèche.

— Je t'aime très fort, tu sais ?

— Moi aussi, m'man.

Il se blottit sous le drap. La jeune femme le borda tendrement.

— Endors-toi vite, d'accord ?

Il ferma les yeux.

— Bonne nuit, m'man.

— Fais de beaux rêves, poussin.

Elle éteignit et ferma la porte en sortant. De retour au rez-de-chaussée, elle fouilla dans son sac à la recherche de son téléphone. La carte de l'inspecteur Freeman était là avec, à côté, le masque et le flingue de Joey qu'elle avait exfiltrés de la scène de crime. Normal : il s'était

sacrifié pour elle. La jeune femme avait tout fait pour protéger son nom. Et elle était prête à tout pour veiller au bien-être de son fils.

## CHAPITRE 3

Frank Dubois inhala la fraîcheur matinale à pleins poumons. C'était son heure préférée pour le jogging. Il faisait bon, tout était calme. Le monde s'éveillait à peine. Et le fait de se retrouver dans sa ville natale pour la première fois depuis maintes années ajoutait quelque chose de spécial à tout cela.

Alors qu'il débouchait dans la rue principale, son odorat ultrasensible de félin perçut une odeur de viande crue. Délicieusement saignante. Il était parti courir le ventre vide et son fauve décréta qu'il était grand temps de manger. François se fit la réflexion que son *alter ego* était de plus en plus autoritaire depuis quelques mois. Ce retour au pays avait aussi pour objectif de calmer les ardeurs du greffier. Mais huit petites heures s'étaient écoulées depuis que son avion s'était posé. Il faudrait certainement plus de temps.

*C'est beau de rêver*, râla son fauve. Peu importait l'endroit où « ils » se trouvaient. Frank n'était pas avec sa compagne. La séparation remontait à presque quatre ans. L'heure était venue de se bouger le cul et de la retrouver.

*La retrouver ?* demanda-t-il. *Et où on commence, gros malin, sur une planète dont les terres émergées couvrent cent quatre-vingt-dix-sept millions de miles carrés ?* Son fauve ne trouva rien à répondre. Tu m'étonnes...

Droit devant, François aperçut l'alpha de la ville, Butch, boucher de son état, occupé à décharger un plein camion de viande froide. Pourquoi ne pas lui donner un coup de main... ou de patte ? Butch leva la tête en l'entendant arriver.

— Frankie. Comment ça va, mon garçon ? lança l'imposant homme-lion, la main tendue. Ta mère m'a dit que tu comptais passer quelques jours ici. Content de te voir.

— Pareil pour moi, alpha.

François songea pour la première fois que, si « Butch » était un surnom issu de sa profession, il n'avait pas la première idée de son vrai nom. C'était amusant, la façon dont ce type de prise de conscience surgissait après une longue absence ; certaines choses coulaient de source au quotidien. Il suffisait de prendre un peu de recul pour que leur étrangeté vous saute aux yeux.

Butch se rembrunit.

— François, tu sais bien que ce genre de titre n'a pas cours par ici. Chacun est libre d'agir à sa guise tant que personne n'y trouve à redire. Donner des ordres aux nôtres, c'est pas mon truc.

Le jeune homme hocha la tête.

— Je le sais bien, Butch. C'était juste histoire de dire à quel point j'apprécie tout ce que tu fais pour les gens d'ici.

Et plus particulièrement pour sa mère, qui vivait seule. François s'inquiétait beaucoup pour elle. Il espérait la voir se remarier un jour. Le jeune homme souleva un carton de viande congelée.

— En tout cas, ça fait plaisir d'être de retour. Tout semble à sa place. Un peu plus vieux mais à sa place, dit-il en suivant le boucher jusqu'à l'arrière-boutique.

— Ouais, répondit Butch. De nos jours, on dirait que l'extérieur change plus vite que l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? voulut savoir François en déposant son carton sur une étagère, à côté d'un paquet de côtelettes.

*Elles ont l'air rudement bonnes*, nota son fauve.

L'homme-lion retourna vers le camion tout en s'essuyant le front à l'aide d'un torchon pris dans sa poche arrière.

— Que le temps passe vite, répondit-il, le dos contre le flanc du véhicule. Et combien on perd le contact avec le vaste monde en prenant de l'âge. Les jeunes, eux, quittent la ville dès qu'ils le peuvent. Et fondent un foyer à des centaines de kilomètres d'ici.

Butch coltina un carton de saucisses à l'arrière du camion.

— Quand j'avais ton âge, les rares villes de transformeurs, comme la nôtre, étaient les seuls endroits vivables. Mais les temps ont changé. Notre patelin meurt à petit feu.

François observa les bâtiments qui bordaient la rue principale. Pour de bon. Presque tous les édifices étaient centenaires... et ça se voyait. Les briques s'effritaient, la peinture s'écaillait, le bois était rongé. Le bureau de poste semblait tout droit sorti d'un vieux western. Quant aux immeubles à l'abandon, c'était un miracle qu'aucun n'ait pris feu.

— Pas mal défraîchi, en effet, admit François.

— Si seulement ça n'était que vieillot d'aspect ! Sans cette boutique, je ne me rendrais pas compte à quel point la ville dépérit. Notre dernier grand raout remonte à trente ans. Les métamorphes vont et viennent, certains font du grabuge avant de s'en aller. Il ne reste plus que deux restaurants, un coiffeur pour dames et un magasin de fringues.

— La ville a besoin d'un nouveau départ, on dirait. De quelqu'un qui crée l'événement. Qui lance des travaux de rénovation, qui attire les foules.

Butch ferma le camion, rangea ce qui restait dans l'arrière-boutique, puis revint vers la devanture.

— Si tu fais référence à un de tes amis, sache qu'on lui fera bon accueil à Spotted Creek. Ses efforts seront salués par tous. Même si, bien sûr, on n'a pas un rond pour le payer.

François s'esclaffa.

— Je garde ça dans un coin de ma tête.

Butch lui flanqua une tape amicale dans le dos et lui tendit un paquet de côtelettes.

— C'est pour ta mère. Je l'ai vue lorgner dessus, l'autre jour. Et je sais qu'elle les aime. (Il ouvrit la porte de devant à François.) Heureux de te savoir en ville, gamin. Et ravi que tu aies trouvé le temps de passer un moment auprès de ta mère.

François lui fit un signe d'adieu et reprit son footing en direction de la maison familiale avec son paquet de côtelettes. Il prit la peine de détailler les signes de décrépitude qui lui avaient échappé. Mais n'était-ce pas le lot commun de toute agglomération ? Les villes s'étendaient tous azimuts, le centre historique était laissé à l'abandon au profit de quartiers périphériques en vogue, puis les promoteurs recommençaient à s'intéresser au centre, qui reprenait des couleurs...

Mais peut-être que certaines choses étaient vouées à disparaître pour de bon. Cela étant, il aimait bien sa ville natale. Après plusieurs années passées à Washington D.C., quel bonheur c'était de retrouver un patelin où tout le monde se connaissait ! Qui aurait pu se douter que la Californie possédait de tels paysages, à la fois boisés et montagneux ? Autour de Washington, son fauve n'avait nulle part où s'épanouir. Il était obligé de se rendre plus à l'ouest, en Virginie, pour trouver des espaces... vierges. Et un cabanon en forêt d'où il pouvait sortir nu. Ses parents

ne s'étaient pas trompés, ils avaient trouvé l'endroit idéal où s'installer.

Après avoir franchi d'un bond la barrière décorative, François traversa le jardin maternel sans ralentir jusqu'au porche situé à l'arrière de la maison. Puis il gravit les marches et entra par la porte de la cuisine. Son fauve accueillit avec délectation la bonne odeur de viande grillée.

Le jeune homme tendit le paquet de côtelettes à sa mère, qui faisait rissoler du bacon.

— D'où ça sort ?

— De chez Butch. Je l'ai vu qui déchargeait son camion.

Sa mère rougit. Que fallait-il en conclure ?

— Je le remercierai la prochaine fois que je vais en ville. (Elle éteignit sous la poêle et fit passer le bacon cuit sur une assiette tendue de papier huilé.) Tu te sens d'attaque ?

— Et comment ! Mon fauve ne pense qu'à ça depuis que je suis sorti de la boucherie.

Sa mère disposa sur la table plusieurs assiettes débordantes de jambon cuit, saucisses, bacon et viande rouge. Le rêve. S'il mangeait tout ça chaque matin, il allait rentrer de congé en ayant pris cinq kilos.

Elle prit place en face de lui.

— De quoi avez-vous parlé avec Butch ?

Il haussa une épaule.

— De tout et de rien. De la ville qui vieillit et qui se vide. Je n'avais pas remarqué à quel point les bâtiments sont flapis.

Sa mère hocha la tête.

— Je suis bien d'accord. Beaucoup de gens déménagent ; toi-même, tu es parti dès que tu as pu.

— J'ai pris un travail après le lycée, maman. À t'entendre, on jurerait que j'ai déserté.

En toute honnêteté, il avait effectivement tenu à partir au plus vite. Il n'y avait pas d'avenir à rester dans ce patelin à l'agonie.

— Quoi qu'il en soit, te voilà bien installé à Washington, on dirait. Quand comptes-tu te poser avec une gentille fille, lionne ou humaine ? Je ne rajeunis pas, tu sais... Quitte à fabriquer des lionceaux, tu devrais t'y mettre l'année dernière.

François lui rendit grâce de mettre ce qu'il fallait de légèreté dans son propos, faute de quoi le sujet pouvait très vite devenir embarrassant. Les pensées du jeune homme dérivèrent rarement vers le sexe opposé. Alors que dire d'une lionne...

— Je ne me sens pas prêt à trouver quelqu'un.

— Et cette fille, au lycée ? Tu l'aimais bien, non ?

François s'efforça d'endiguer les émotions qui affluaient chaque fois qu'il pensait à cette époque de sa vie.

— Oh ! vraiment navrée, se reprit sa mère. Je m'en veux d'avoir ravivé des souvenirs douloureux.

— Ça va, t'inquiète. Mais je pourrais te renvoyer la balle : la mort de papa remonte à des années, maintenant. Pourquoi tu n'essaies pas de te remettre avec quelqu'un ?

Sa mère éclata de rire.

— Tu as été à bonne école, à ce que je vois ! L'art de changer de sujet te vient tout naturellement.

Il sourit à son tour.

— J'ai tout appris auprès d'une experte. Sérieusement, maman, pourquoi tu n'envisages pas de quitter les années 1950 et d'entrer de plain-pied dans le nouveau siècle ? Il date, ton

électroménager couleur avocat et blé mûr !

Elle soupira.

— Je sais, je sais... mais la tâche est immense. Je ne vois pas par quoi commencer. (Elle poussa le jambon cuit dans un coin de son assiette.) Un jour, peut-être.

— Tu peux me passer les saucisses ?

Sa mère obtempéra. François sortit sa patte de fauve pour piquer dans l'assiette.

Elle leva les yeux au ciel.

— En voilà des manières !

Il mordit dans la saucisse et sourit tout en mâchant.

— C'était juste pour te taquiner. Ça fait des années.

En outre, s'il avait agi ainsi, c'était pour éviter de l'entendre se plaindre de son existence depuis la mort de son mari.

— À propos du temps qui passe, tu es content de ton boulot ? C'est bien la quatrième année ? Tu ne regrettes pas de t'être porté volontaire tout de suite après la fac, au lieu d'attendre un peu comme l'avait fait ton père ?

Son père, et son grand-père avant lui, s'était lui aussi mis au service du gouvernement américain. Les métamorphes avaient réussi à garder l'anonymat pendant des siècles... jusqu'à ce qu'un militaire haut gradé décide qu'il était temps de faire appel à des capacités qui échappaient à la population courante.

Un accord avait été conclu entre les deux peuples. Les autorités s'étaient engagées à tout faire pour que l'existence des transformeurs soit gardée secrète. De leur côté, ces derniers tenaient un petit groupe de volontaires en état d'alerte permanente.

Un groupe d'éléments rompus aux techniques d'espionnage, de corps à corps, d'arts martiaux, et qui disposait en outre de pouvoirs surnaturels dont l'espèce humaine ignorait tout. L'équivalent métamorphe des Navy Seals et autres opérations spéciales.

L'entité avait reçu pour nom « Agence des ligues fédérales d'alphas ». ALFA en abrégé.

Contrairement à François, son père avait trouvé son âme sœur et fondé une famille avant de rejoindre l'agence. Le travail était bien payé et, en règle générale, pas trop dangereux : il s'agissait la plupart du temps d'assurer la protection d'un individu jugé important par les autorités.

Peu de temps auparavant, toutefois, l'agent Parish Hamel avait été attiré dans le royaume des démons afin de sauver son âme sœur qu'il avait eu pour mission de protéger. Le récit qu'il en avait fait défiait l'imagination. François espérait de tout cœur ne jamais avoir à affronter pareilles horreurs : comment réagirait-il si un démon enlevait son âme sœur afin de se l'approprier ? Hamel était un agent de tout premier ordre. Et son ami.

— Ça roule, répondit-il. Je suis heureux de m'être engagé tout de suite. C'était la bonne chose à faire.

— « C'était ? » fit écho sa mère en arquant un sourcil. Tu veux dire que la situation a changé ?

— Pas vraiment, non. J'ai seulement besoin d'une pause. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai pris une semaine de vacances.

Ça, et le fait que ce congé coïncidait avec le quinzième anniversaire de la mort de son père. Il tenait à être auprès de sa mère à ce moment précis. Pour s'assurer qu'elle tenait le coup.

Son portable sonna dans la poche arrière de son pantalon de jogging. Il le sortit et regarda qui appelait.

— Je le crois pas...

Il passa l'index sur l'icône vert puis se colla le téléphone à l'oreille.

— Je suis en congé, vous avez oublié ?

— Pas du tout. Mais Hamel est en lune de miel. Tu sais comme moi qu'il nous manque un gars. J'ai besoin de toi, déclara son boss, le directeur Josh Tumbel.

François se frotta l'arête du nez. Il était conscient que le moment était mal choisi pour cette semaine de vacances, mais elle était prévue de longue date. Le fait qu'Hamel soit tombé sur son âme sœur n'était pas prévu au programme. Il ne pouvait quand même pas lui demander de repousser son voyage de noces...

— En plus, reprit son patron, il s'agit d'une mission peinarde. Assurer la protection d'une diva de la mafia que la police tient à garder vivante. Les flics redoutent qu'elle soit sous le coup d'un contrat. Bien que ce soit son oncle qui dirige la pègre.

— Bonjour la famille de merde, éructa François avant de prendre conscience qu'il n'était pas seul. Désolé, maman, lança-t-il à sa mère, occupée à débarrasser.

Puis, de nouveau à Tumbel :

— OK, chef, envoyez-moi le topo et je m'y colle. Ça commence quand ?

— Demain matin.

## CHAPITRE 4

Frank arpentait le Strip de Las Vegas en s'étirant les jambes. Il détestait l'exiguïté des avions de ligne. Quand il s'y asseyait, ses genoux cognaient dans le dossier du fauteuil situé devant lui. Il choisissait d'ordinaire une place dans la rangée de la sortie de secours, plus spacieuse, mais il avait réservé à la dernière minute, et ces sièges tant convoités étaient déjà tous pris.

L'occasion était belle pour se dégourdir les jambes, il lui restait du temps à tuer avant son entrevue avec l'inspecteur Freeman.

Vegas n'avait pas changé depuis la fac. Lors du second semestre de première année, un groupe d'amis du campus, situé aux abords de la ville lumière, avait émis l'idée d'aller s'y « éclater ». Il s'était joint à eux, pensant s'instruire en compagnie de cette bande de demeures.

C'était à Vegas qu'il avait fait la connaissance d'une autre étudiante inscrite en première année. Amie Truman.

Son âme sœur. Belle à en crever et pleine de vie.

À la seconde où il l'avait découverte, à l'*arboretum*, il avait su que c'était *elle*. Quelle chance insigne ! Amie, qui ne vivait pas sur le campus, s'y rendait en voiture chaque jour. Il aurait pu ne jamais la croiser. Les trois années qui avaient suivi avaient été les plus heureuses de... Non, stop. Pas question d'aller sur ce terrain-là. Sa mère avait raison, il fallait tourner la page. Presque quatre ans s'étaient écoulés. Il était grand temps de passer à autre chose.

Le visage caressé par une brise légère, il contempla la rue. Remarqua un Hummer noir arrêté au feu rouge. Le monstre de métal trapu lui faisait envie, mais comment justifier un tel achat ? Surtout pour circuler dans les jolies rues pavées de Washington et alors qu'il vivait seul...

Son fauve l'arracha à sa rêverie. Un délicieux parfum flottait dans l'air. Il inspira à fond : bigre, l'animal avait raison, c'était divin... et familial.

Il pressa le pas en quête de son origine. Arriva devant une galerie marchande. Prada, Gucci et autres enseignes de luxe faisaient de l'œil aux passants. Derrière le jeune homme, un gros véhicule s'ébranla. Le Hummer noir de tout à l'heure. À hauteur de la boutique Prada, le 4 x 4 surdimensionné grimpa sur le trottoir et s'immobilisa.

Des coups de feu tirés en rafale par une arme automatique crépitèrent ; une porte vitrée vola en éclats. Les passants hurlèrent et coururent tous azimuts. La vitre arrière du Hummer se baissa. Le canon d'un lance-grenade apparut, pointé vers un banc, près de l'entrée de la galerie marchande.

Mû à la fois par son instinct de métamorphe et par son entraînement commando, Frank se rua sur le 4 x 4. Il empoigna l'arme par le canon, tira un coup sec puis poussa en sens inverse – dans la tronche du tireur, avec l'intention de lui péter le nez. Le puissant véhicule démarra en trombe, laissant le jeune homme avec un lance-grenade à la main.

François scruta les parages : quels étaient les dégâts, y avait-il des blessés à déplorer ? Des sirènes retentirent au loin. Puis il perçut de nouveau cette odeur merveilleuse. Il remonta la trace olfactive jusqu'au banc que visait le passager du Hummer avec son lance-grenade. Une femme était roulée en boule sous l'élément de mobilier urbain. Il loucha sur son cul... un cul parfait,

rebondi juste ce qu'il fallait. La femme recroquevillée avait des formes, pas comme ces bimbos interchangeables et maigrichonnes que l'on croisait par dizaines à Sin City.

Et toujours cette odeur... Serait-ce elle, son âme sœur ?

Pétrifié, il vit la jeune femme sortir de sa position fœtale et l'observer à la dérobée, entre deux lattes du banc. Elle tremblait comme une feuille. Il eut soudain très envie de lui tenir les mains pour la rassurer. Peine perdue, son propre corps ne lui obéissait plus alors que son fauve, justement, le pressait de se ruer sur l'élue de son cœur.

Un concert de cris éclata derrière lui sans qu'il réagisse. Sa seule priorité : veiller sur sa bien-aimée retrouvée. Elle croisa son regard, l'air apeurée, sous le choc. Les yeux écarquillés, la bouche bée, elle détailla quelque chose derrière lui, puis le lance-grenade qu'il avait toujours à la main. Merde ! il avait oublié ce truc.

L'instant suivant, il se retrouva face contre terre, mis en joue par dix ou douze flics. La jeune femme en profita pour détalier en hurlant. Re-merde ! Pas bon, ça.

Les règles ALFA étaient claires. Quand un agent était aux prises avec les forces de l'ordre, il était tenu d'obéir aux injonctions des autorités et de se laisser conduire au gnouf. Puis, dès que possible, de rendre compte à la hiérarchie de Washington. Avec interdiction formelle de révéler sa vraie identité comme de se transformer. De ce fait...

François se laissa menotter sans opposer de résistance et se retrouva à l'arrière d'un véhicule de patrouille. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il constata qu'il n'aurait pas à déboursier le prix d'une course pour se rendre au commissariat, où Freeman lui avait donné rendez-vous. C'était le seul point positif à retenir des dernières heures.

Le destin ? Il lui arrivait de l'aimer. Surtout quand il le conduisait à *elle*.

Et parfois, aussi, de le détester. Surtout quand il les faisait se retrouver... pour qu'elle prenne la fuite. Encore.

Bordel de merde ! comment convaincre son fauve intérieur de rester concentré sur la mission à venir dans des conditions pareilles ? L'animal abonda aussitôt : seul comptait le fait de retrouver leur âme sœur et de s'accoupler. Non, pas question. Ils avaient un boulot à mener à bien. *Aux chiottes, la mission. Retrouvons la nana.*

Il faillit se ranger à cet avis. Faillit seulement.

— Dites, monsieur l'agent, vous pourriez contacter l'inspecteur Freeman et lui dire que je vais être en avance à notre rendez-vous ?

L'homme en uniforme lui lança un regard noir. Une ou deux minutes plus tard, le voyant empoigner la radio de bord, Frank espéra qu'il transmettait bien le message.

La voiture s'arrêta sur le parking du commissariat puis, d'une façon assez brusque, François fut conduit à l'intérieur de la bâtisse. Une forte activité y régnait malgré l'heure matinale. Quoi de plus normal, au fond : dans une ville qui ne dort jamais, la police ne dormait pas davantage.

Un type très dégarni, aux yeux cernés de rides profondes, se tenait en appui contre le mur. Son blouson de sport avait l'air aussi fatigué que lui.

— Merci, marshal, dit-il en sortant des clés de sa poche de pantalon. Je prends le relais. (Il déboucla les menottes de François et lui tendit la main.) Max Freeman.

Le métamorphe accepta la main tendue.

— Enchanté. François Dubois.

Le vieux type ouvrit une porte et fit signe à Frank de le précéder dans le couloir. L'homme-puma hésita, peu désireux de se trouver avec une menace potentielle dans le dos. L'inspecteur l'avait fait à dessein, pour tester sa réaction : coopératif ou forte tête ?

— Deuxième porte à droite.

Frank garda son sang-froid et choisit la première option, jugeant inutile de causer des ennuis. À ce stade.

— Un gang faisait du grabuge devant la galerie marchande, à ce que j'ai compris, entama Freeman sitôt les deux hommes engagés dans le couloir.

— Du grabuge, c'est certain, répondit Frank. Pour ce qui est d'un gang, ça m'étonnerait : c'est leur truc, dans la région, de travailler au lance-grenade ?

L'inspecteur arqua les sourcils.

— Un lance-grenade, sérieux ? En pleine rue ?

— Eh oui, ça m'a paru un brin excessif, à moi aussi.

Mais que connaissait-il de la pègre de Vegas ? Que dalle. Il entra dans le bureau indiqué. Il avait ouï dire que, plus longtemps quelqu'un restait installé dans un endroit, plus il se faisait un nid douillet. Freeman avait bien garni le sien : des piles de dossiers sur toutes les surfaces planes, abondance de clichés punaisés aux murs, un carton à pizza posé sur la corbeille noire.

— Et comment vous avez fini avec ce lance-grenade à la main ? voulut savoir le policier.

— Arraché aux mains du type qui le brandissait à l'arrière d'un Hummer noir. Après lui avoir collé un bon coup de crosse dans le museau, histoire de le remercier pour cet accueil chaleureux. Freeman éclata de rire.

— Enfin, l'essentiel est que vous ayez survécu, dit-il en tirant un dossier de la pile qui trônait sur un coin de son bureau. Vous avez eu le temps de jeter un œil à la plaque ?

— Oui. Une plaque temporaire, comme sur les véhicules neufs. Sûrement bidon.

L'inspecteur soupira. Son siège de bureau fatigué grinça quand il s'y carra plus profondément et joignit les mains au-dessus de sa couronne de cheveux.

— Maudits soient ces mafieux...

— À ce propos, rebondit le jeune homme, je croyais que la mafia de Las Vegas appartenait à l'histoire ancienne. Elle pèse toujours aussi lourd ?

— Plus tellement, non. Pas mal de branches pourries ont été coupées il y a un bail, mais les affreux n'ont pas dit leur dernier mot pour autant. Ils cachent leur nom et leurs activités illégales sous des sociétés paravents. C'est Giuseppe Ragusa qui tient les rênes.

— Pourquoi la mafia voudrait-elle faire sauter la vitrine d'une boutique Prada ?

— Du diable si je le sais, maugréa Freeman. Si je pigeais Ragusa, il y a longtemps qu'il croupirait sous les verrous. Et j'aurais pu prendre ma retraite en ayant encore l'âge d'en profiter. (Il fit basculer son fauteuil jusqu'à ce que ses coudes reposent sur le bureau encombré.) Ce qui nous amène à toi, mon garçon.

— Ah ! d'accord, fit Frank, content de voir s'emboîter la première pièce du puzzle. La fameuse nièce du boss que vous tenez à garder en vie.

— Tout juste. Comme j'ignore ce que tu sais de la mafia de Vegas, voilà le topo complet. Ils sont là depuis le tout début. Et possédaient quelques-uns des premiers casinos. Comme indiqué tout à l'heure, le chef actuel du clan se nomme Giuseppe Ragusa. La parfaite ordure.

» Autant le père est malin, autant le fils, Tony, est une triple buse. Qui n'a rien trouvé de mieux que de braquer une banque hier. Tuant un sénateur et un gamin au passage, et essayant de filer sans penser à prendre le butin. Comme il avait pris un pruneau, il n'a pas été difficile à cueillir. Qui l'a blessé ? Mystère. On n'a retrouvé ni le tireur, ni l'arme. Les images des caméras de surveillance pourraient nous éclairer ; on les attend.

» Quoi qu'il en soit, la nièce de Ragusa était dans la banque et a accepté de témoigner. J'ai

bon espoir qu'elle nous aide à faire tomber son fumier de tonton. Elle est précieuse, Dubois.

Un téléphone invisible sonna. Freeman mit la main à sa poche de blouson dont il sortit un portable aussi flapi que le reste.

— Hmm... intéressant, dit-il après un coup d'œil à l'écran.

Il décrocha. Une voix haut perchée, aux accents terrifiés, flotta jusqu'aux oreilles de François. La teneur de l'appel ne l'intéressait pas. Son esprit était ailleurs, son fauve intérieur ne tenait pas en place. Il lui tardait de sortir prendre l'air. Plus tard, peut-être, aurait-il l'occasion de partir en chasse de son âme sœur. La retrouver pourrait lui permettre d'avoir la réponse à cette question qui le hantait depuis bientôt quatre ans : pourquoi l'avait-elle plaqué sans même un au revoir ?

Freeman s'extirpa de son siège.

— Viens, mon garçon. J'ai quelqu'un à te présenter.

## CHAPITRE 5

Amarella se tenait accroupie dans l'angle d'une cabine de la boutique Prada, aussi loin que possible de l'entrée. La tête lui tournait. Qu'était-elle censée redouter le plus ? Qu'on ait tenté de la tuer ou que son ex, le seul amour de sa vie, l'ait vue ? Les deux problèmes étaient lourds de conséquences possibles.

Comment le destin pouvait-il se montrer si cruel ? Rencontrer Frank sur le Strip alors qu'elle était étudiante, prendre conscience qu'ils étaient inscrits à la même fac, vivre les trois années les plus belles de son existence... puis ne jamais le revoir jusqu'à tout à l'heure !

Son cœur saigna comme quatre ans auparavant, quand elle l'avait plaqué. Sans avoir le choix. Ce qui, au demeurant, n'avait pas changé. C'était la condition pour que son fils continue à vivre. Elle pleura à chaudes larmes de se sentir impuissante. Si seulement il existait un moyen pour que tout le monde puisse garder la vie sauve...

À ce propos, c'était à ses clés qu'elle devait de s'en être tirée. Quand le trousseau était tombé de son sac, elle s'était penchée pour le ramasser à la seconde où le premier coup de feu claquait. La balle avait frappé un palmier à l'endroit précis où sa tête aurait dû se trouver. Elle avait plongé derrière un banc. Abri rassurant mais dérisoire.

Et, là, Frank était apparu, un lance-grenade à la main. Cette image la hantait. Pourquoi diable brandissait-il un engin pareil sur le Strip de Vegas ? Aux abois comme elle l'était, il se pouvait fort qu'elle ait *cru* voir le seul être avec lequel elle s'était vraiment sentie en sécurité. Mais oui, c'était ça. Un bête mirage. Consécutif à la trouille la plus abjecte de sa chienne de vie.

Son rythme cardiaque ralentit ; sa respiration redevint normale. C'était sûr, elle était à deux doigts de se remettre à faire de l'hyperventilation. La mort était passée si près ! Qui se serait occupé de son fils ? Son sang se figea à l'idée de l'oncle Giuseppe mettant ses sales pattes dessus. *Pas question*, jura-t-elle. Si seulement les flics pouvaient le coincer...

Minute papillon ! Elle sortit de son sac la carte de visite confiée la veille par l'inspecteur Freeman. Au bout du troisième essai, tant ses mains tremblaient, elle réussit à composer le numéro et entendit sa voix lasse.

— Inspecteur Freeman ? On m'a tiré dessus ! Les assassins de l'oncle Giuseppe m'ont dans le collimateur. Je fais quoi, là, tout de suite ? Pauvre de moi, pauvre de moi...

L'homme parvint à la calmer et lui demanda où elle était. Amie répondit. Il promit d'arriver aussi vite que possible. Sortir de la cabine d'essayage ? Pas question. N'importe quel client lambda pouvait être un tueur à gages.

Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte. La jeune femme sursauta mais se garda de faire le moindre bruit.

— Amarella ? C'est l'inspecteur Freeman. Vous êtes là-dedans ?

La voix collait, c'était sûrement lui. À elle de jouer. Entrouvrant la porte d'une main, elle l'empoigna par la manche et l'attira à l'intérieur. Puis elle s'empressa de refermer et s'adossa mollement à la paroi. Il lui posa une main sur l'épaule.

— Ça va, Amarella ?

Les larmes qu'elle se refusait de verser lui brûlaient les yeux. Ici, dans ce réduit minuscule, elle n'avait pas à jouer la comédie. Et pouvait se permettre d'agir au naturel.

— Un peu mieux, oui, mais j'ai peur de sortir. Et s'ils n'attendaient que ça pour m'abattre ?  
Freeman secoua la tête.

— Reprenons par le commencement. Vous êtes sûre que c'est votre famille qui est derrière tout ça, qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence ?

— À votre avis ? s'indigna la jeune femme. Personne ne vit assez longtemps pour témoigner contre la mafia. Dieu du ciel ! je vais mourir... (Après une brusque volte-face, elle l'écrasa littéralement contre le mur.) Jurez-moi que vous mettrez mon fils sous protection policière s'il m'arrive malheur.

Freeman se renfrogna.

— Vous avez un fils ? Première nouvelle. Où se trouve-t-il ?

Après avoir lâché l'inspecteur, Amarella fit un pas vers la porte, demi-tour, une enjambée en sens inverse – et la tête lui tourna. Faire les cent pas n'était peut-être pas une si bonne idée.

— Écoutez, reprit Freeman, laissez-moi vous raccompagner chez vous pour que vous puissiez vous détendre un peu. J'ai quelqu'un à vous présenter. Un genre de garde du corps. Chargé de veiller sur vous.

Elle cessa son va-et-vient pour le dévisager.

— Mignon, j'espère ?

Le voyant faire les yeux ronds, elle tendit la main, paume en avant.

— Désolée, faites comme si je n'avais rien dit. Pas la peine de répondre. (Elle reprit appui contre la paroi.) J'ai ma voiture. Et aussi très peur de me rendre au parking.

— Mon gars est expert pour ce qui est de repérer les problèmes. Il roulera derrière nous pour vérifier que personne ne nous suit. Je vous conduis jusqu'à votre voiture, et ensuite on roule en convoi jusque chez vous.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— D'accord, ça me va. À condition que vous alliez d'abord m'acheter l'écharpe la plus enveloppante du magasin. Ainsi qu'un *cover-up* léger.

Là-dessus, elle rouvrit la cabine d'essayage et le mit dehors.

— Un instant... Un *cover-up* ? Qu'est-ce que c'est ?

— Demandez aux vendeuses. Elles sauront. Allez, grouillez.

François marchait avec décontraction devant la boutique Prada en se tenant à l'écart de la porte vitrée fracassée, rafistolée à l'aide d'une bâche plastique. Il posa une fesse sur le rebord d'un gros bac en béton dans lequel était planté un jeune palmier. Sortit de sa poche un téléphone portable et fit mine de se concentrer sur l'appareil.

Il prit une profonde inspiration en quête d'un relent de nervosité, de colère ou de toute odeur trahissant la présence d'un type mal intentionné. Rien à signaler en dehors du cocktail ordinaire : déjections, vomi, déchets divers. Il scruta ensuite les parages en quête d'un éventuel tireur embusqué. Puis envoya un SMS à Freeman pour lui dire que la voie était libre.

Le jeune homme continua à renifler et épier avec soin tous les passants. Un groupe d'individus qui comprenait une créature de rêve aux formes généreuses portant d'immenses lunettes noires et un châle bleu sortit du magasin. Avec Freeman sur les talons. Merde alors, la personne à protéger faisait donc partie de l'attroupement ? François s'en voulut de n'avoir pas demandé à voir le

sujet en photo. Il ne disposait même pas d'une vague description ! Et voilà que la cible se cachait au milieu de la foule...

L'instant suivant, il la sentit. Son âme sœur. Elle était tout près. L'une des femmes allant et venant sur le trottoir était la femme de sa vie.

Il tourna la tête en tous sens, aux abois, cherchant à localiser ses longs cheveux noirs bouclés. Dans quel sens soufflait le vent ? Face à la brise légère, il se retrouva dans le sillage du groupe qui venait de sortir du magasin. Aucune des femmes en vue n'avait la silhouette ou la chevelure recherchées.

Un instant... Et la nana à l'étoile bleue ? Elle n'était plus dans l'attroupement. Il fit volte-face et la chercha des yeux. *Non*, rappela-t-il à son fauve. La mission passait avant. Nouveau demi-tour : l'une de ces femmes était forcément celle qu'il était chargé de protéger. Mais laquelle ? Et où diable était passé Freeman ?

Du coin de l'œil, il perçut une touche de couleur vive. Du même bleu que celui du châle. La silhouette se hâtait vers le parking. Son fauve menaça de prendre l'ascendant. *Âme sœur en vue !* Les pieds rivés au sol, François était incapable d'aller où que ce soit. Eh merde !

Une voiture pila bruyamment à côté de lui. Freeman ouvrit la portière côté passager.

— Allez, Dubois, monte.

François avisa le parking par-dessus son épaule : la femme au châle avait disparu. Son fauve hurla. Il s'efforça de ne pas grimacer, personne d'autre que lui n'entendait ce cri déchirant. Puis il parvint à se glisser dans la bagnole et l'inspecteur démarra.

Le vieil homme le dévisagea.

— Tout va bien, mon garçon ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

François se frotta la tempe.

— Un début de migraine, mais ça va aller. C'est l'air sec qui doit m'irriter les sinus. Rien de méchant. La cible est dans quel véhicule ?

— La Lexus, trois voitures devant.

François laissa son regard errer d'habitable en habitacle, mémorisant les voitures alentour, étudiant le faciès des conducteurs en quête d'un indice quelconque. Il ne leur fallut qu'une poignée de minutes pour quitter le Strip et s'engager dans les quartiers résidentiels. La Lexus s'arrêta à un poste de sécurité. La porte grillagée s'ouvrit presque aussitôt. La femme avait dû indiquer au vigile de les laisser entrer.

Freeman suivit le mouvement et se gara derrière la Lexus, dans une allée circulaire.

— Chouette quartier, fit valoir François en ouvrant sa portière.

Rien d'étonnant, au demeurant. La portière de la Lexus claqua. Le jeune homme se tourna... et eut enfin l'occasion de détailler la diva.

La plus belle femme que François ait vue de sa vie se dirigeait vers Freeman. Son fauve intérieur fit de petits bonds joyeux : ils l'avaient trouvée et c'était elle qu'il fallait protéger ! Heureuse perspective. Frank rappela à son puma que la mission exigeait d'agir en professionnel de bout en bout. Le fauve grogna pour signifier ce qu'il en pensait.

Amie accepta la main tendue de l'inspecteur qui, ensuite, désigna François resté de l'autre côté de la voiture. La jeune femme braqua ses beaux yeux sur lui. L'étincelle qu'il crut y déceler s'empressa de s'éteindre... en même temps que son cœur. Il avait voulu croire que la brusque disparition d'Amie était un coup du sort. Un fait indépendant de sa volonté.

La petite bulle d'espoir qu'il entretenait depuis quatre ans éclata.

Son fauve, quant à lui, était furieux. Leur âme sœur ne voulait pas de lui ? Comment était-ce

possible ? Mère Nature avait merdé, ou quoi ? Cette énigme devait attendre, songea-t-il. La mission passait avant tout.

Amie s'empressa de contourner sa voiture et gravit les marches menant à sa porte. Résolu à ne pas la laisser lui échapper aussi facilement, François lui saisit le bras avant qu'elle ait pu glisser la clé dans la serrure. Tout ému de se retrouver si près d'elle après tant d'années, il ne sut quoi lui dire. Il avait tellement de questions à lui poser qu'elles auraient pu remplir tout un livre... dont la couverture refusait de s'ouvrir.

Amie voulut se libérer mais il tint bon. Sans savoir s'il serait un jour prêt à la lâcher. La jeune femme leva ses yeux tristes vers lui. Il sentit l'amour qu'elle lui vouait et un profond désarroi. Quelle était son origine ? Mystère. Il allait falloir le lui demander. *Ben voyons*, maugréa son fauve. *Ta bouche !* répondit-il.

Un relent de produits chimiques lui chatouilla les fosses nasales. Des produits qu'il avait appris à reconnaître lors de son entraînement ALFA.

Amie se détourna et fit jouer la clé dans la serrure. François et son fauve, d'un même geste, plaquèrent la jeune femme au sol et firent rempart tandis que la porte et les fenêtres volaient en éclats.

## CHAPITRE 6

Bien qu'assise à l'avant de la berline de l'inspecteur Freeman et roulée dans une couverture, Amarella tremblait comme une feuille. Une seule pensée occupait ses esprits : elle avait failli mourir. Aurait *dû* mourir. Et c'était l'amour de sa vie qui lui avait sauvé la mise. Évidemment. Qui était la dernière personne au monde qu'elle souhaitait voir ? Le bel athlète qui s'approchait d'elle avec des épaules de déménageur, un tee-shirt moulant qui soulignait sa taille fine, un jean délavé tendu aux endroits stratégiques et des chaussures montantes en cuir bien avachies.

Merde alors ! le regarder marcher, c'était courir un gros risque de combustion spontanée. Comment diable avait-elle pu oublier à quel point il était torride ? Grâce à ce qui lui avait permis de tout occulter : un traitement pharmaceutique de cheval. Elle avait gobé assez de médicaments pour financer les études supérieures de deux ou trois enfants de grossistes en pilules du bonheur.

Antidépresseurs à foison. Traitement contre la bipolarité. Pilules pour dormir, pilules pour se réveiller. Pilules pour juguler la surpression artérielle provoquée par les autres saletés. Quelle pitié d'être si jeune et déjà si bas...

La portière s'ouvrit ; Frank la regarda. Toujours les mêmes yeux à se pâmer, le même sourire engageant. Elle se sentit fondre. Il prit une profonde inspiration, puis lui tendit la main.

— Permits-moi de t'aider à sortir. Il n'y a plus rien à craindre.

Elle accepta la main tendue et savoura le contact de cette paume calleuse. Des mains qui s'étaient baladées sur son corps. *Tout* son corps. Eh merde ! sa culotte était trempée. Frank respira par la bouche... et se crispa. Il n'avait quand même pas senti son émoi ? Non, pas possible. Aucun être humain n'en était capable.

Après l'avoir aidée à s'extraire du véhicule, il la prit dans ses bras puissants. Dieu du ciel, comme ce contact lui avait manqué ! Sa peau, son odeur, la pression de ce grand corps contre le sien. Jamais elle ne s'était sentie autant en sécurité que dans ces bras-là.

L'oreille collée à la poitrine du colosse, elle perçut une vibration familière, rappelant le ronronnement d'un chat auquel on gratterait le dos. Un son qui avait toujours eu le don de l'apaiser.

— Dubois, lança Freeman.

Amarella recula un peu... et remarqua seulement alors l'attroupement qui s'était formé devant chez elle. Des policiers en tenue, une ambulance, des types en combinaison de protection contre les matières dangereuses, un photographe, encore des flics. Sans compter tout un rang de badauds occupés à reluquer son entrée défoncée.

L'inspecteur se hâta de les rejoindre.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Frank secoua la tête.

— Rien à signaler hormis du côté de la porte de la cuisine. Deux personnes venues du désert et un membre de la famille y ont traîné il y a peu.

Ça alors...

— Comment tu peux savoir un truc pareil ? glapit-elle, inquiète à l'idée que des inconnus aient pu apprendre quelque chose sur son fils... ou l'espionner.

Il lui resservit son sourire dévastateur.

— J'ai repéré deux traces de pas distinctes, et des grains de sable qui ont dû tomber de chaussures ou de fringues.

Sérieux ? Comment pouvait-il remarquer un truc aussi minuscule ? Des résidus de sable du désert... Pas si vite. Elle leva la tête vers lui.

— Freeman m'avait parlé d'un garde du corps. Tu... tu es... (Rapide coup d'œil des pieds à la tête) Tu bosses dans la sécurité ?

Freeman s'avança.

— Faisons le tour de la maison ; on y sera plus tranquilles pour bavarder, dit-il en jetant un regard appuyé sur la foule amassée. Trop de spectateurs à mon goût ici.

Elle se laissa conduire par Frank le long du mur de briques jusqu'au porche situé à l'arrière de la bâtisse. Il exhiba un trousseau de clés.

— Quelle est celle qui ouvre la porte de la cuisine ?

La jeune femme désigna la clé en forme de *cupcake* rose. Fan de ces gâteaux petit format, elle était capable d'en manger un – voire trois – à chaque repas. Avant d'actionner la serrure, elle se tourna vers Frank, qui lui sourit et hocha la tête. Elle ouvrit et pénétra à l'intérieur.

Son cœur sombra : Maria était-elle blessée ? morte ? Puis elle se rappela que l'enfant était parti chez les Souffle-de-vent et que Maria en avait profité pour aller rendre visite à sa vieille mère. Ouf !

Frank passa un bras autour de ses épaules.

— Un problème ?

Les souvenirs affluèrent et la firent sourire. Frank avait toujours lu en elle comme dans un livre ouvert. Il savait d'instinct quand elle était triste, inquiète, en manque de câlins. De deux choses l'une : soit c'était le mec le plus réceptif du monde, soit elle était incapable de cacher ses émotions. Elle se fit aussi la remarque que, depuis leur séparation, personne ne s'était enquis de savoir ce qu'elle éprouvait. Tout le monde s'en foutait, à vrai dire. Royalement.

Non. Pas question de se laisser gagner par l'émotion. C'était un coup à replonger, à avoir de nouveau le cœur brisé. Avec, à la clé, des années pour s'en remettre. La colère la reprit un court instant lorsqu'elle songea que Frank ne l'avait jamais recherché. Puis elle se souvint *qui* elle était à l'époque de la fac : pas Amarella Capone, arrière-arrière-petite-nièce de la star des gangsters mais Amie Truman, une nana normale originaire du Nevada. Même en remuant ciel et terre, il n'aurait pas pu la trouver. Avait-il seulement essayé ?

Non, non et non. Surtout ne pas aller sur ce terrain-là, c'était mauvais et dangereux pour tout le monde. Elle se dégagea d'une ruade.

— Aucun problème. C'est l'éclate totale.

Elle s'assit sur une chaise en bois, à la table du petit déjeuner, et se prit la tête à deux mains. Un vrai cauchemar. Frank n'aurait pas pu trouver pire moment pour resurgir dans sa vie.

Une tasse fumante apparut sous son nez. Son café préféré, avec une touche de cannelle. Quel délice ! Un autre siège craqua en étant écarté de la table. L'inspecteur Freeman y prit place tandis que Frank insérait une nouvelle dosette dans le percolateur.

Le vieux flic se racla la gorge.

— Amarella, hormis ce qui saute aux yeux, est-ce que tout roule ? Y a-t-il quelque chose qu'on devrait savoir ? (Elle secoua la tête puis sirota une gorgée du noir breuvage). Vous avez un

endroit où faire profil bas en attendant que le juge ait rassemblé suffisamment d'éléments pour lancer une procédure ?

Elle songea au désert de Mojave où était son fils. Pas question de l'y rejoindre. Les affreux risquaient de la suivre à la trace, auquel cas la vie de son petit Francis serait menacée.

— Non. Je n'ai pas d'autre point de chute hormis cette maison.

— Même pas une résidence d'été familiale ?

Nouveau signe de dénégation de la jeune femme.

— Tous ces trucs appartiennent à l'oncle Giuseppe.

— Holà ! pas si vite, intervint François en manquant de renverser sa tasse sur la table.

Les deux mains posées à plat sur le plateau en bois, il la dévisagea gravement.

— Tu as un lien avec la mafia ? Un lien... familial ?

Amarella se tourna vers Freeman puis de nouveau vers Frank.

— Eh bien, oui. Tu n'avais pas encore deviné ? On ne s'est pas encore tout dit, à ce que je vois.

— Non, en effet, rétorqua Frank en levant la main. Mais tout fait sens. (Il poursuivit, les yeux réduits à deux fentes.) Les pièces du puzzle finissent enfin par s'emboîter.

Miséricorde, songea la jeune femme. Il venait de prendre conscience qu'elle lui avait menti tout du long. Sans vergogne. Sauf en ce qui concernait ses sentiments. Ceux-là étaient aussi indéniables que le jeu de cache-cache entre le soleil et la lune. Le colosse parut hésiter entre s'asseoir ou foutre le camp. *Assieds-toi, je t'en prie.*

Il se résolut à poser son joli petit cul sur une chaise puis se tourna vivement vers elle et inspira à fond. Ses yeux étaient emplis de colère et de déception. À deux doigts de craquer, Amie se plongea dans la contemplation de son café.

Freeman se recala dans son siège et croisa les bras sur la poitrine.

— J'ai raté un épisode, on dirait... Vous vous connaissez, tous les deux ?

Ne sachant que dire, elle choisit de laisser répondre Frank. Ce qu'il ne manqua pas de faire. Comme à son habitude.

— Ouais, on a fréquenté la même fac. Il y a un bail.

L'inspecteur se gaussa.

— Un bail ? Ça m'étonnerait. Vous êtes encore des gamins par rapport à moi. (Il détailla tour à tour les deux « petits jeunes ».) Ça risque de poser un problème ? J'appelle le directeur Tumbel pour qu'il me fournisse un autre agent ?

Amie et Frank répondirent « non » d'une même voix. Elle n'envisageait pas de passer beaucoup de temps avec lui ; l'idée, c'était de rester terrée dans sa chambre pendant qu'il veillait sur la baraque. Ça pouvait marcher, non ? Puis elle se rappela l'épisode du lance-grenade. Merde ! les affreux pouvaient fort bien se trouver deux maisons plus loin et balancer une roquette par la fenêtre. Merde, merde et merde ! le cauchemar empirait de seconde en seconde. Où diable trouver refuge à l'abri de la mafia ?

Frank soupira.

— Au vu de la situation, la seule planque sûre qui me vienne à l'esprit, c'est chez moi.

Et puis quoi encore ?

— Non mais je rêve ! rétorqua-t-elle vertement.

## CHAPITRE 7

— Qu'est-ce qui t'a pris de prendre autant d'affaires ? maugréa François.

Occupé à traverser le parking du loueur de voitures jusqu'à leur véhicule, il avait fort à faire avec trois grosses valises à roulettes, deux moyennes et un sac marin dont la sangle menaçait de l'étouffer.

— Arrête de râler, d'accord ? J'ai eu dix petites minutes pour faire le déménagement de toute une partie de ma vie. Le temps m'a manqué pour faire le tri.

— C'est pour ça que tu as préféré emporter toute ta garde-robe ?

— Ne sois pas bête. C'est à peine si j'ai pris le quart de ce que contient mon dressing, rétorqua Amie en ajustant la sangle des deux sacs qu'elle avait pris avec elle dans l'avion. J'ignore combien de temps va durer cet... intermède. J'espère que le pressing du patelin où on va n'est pas trop surchargé.

Frank éclata de rire. Une surprise de taille attendait son invitée.

Comme la jeune femme avait refusé de trouver refuge dans son appartement de Washington, il avait été décidé qu'elle irait dans sa ville natale dont l'existence était connue de fort peu de gens. François rechignait à l'idée de la voir débarquer chez sa mère, même si celle-ci était apte à gérer la crise. Seule consolation : il reprenait le cours de ses vacances. Ou presque.

— Qu'est-ce qui te faire rire ? Je peux savoir ce que tu ometts de me dire ?

Il soupira.

— Rien, Amie. Ou dois-je t'appeler Amarella ?

L'intéressée baissa la tête. Eh merde ! il sentait la honte et le sentiment de culpabilité qui émanaient d'elle. *Bien fait*, songea-t-il, encore fâché après elle. Elle lui avait menti dans les grandes largeurs avec sa fable de famille idéale et sans histoires. Jusqu'où allait le mensonge ? Jusqu'à l'amour qu'elle avait juré éprouver pour lui ? Tout n'avait donc été que faux-semblants ?

Non. Ça, au moins, c'était sincère. Amie l'avait aimé quand ils étaient ensemble. Il l'avait lu dans ses yeux, dans ses sourires. Et dans son odeur aussi, bien sûr. Mais tout avait changé. À commencer par elle. Amie était devenue une diva qui ne mâchait pas ses mots, que l'interlocuteur ait ou non envie de s'entendre dire ses quatre vérités.

Il ouvrit le coffre avec la télécommande. Après l'avoir rempli au maximum, il se résolut à ranger le reste à l'arrière. C'était la première fois qu'il voyait quelqu'un partir en voyage avec autant de barda. Un point pour elle : la durée du séjour était indéterminée à ce stade. Peut-être allait-il falloir lui parler de cet appareil dernier cri, le lave-linge ?

Enfin installé au volant, il respira à fond et se détendit. Enfin, autant que possible avec sa nana-qui-n'était-pas-sa-nana assise à côté de lui. Amie contempla le paysage pendant tout le trajet. Tant mieux, au demeurant : par quoi commencer ? Il avait tellement de questions en suspens qu'il lui était difficile de savoir par laquelle lancer les hostilités.

Restait un problème de taille... Amie en visite à Spotted Creek. Quand ils étaient ensemble, il ne lui avait jamais avoué son état de métamorphe. Il comptait bien sûr le lui dire avant le

mariage, mais elle avait disparu la veille du jour où il s'apprêtait à lui faire sa demande. Sa mère serait peut-être plus à même d'aborder cet épineux sujet ; rien ne valait une femme pour parler à une autre femme. Les hommes avaient tendance à tout faire foirer.

Un panneau routier de couleur verte indiqua qu'ils étaient à moins de dix kilomètres de sa ville natale.

— On y est presque. (Son entraînement prit le dessus, il se sentit plus assuré.) N'oublie pas que tu dois la jouer profil bas. Moins il y a de gens qui te savent ici, moins il y a de risques que ta présence en ville s'ébruite. Évite les sorties ; tu pourras prendre l'air dans le jardin. C'est tranquille, chez ma mère, on y est très bien. Tu vas adorer.

Il ralentit en s'engageant dans la rue principale. Amie écarquilla les yeux.

— On est au centre-ville, là ?

— Oui, grommela-t-il. Pourquoi ? Tu n'aimes pas ?

— Si si. Mais tout a l'air... vieillot.

— Ça mériterait un coup de jeune, je te l'accorde. La vie s'écoule comme dans un feuilleton des années 1950, ici, mais les gens sont super cool.

Il observa le salon de beauté tout flapi et, à côté, l'entrepôt qui menaçait de s'écrouler. La devanture du boucher n'avait pas vu un pinceau depuis des lustres. Aucun doute : la ville avait besoin d'un *énorme* coup de jeune.

Frank manœuvra dans l'allée gravillonnée, le long de la maison, puis s'arrêta devant un garage où il n'y avait plus de place pour ranger une voiture depuis longtemps. L'occasion paraissait belle pour faire un peu de nettoyage par le vide. Le garage contenait beaucoup d'affaires ayant appartenu au paternel. Un fatras que sa mère n'avait pas eu le cœur de jeter à l'époque.

Cette dernière les accueillit sur le porche, à l'arrière de la maison. Il avait heureusement pu la joindre et lui faire un topo avant de débarquer. Elle s'était montrée ravie à l'idée d'avoir de la compagnie féminine. La solitude lui pesait-elle ? Quand Frank était môme, ses parents sortaient souvent chez des amis, mais, depuis qu'elle était veuve, sa mère vivait presque en recluse.

— Rappelle-toi, glissa-t-il à Amarella en ouvrant la portière, profil bas.

— Merci. J'avais pigé du premier coup.

Debout près de la voiture, sa mère attendait qu'il fasse les présentations. Il sortit du véhicule, tomba dans les bras maternels comme la coutume l'exigeait, puis se tourna vers Amie.

— Maman, je te présente Amie Truman. Celle dont je t'ai parlé et qui a besoin de se mettre à l'abri un moment.

Sa mère s'avança et étreignit la jeune femme. Amie regarda Frank par-dessus l'épaule maternelle avec, dans le regard, une question muette : « Comment je dois réagir ? » Comme s'il le savait ! Il lui fit signe de l'étreindre en retour puis se dirigea vers le coffre.

Sa mère, après s'être écartée d'Amie, garda les mains posées sur les bras de la jeune femme.

— Très heureuse de te rencontrer, Amie. François ne m'avait pas dit à quel point tu es ravissante. Et jeune. Pile de son âge, sauf erreur de ma part ? dit-elle en dirigeant Amarella vers le porche avec une main posée sur son épaule. Et, sinon, tu es mariée ?

Miséricorde ! Bonne idée de faire venir Amie ici ? À voir. Frank prit appui contre la tôle du coffre ouvert. Dans quel pétrin s'était-il fourré ?

Après avoir porté les bagages dans la maison, à l'étage puis au bout du couloir, il laissa Amie s'installer en précisant que la salle de bains était située entre les deux piaules de l'étage. Lui, bien sûr, dormirait dans l'autre chambre.

C'était vraiment une *très* mauvaise idée. Son fauve, lui, adorait. Il rappela au félin qu'il n'avait

pas son mot à dire sur la façon dont les choses allaient se passer. La bête bâilla puis s'étira afin de mieux profiter du spectacle.

De retour à la cuisine avec sa mère, il s'adressa à elle en chuchotant :

— Maman, je t'en prie, ne joue pas à la marieuse.

L'intéressée se frappa la poitrine du plat de la main.

— Moi, jouer les entremetteuses afin d'avoir des petits-enfants ? Jamais de la vie ! persifla-t-elle, un large sourire aux lèvres.

Cette joyeuse humeur fit lever les yeux au ciel à Frank. Il n'était pas question de lui dire à quel point il connaissait Amie. N'ayant jamais avoué à la jeune femme qu'il était un métamorphe, il ne tenait pas davantage à apprendre à sa mère qu'Amie était son âme sœur. Dieu seul savait ce dont sa chère mère était capable afin qu'Amie mette au monde un lionceau dans neuf mois pile. Il fallait pourtant lui donner quelques explications.

— Maman, Amie et moi, on s'est connus à la fac.

Elle applaudit, surexcitée.

— De mieux en mieux ! Vous connaissez donc vos passés respectifs.

— Pas du tout. Elle n'a pas idée de notre vraie nature... de nos pouvoirs. Et je ne suis pas sûr qu'il faille le lui apprendre.

Que se passerait-il si quelqu'un, en ville, se transformait sous les yeux d'Amie ? Une règle tacite voulait que l'on évite de le faire quand un humain était dans les parages. Comment s'y prendre ? Rendre visite à tout le monde, leur demander de garder leur forme humaine pour une durée indéterminée ? Irréalisable.

— C'est une ville de métamorphes ici, mon garçon. Comment veux-tu qu'elle ne s'en rende pas compte ?

Il épongea son front luisant de sueur d'un revers de main.

— Aucune idée, maman. Je n'avais pas réfléchi à tout ça. Efforce-toi de garder le secret le plus longtemps possible, d'accord ?

— Entendu. Je ferai au mieux. Ça ira si je l'enchaîne au mur de sa chambre pour l'empêcher de sortir ?

Il soupira.

— Tu ne m'aides pas, là...

Frank dut chasser de son esprit l'image d'Amie enchaînée au lit, nue et mouillant pour lui. Une poussée de sève, si légère soit-elle, suffirait à sa mère pour relancer le débat.

— À propos de sortir, mon fauve a besoin de prendre l'air. Tu peux veiller sur elle un moment ?

— Pas de souci, mon garçon. (Le sourire qu'elle afficha inquiéta l'intéressé.) J'ai la situation en main.

Mille pétards... Très, très, très mauvaise idée de venir ici.

## CHAPITRE 8

Amie descendait les marches une par une en prenant garde à chaque appui. À l'époque où cette baraque avait été construite, les nanas voluptueuses juchées sur des talons de dix centimètres ne devaient pas courir les rues. Il eut peut-être été plus raisonnable de se balader pieds nus. Heureusement qu'elle n'était pas enceinte... Dans ce registre, elle avait déjà donné.

Avant de quitter sa chambre, elle avait appelé Maria pour informer celle-ci de ce qui était arrivé à la maison et lui intimer de rester chez sa mère jusqu'à nouvel ordre. Il n'aurait plus manqué que la malheureuse tombe dans une embuscade !

Puis, par association d'idées, elle s'était imaginé son fils blessé... et l'effroi lui avait glacé le cœur. Ayant réussi à joindre papi Souffle-de-vent, elle s'était entendu dire de ne pas s'inquiéter pour son « lionceau » : le vieil Indien se faisait fort de veiller sur le petit. Il lui avait dit de commencer par gérer ses propres ennuis ; après seulement elle serait en mesure de s'occuper du fiston. Amarella pria pour qu'il ait vu juste.

Les papilles agacées par la délicieuse odeur d'un steak en train de cuire, la jeune femme prit conscience qu'elle mourait de faim. Dans leur empressement à fuir Las Vegas, ils ne s'étaient pas arrêtés pour manger... et le crépuscule approchait déjà.

— Amie, c'est toi ? lança la mère de Frank.

Comment diable avait-elle pu l'entendre depuis la cuisine ? Sa tête apparut dans l'embrasure.

— J'ai oublié de te parler de la sixième marche. Elle ne tient pas bien. Quand elle craque comme elle vient de le faire, ça signifie généralement qu'il faut que je ressorte le marteau et les clous.

Amie contempla les marches derrière elle : dans sa crainte de faire un faux pas, elle n'avait rien entendu. Mais cette histoire de marche descellée expliquait pourquoi la brave femme l'avait entendue descendre.

— Viens donc, lui intima celle-ci en se fendant d'un signe de tête vers la cuisine. Je te préparais justement à manger. J'imagine que tu n'as rien avalé depuis un moment, avec toute cette histoire...

Amie la suivit jusqu'à la cuisine. La pièce était... charmante. À la mode des années 1950. Quant à la mère de Frank, elle ne dénotait pas. Ses cheveux noirs étaient ramenés en un chignon serré à la base du crâne. Sa robe d'intérieur grise s'ornait de petites fleurs blanches. Elle ne portait ni bijoux, ni maquillage. Elle avait l'air... hors du temps.

— François m'a appris que vous vous étiez connus à la fac. Quelle était ta matière principale ?

Bigre ! Amarella n'avait pas songé un instant à ce que Frank avait dit ou non à son sujet. Comme, de toute évidence, il avait tu certaines choses, elle décida d'en faire autant. En quelques années, la jeune femme était devenue experte dans l'art de ne pas tout divulguer sans mentir pour autant. Au point d'être apte à duper l'oncle Giuseppe. La mère de Frank, à côté, c'était du gâteau.

— On s'est connus là-bas, en effet. Je le croisais sur le campus et on avait quelques amis

communs. J'étais inscrite en histoire de l'art et design artistique. Son truc à lui, c'était plus les maths et les sciences dures.

— Formidable, applaudit la mère de Frank. Ne dit-on pas que les contraires s'attirent ?

Minute papillon... c'était quoi, ce délire ; la mère de Frank rêvait de les voir ensemble ?! Pas question. Amie revit mentalement le corps d'athlète de ce dernier, les vallons dans lesquels elle faisait autrefois fureter sa langue. Elle en frissonna.

La mère tourna la tête vers elle, un grand sourire aux lèvres.

— Tu aimes le steak, j'espère. C'est tout ce que j'ai sous la main. Il va falloir que j'aille faire un tour chez le boucher demain, on va avoir besoin de viande rouge pour le reste de la semaine. Tu pourrais m'accompagner.

*Chic, songea Amie, je vais pouvoir sortir un peu.*

— Avec plaisir, madame Dubois.

— Tut-tut, pas de ça ici. J'insiste pour que tu m'appelles « maman », comme le fait mon François. Ou « maman Dubois », à la rigueur.

— Entendu... maman. Et merci.

L'endroit n'était pas si mal, après tout. C'était la famille de Frank – un sujet qu'il avait rarement abordé. Amarella, apparentée à la mafia, n'avait pas davantage parlé de la sienne. Qu'est-ce qu'un garçon parfait comme Frank pouvait bien avoir à cacher ?

L'intéressé arriva dans la cuisine. Il portait un tee-shirt blanc moulant et un short de boxe taille basse. Bigre ! même roulé dans un tapis mité, il aurait eu l'air sexy en diable.

— Euh... je file me changer. À toute.

Là-dessus, il disparut. Sa mère l'observa partir avec, dans le regard, un éclat étrange. À quoi rimait ce cirque ?

— Amie, dit-elle, ça t'embête de mettre la table ?

Amarella bondit littéralement de son siège. Enfin quelque chose à faire hormis rester assise à se tourner les pouces !

— Pas du tout.

En ouvrant un placard, elle découvrit les assiettes les plus immenses qu'elle ait jamais vues. Presque de la taille d'un plat. Assez vastes pour y loger plusieurs hamburgers et une tonne de salade.

Après avoir disposé assiettes, fourchettes, couteaux à viande de la mort qui tue et verres, elle s'interrogea : y avait-il quelque chose à sortir du frigo ? La seule chose qui cuisait, c'étaient les steaks. Ni haricots, ni épis de maïs, ni laitue ni fruits en vue. Elle ouvrit la porte du réfrigérateur et contempla les rayons, médusée. Hormis un pack de lait écrémé, il n'y avait là qu'un large assortiment de bidoche. Poulet, porc, viande hachée, deux ou trois steaks, bacon, saucisses, charcuterie – là ! un paquet de colby, quelle fête – et encore tout un rôti, des tranches de viande fumée...

Rien d'étonnant à ce que Frank, à la fac, n'ait jamais mangé que de la viande : c'était tout ce que sa mère cuisinait. Amie s'était toujours demandé si la méthode Atkins permettait réellement de perdre du poids. Elle en aurait bientôt le cœur net.

## CHAPITRE 9

Après un dîner plutôt silencieux, Frank était assis à l'arrière de la maison, sur l'un des vieux rocking-chairs de son enfance. Des sièges en bois qu'il avait toujours vus à cette même place, sous le porche. Après le repas du soir, son père avait l'habitude de venir s'y balancer pendant des heures. Il lui arrivait parfois de fumer un cigare aromatisé qui répandait une douce odeur de cerise pendant que les mômes s'amusaient à attraper des lucioles dans le jardin.

Ce soir, c'était son tour de rêvasser le nez dans les étoiles. Son fauve, quant à lui, ne songeait qu'à leur âme sœur. Qui n'était pas tout près de lui mais de l'autre côté de la porte, à l'observer.

Il tourna la tête et l'aperçut qui le matait derrière l'écran de la moustiquaire. Elle sourit et baissa les yeux. Il sentit son cœur s'échauffer. Le sourire d'Amie lui avait toujours fait cet effet – y compris les jours où la vie était merdique à souhait. Cette sensation lui avait manqué.

La porte s'ouvrit lentement sur une Amie intimidée. La jeune femme de ses souvenirs. Pas la diva en quête d'attention qu'elle était devenue.

— Je peux me joindre à toi ?

Il se redressa dans son siège.

— Bien sûr, avec plaisir.

Elle ouvrit en grand, sortit sur le porche et s'installa dans le rocking-chair situé de l'autre côté de l'entrée. Ils restèrent un moment à se balancer sans rien dire. Les yeux rivés sur le jardin et au-delà. Il ignorait ce qu'elle pouvait penser, le vent soufflait dans la mauvaise direction, ce qui le mit mal à l'aise. Quel mauvais moment pour être aveugle à ses émotions...

— Ta mère est vraiment très sympa. Et quel cordon-bleu ! Je n'ai jamais mangé de steak aussi délicieux. À Vegas ou ailleurs.

— C'est vrai qu'elle se débrouille bien, répondit-il. Ça fait un bail qu'elle en cuisine.

Nouveau silence embarrassé.

— J'ai cru comprendre que tu ne lui avais pas parlé de notre histoire. Du coup, j'imagine que c'était pareil à l'époque, quand on était ensemble ?

Eh merde ! il n'avait pas besoin de la renifler pour savoir ce qu'elle avait dans le crâne. Comment s'y était-il pris déjà, à l'époque, pour lui expliquer que c'était une mauvaise idée ? Ah oui ! il ne lui en avait pas parlé, en fait. Silence radio.

— Et ton père, sinon ? Je n'ai rien entendu à son propos. Où est-il ?

François sentit son estomac se serrer. S'il ne parlait jamais de son père, c'était à cause du trop-plein d'émotions qui s'emparait de lui chaque fois. Il jeta un coup d'œil à la porte de la cuisine à travers la moustiquaire.

— Ta mère est à l'étage, si c'est ça qui te tracasse.

Qu'elle puisse lire ainsi dans ses pensées par moments l'avait toujours stupéfié.

*C'est normal entre âmes sœurs, patate.*

*Tais-toi, le chat.*

Ils n'étaient pas vraiment en couple. Il ne l'avait jamais mordue assez fort pour ça. Même si, à

plusieurs occasions, il avait été à deux doigts de le faire. Pourquoi s'était-il retenu ? Il ne le savait pas vraiment. Peut-être pensait-il à l'époque qu'ils étaient trop jeunes. Ou pas encore prêts. À moins qu'il se soit dit qu'il était injuste qu'Amie soit liée à vie à un gars avec lequel elle n'avait pas envie de rester jusqu'à la fin de ses jours. En cela... il avait vu juste, hélas !

— Frank ?

— Ouais, ouais. Mon père.

Il prit conscience qu'Amie n'avait pas son odorat de fauve. Pourquoi ne pas lui lâcher le morceau, après tout ? Ils étaient seuls.

— Il bossait pour la même organisation que moi. Quand il revenait de mission, il nous épatait, moi et les autres gosses du quartier, avec des histoires qu'on savait tous très exagérées, voire totalement inventées. Rien que pour nous faire peur.

» Des histoires de démons, de sorcières, de magiciens montés sur des dragons gigantesques. D'autres mondes où les gens, différents des humains, étaient aux prises avec les mêmes emmerdements. Mais, surtout, mon père était chargé d'assurer la protection des célébrités. Des stars de cinéma qui recevaient des menaces de mort après avoir dit une bêtise en public. Des sénateurs, des officiels du gouvernement envoyés à l'étranger. Et, de temps en temps, quelqu'un affilié à la pègre, obligé de se planquer au fin fond de nulle part.

Cette dernière précision eut l'effet escompté : elle sourit.

— C'était mon idole. Je crevais d'envie de devenir aussi fort que lui. Quand on est gamin, bien sûr, on n'entend jamais parler des trucs moches. Alors, dans mon esprit, papa, c'était un dieu.

Amie se pencha en avant.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il était en mission spéciale avec une unité de Navy Seals, à l'étranger. Les autorités ne nous ont pas dit grand-chose ; c'était top secret. Mais, en mettant bout à bout ce qu'ont bien voulu nous confier les survivants, on s'est fait une vague idée.

» Le commando était parti en Corée du Nord pour vérifier si les rumeurs d'arme nucléaire étaient fondées ou pas. Elles l'étaient. Le monde entier est au courant, désormais. Au moment de repartir, l'équipe est tombée sur une bande de miliciens nord-coréens qui pillaient tout sur leur passage. Les affreux s'acharnaient sur les villageois sans défense d'un hameau. Des miséreux qui vivaient dans des huttes en boue séchée, bordel ! Mais ces foutus miliciens voulaient leur prendre le peu qu'ils avaient.

» Le chef des Navy Seals a ordonné à ses gars de ne pas s'en mêler et de rallier le point de ramassage. D'après ce qu'on sait, papa aurait refusé de laisser les villageois se faire massacrer. Il y est allé. À lui tout seul, il a bien failli anéantir la troupe de pillards.

» La version officielle veut qu'il ait été abattu par un type en train de fuir dans la jungle. Mais plusieurs gars du commando prétendent que ça s'est passé autrement. Mon sentiment, c'est que personne ne sait exactement comment ça c'est déroulé. Ils ont rapatrié son corps. Donnée à ma mère un drapeau américain plié en triangle... puis tiré leur révérence après les obsèques.

— Mon Dieu, Frank, c'est terrible de ne pas savoir exactement ce qui s'est passé.

Et ça n'était pas tout, mais il ne pouvait quand même pas dire à Amie que son père, sous sa forme animale, avait été victime de ce que l'armée appelait pudiquement un « tir ami ». Ce qui, au demeurant, lui faisait une belle jambe. Son père était mort. Personne n'y pouvait rien. Et, désormais, il travaillait pour l'organisation au sein de laquelle son père s'était fait tuer.

— Et donc tu travailles pour l'armée ? Dans un genre de branche secrète ?

— Pas pour l'armée, non, mais oui, il s'agit d'une agence secrète. Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Tu es dans le design ?

Amie s'esclaffa.

— Tu veux rire ? Enfin, si tu considères comme une forme d'art le fait de traîner dans la haute société, par exemple à des événements caritatifs où très peu de l'argent récolté va aux pauvres, et de faire son shopping dans des boutiques hors de prix, alors, en effet, j'ai suivi une carrière artistique.

Il rit à son tour. La jeune femme sentit ses joues s'empourprer.

— Arrête de te foutre de moi, d'accord ? Je sais que j'ai l'air d'une cruche. Pas la peine d'en rajouter.

— D'une cruche ? Ça me rappelle cette histoire, en première année, quand tu t'es retrouvée coincée pendant des plombes dans une benne à ordures...

— Pauvre de moi ! couina-t-elle. J'avais oublié cet épisode. (Elle rit si fort que le rocking-chair tangua dangereusement.) Misère ! j'ai bien cru que mes cheveux allaient puer à vie. Et toi, tu te rappelles la fois où ton coloc et toi, vous avez été chopés en train d'enfiler un slip à la statue de la mascotte de l'équipe de foot ? (Nouvel éclat de rire, plus fort encore.) J'ai failli me faire pipi dessus en vous voyant affublés d'un slip en coton blanc sur la tête toute la journée du lendemain !

Eh merde ! lui aussi avait oublié cet épisode. La honte totale : avec ledit coloc, ils avaient dû porter un slip sur la tête, les yeux en face des deux trous, le nez passé par la fente. Seule consolation, ils avaient eu droit à des sous-vêtements propres.

— Humiliant au possible, répondit-il. Enfin, au moins, ça m'avait évité de stresser à propos de ce qui s'était passé la veille au soir.

— La veille au soir ? reprit Amie. Qu'est-ce qu'elle avait de spécial ?

Il souffrit un peu qu'elle ne s'en souvienne pas, mais bon, quatre ans s'étaient écoulés.

— C'est le soir où je t'ai demandé en mariage.

L'odeur de sa honte, de son embarras, embauma l'air nocturne. Merde ! voilà qu'il recommençait. Il eut envie de se frapper.

Son fauve crut bon d'intervenir. *Laisse-moi faire*. Les griffes de l'animal lui labourèrent le cerveau de l'intérieur. Ah, le petit salaud ! La douleur le fit grimacer.

Comme prévu, elle ne pipa mot. S'excuser, mais de quoi ? De lui avoir rappelé qu'elle l'avait largué sans la moindre explication ? Lui se souvenait très bien des nuits d'insomnie qui avaient suivi. Lui était-il arrivé malheur ? Puis ce coup de poignard, quelques jours plus tard, à la lecture du piteux SMS qu'elle lui avait envoyé. « Je vais bien. Il ne faut plus jamais qu'on se revoie. »

Amie se leva et ouvrit la porte de la cuisine. Elle le regarda par-dessus son épaule.

— Frank, je suis désolée pour la façon dont ça s'est terminé. Et, malgré tout, tu as décidé de m'aider.

— Ne va pas te faire d'idées. C'est mon boulot.

— Peut-être, mais Freeman aurait pu appeler pour qu'un autre te remplace. Et tu as choisi de rester auprès de moi.

*En effet*, songea-t-il. Quelle conclusion en tirer ? Qu'il était un pauvre type prêt à toutes les faiblesses dès qu'il s'agissait de veiller sur sa nana ?

*C'est normal entre âmes sœurs, patate.*

*Tais-toi, le chat.*

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, un grand merci pour m'avoir conduite ici.

La jeune femme entra et referma la porte sans faire de bruit. Il sut qu'elle montait à l'étage en entendant craquer la sixième marche. Et prit note de se munir d'un marteau pour y remédier avant son départ.

Toujours assis dans le vieux rocking-chair, il contempla le million d'étoiles de la voûte céleste. Pareil spectacle n'existait pas en ville : la pollution lumineuse y était trop forte. Il n'y avait droit que lorsqu'il laissait libre cours à son puma dans les montagnes.

Il inspira à fond puis poussa un long soupir, gagné par le confort douillet du cocon familial. Où il était aimé et accepté tel qu'il était. Sans avoir à cacher sa vraie nature.

Amie occupait ses pensées. En dépit de ce qu'il avait pu dire, il la protégerait au péril de sa vie. Il l'aimait toujours. Et à jamais. Les autres femmes n'existaient pas. C'était à peine s'il leur disait bonjour.

Tout bien considéré, qu'est-ce qui l'empêchait d'essayer de rallumer la flamme ? La terreur abjecte à l'idée de se faire jeter une fois de plus. Alors qu'elle éprouvait toujours quelque chose pour lui. Il avait senti son désir poindre à plusieurs reprises. Un truc uniquement sexuel, peut-être. C'était un bon début. Rappeler à Amie à quel point il la rendait folle de désir, comment elle criait son nom quand elle jouissait, empalée sur sa queue.

Eh merde ! voilà qu'il bandait. Il dut prendre appui sur une seule fesse.

Oui, peut-être serait-ce un bon début. Ressusciter leur parfaite complicité sexuelle... puis ne jamais la laisser repartir, quoi qu'elle puisse dire. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Sa mission était claire : découvrir ce qui les avait séparés et en finir avec cet obstacle, quel qu'il soit.

Ragaillard par cette ébauche de plan, il gagna le living et s'étendit sur le canapé. Jamais il ne trouverait le sommeil à l'étage en sachant sa bien-aimée couchée de l'autre côté de la salle de bains. Sans lui. Bordel de merde !

## CHAPITRE 10

Amarella s'éveilla anormalement tôt. Elle le sut en ouvrant les yeux. Le soleil brillait généralement plus fort quand elle ôtait son masque de nuit. À bien y réfléchir, elle avait dormi d'une traite, ce qui était rarissime. Comme quoi se sentir en sécurité et bien entourée devait mieux fonctionner que les somnifères. Elle avait oublié d'en avaler un après sa discussion avec Frank.

Frank.

Quel truc incroyable de se retrouver hébergée chez sa mère ! En trois ans de vie commune et quatre de séparation, l'idée ne lui était pas une fois passée par la tête. Dormait-il encore ? Elle se glissa en catimini jusqu'à sa chambre, de l'autre côté de la salle de bains, et risqua un œil dans l'embrasement.

Son lit était défait mais vide. Zut alors !

Non, non et non. Pas question d'y songer. Ses options étaient claires : pas touche. Frank était hors limites. Sauf à souhaiter sa mort...

Après une douche rapide, vêtue d'un tailleur-pantalon tout simple et de talons hauts, elle descendit au rez-de-chaussée. Aucun bruit. Ni voitures passant en trombe, ni sirènes ni brouhaha. Pas davantage de musique à tue-tête émanant d'un quelconque voisin casse-pieds. C'était agréable – et un brin flippant. Comme dans ces épisodes de *La Quatrième Dimension* où le héros découvre qu'il est le dernier être vivant de la planète.

— Maman Dubois, allô ?

Elle sursauta en entendant claquer la porte de la cuisine. La mère de Frank apparut et la détailla.

— Bonjour, Amie. Je ne m'attendais pas à te voir debout de si bon matin.

La jeune femme loucha sur la tenue de son interlocutrice : robe de chambre et tongs. Maman Dubois rougit légèrement.

— Oh ! ne fais pas attention à cette vieille chose, dit-elle en désignant sa robe de chambre. J'étais sortie courir dans les bois. La matinée est superbe.

— Courir ? rebondit Amie. En tongs ?

Maman Dubois resta quelques secondes à regarder ses pieds sans mot dire puis releva la tête.

— Je file me changer. Trouve-toi quelque chose pour le petit déjeuner, j'en ai pour une minute.

Amie la regarda s'éloigner en se posant des questions. Courir dans les bois... en tongs ? Elle-même avait du mal à marcher avec ces trucs sans se prendre les pieds dedans ! Elle chassa cette préoccupation en mettant ça sur le compte du mode de vie rural et obliqua vers le frigo. Elle avait la dalle.

Dès qu'elle ouvrit la porte de l'appareil, le souvenir de son contenu refit surface. Bidoche à gogo. Sauf qu'il en restait deux fois moins par rapport à la veille au soir. Frank aurait-il déjà déjeuné ? Était-il seulement présent ? Pourrait-elle avaler un steak en guise de petit déjeuner ?

Cette simple idée lui retourna l'estomac.

Elle referma le frigo. Soupir de soulagement : céréales en vue. Pas sa variété préférée à la cannelle, hélas. Ce truc était si bon qu'elle pouvait liquider un paquet en deux fois. Mais comme il était pauvre en fibres elle compensait parfois en mangeant un bol de céréales « bonnes pour la santé » dont la consistance rappelait l'écorce. Dégueulasse, même avec une tonne de sucre. Le carton sucré, ça restait du carton.

Deux sacs de courses en papier kraft trônaient sur le plan de travail. Amie y découvrit de la nourriture normale. Dieu soit loué ! Pain, œufs, laitue, fruits et légumes divers, blancs de poulet, mayonnaise et autres aliments qu'elle se faisait une joie de manger s'empilaient à l'intérieur. Elle songea à tout déballer puis hésita : peut-être était-ce destiné à une maison voisine ?

Maman Dubois s'en revint vêtue d'une robe que la mère de Laura Ingalls aurait pu porter dans ses mauvais jours. Enfin, si elle aimait s'habiller ainsi, qui était-elle pour la critiquer ?

— François est allé faire des courses ce matin, on dirait. Voyons ce qu'il a trouvé.

Elle entreprit de déballer des articles en ayant l'air de quelqu'un qui n'a jamais vu une salade ou un œuf. Puis elle secoua la tête, leva les yeux au ciel et s'exclama :

— Bien sûr ! suis-je bête. (Elle rangea ce qui devait l'être au frigo.) J'oublie toujours que les gens d'ici ont leurs petites manies, et qu'il faut se préparer pour recevoir des visiteurs. Enfin, pour ma défense, mon fils ne m'a pas donné beaucoup de temps pour ça, pas vrai ?

Amarella se remémora leur course contre la montre de la veille : un petit tour à la salle de bains, la préparation des bagages, Frank la portant presque pour grimper dans l'avion.

— Bien d'accord avec vous. Je débarque à l'improviste. Mais pas d'inquiétude, pour ce qui est de manger, je ne suis pas difficile. Comme vous pouvez le voir, ajouta-t-elle en désignant sa silhouette.

— Voir quoi ? fit maman Dubois.

Amie haussa un sourcil.

— Que je suis en surpoids, maman Dubois. Contrairement à vous.

La mère de Frank croisa les bras et prit appui contre le plan de travail.

— Enfin, ma chérie, tu es sublime. Tous les hommes de cette ville vont te baiser les pieds à ton passage. Mais ne te méprends pas : les gens d'ici aiment les femmes qui ont des formes. Cela étant, même maigre comme un clou, tu serais la bienvenue. Il faudrait simplement qu'on te gave jusqu'à ce que tu aies l'air épanouie.

Amie en eut les larmes aux yeux. Personne – hormis Frank – ne lui avait jamais fait de tels compliments sur sa beauté. Il adorait sa plastique en dépit d'un surpoids notable par rapport à d'autres nanas avec lesquelles il aurait pu sortir. Les filles sveltes, dans la bouche de Frank, étaient des sacs d'os aux genoux cagneux et aux coudes trop saillants. Ce qu'il aimait, c'était être au contact des rondeurs d'une femme, pas de ses articulations. Et il lui avait prouvé, chaque nuit ou presque, à quel point il appréciait ses formes en la culbutant. Encore et encore. Un frisson naquit au creux de ses reins à cette évocation.

Maman Dubois prit une profonde inspiration ; ses épaules se détendirent.

— François est parti en ville discuter avec le chef de la police. M'est avis qu'il tient à leur faire savoir que tu es ici, afin qu'ils ouvrent l'œil au moindre signe de grabuge.

Amarella se crispa.

— Ça risque d'arriver, d'après vous ?

— Non. Il ne se passe jamais rien chez nous. Il faut dire que l'unique route qui mène en ville est dissimulée derrière une rangée d'arbres et, de ce fait, difficile à voir. Seuls les autochtones

l'empruntent. Même sur la carte de Google, notre patelin n'apparaît pas. En vue satellite, peut-être, mais pas à hauteur d'homme. Quand ils ont entendu approcher le véhicule de prises de vues, plusieurs des nôtres se sont empressés de maquiller l'embranchement en route barrée. La voiture Google a continué tout droit.

Amie éclata de rire.

— Sacré exploit, dites donc ! Je croyais qu'ils avaient tout passé au crible...

— Pas mal, en effet. Pour revenir à nos moutons : œufs, toasts et bacon, ça t'ira comme petit déjeuner ? C'est normal comme menu ?

Drôle de question ! Parce que, chez les Dubois, c'était anormal comme petit déjeuner ?

— Oui, ça m'ira parfaitement, merci.

Au terme de deux essais pour les œufs – les premiers avaient cramé pendant qu'elles cherchaient vainement le grille-pain –, Amie dévora des tranches de bacon cuites à la perfection, des fruits, et se sentit rassasiée. Maria, même si elle cuisinait très bien, lui préparait rarement un repas élaboré : l'ordinaire était constitué de tacos, burritos, hamburgers végétariens et pizzas. Pour autant, les deux femmes faisaient en sorte que le petit Francis ait un régime alimentaire varié même si, sauf exception, il ne touchait qu'à la viande.

Maman Dubois était debout devant le frigo ouvert.

— On va bientôt être à court de viande rouge... Tu es partante pour m'accompagner chez le boucher ?

— Et comment ! J'ai très envie de me balader un peu en ville.

— Formidable, fit la mère de Frank en joignant les mains. Je reviens dans une seconde.

Amie empoigna son sac, posé sur un fauteuil dans le living, et remarqua la couverture et l'oreiller sur le canapé. Frank aurait-il dormi dans le salon ? La méprisait-il au point de rechigner à loger au même étage qu'elle ? La jeune femme en eut un coup au cœur. Elle s'empressa de quitter la pièce, fâchée d'avoir un instant baissé sa garde. Et faillit percuter maman Dubois en s'engouffrant dans la cuisine.

— Qu'y a-t-il, Amie ?

— Rien. Allons-y, répondit l'intéressée avant de sortir en trombe.

Maman Dubois avait vu juste : la journée était radieuse. Le soleil brillait en cette fin de matinée sans qu'il fasse trop chaud pour autant grâce à une brise rafraîchissante. Tandis qu'elles arpentaient le trottoir délabré en direction des magasins, Amie remarqua le peu de gens alentour. Dans les quartiers résidentiels de Las Vegas, on apercevait toujours des voisins promenant leur chien, des jardiniers affairés sur une plate-bande, quelqu'un nettoyant sa voiture. Sans oublier les gamins jouant au basket.

L'asphalte de l'unique terrain de jeux en vue était pratiquement recouvert d'herbe folle et le seul panier restant paraissait à deux doigts de se décrocher.

— C'est une impression, ou il n'y a pas beaucoup d'enfants dans le quartier ?

Maman Dubois jeta un coup d'œil au terrain de basket.

— Si, mais j'imagine qu'ils ont d'autres occupations.

— Un peu de sel dans les fissures suffit à tuer les mauvaises herbes, pas la peine d'utiliser de produit chimique. Il n'y aurait plus ensuite qu'à poser un revêtement neuf sur l'ancien pour retrouver un terrain utilisable. Ça ne devrait pas coûter plus de 200 ou 300 dollars.

— Ah bon ? fit la mère de Frank. C'est dans nos moyens.

— Je m'en doute. Et si le basket ne donne rien il suffit de tendre une corde au milieu, avec une moustiquaire posée dessus, pour transformer l'espace en court de tennis ou en terrain de volley.

Voire de badminton.

— Excellente suggestion ! Je proposerai l'idée lors de la prochaine réunion communale. Merci.

Amarella, très fière de se savoir à l'origine possible d'une décision importante et de constater que son avis était écouté, commença à se plaire de plus en plus dans ce patelin.

Les deux femmes traversèrent la rue vers un bâtiment qui aurait eu grand besoin de plusieurs couches de peinture. L'enseigne claironnait « Boucherie Butch ». Accrocheur, comme nom. Maman Dubois s'arrêta devant la vitrine d'une boutique à l'abandon pour ajuster sa chevelure. Amie remarqua qu'elle portait une touche de rouge à lèvres – mauvais choix par rapport à sa couleur de peau, mais l'effort était bien là. La situation devenait intéressante.

La mère de Frank ouvrit la porte et s'engagea dans l'air frais de la boucherie. Les rares passants s'arrêtaient tous pour dévisager Amie, qui se sentit un peu guindée avec ses bijoux voyants et ses talons hauts. Une vieille dame, en particulier, ricana bruyamment. La jeune femme s'empressa de rejoindre maman Dubois.

Celle-ci lui chuchota :

— Ne prête pas attention à Mme Hagerty. Elle n'aime pas les étrangers. Ni les gens d'ici, d'ailleurs.

Amie se plaqua la main devant la bouche pour masquer son sourire puis recroisa le regard acerbe de la vieille dame.

— Bien le bonjour, madame Hagerty. Ravie de vous rencontrer, déclara-t-elle gaiement, à peu près certaine de jeter de l'huile sur le feu plus qu'autre chose.

Dans le mille : la vieille bique leva le nez dans une posture de défi et quitta la boucherie. Amie fut navrée pour elle. Quelle misère d'en avoir après la terre entière... La pauvre devait certainement sortir assez peu de chez elle ; sa vie sociale était sans doute réduite à néant, ou peu s'en fallait. La jeune femme s'imagina dans vingt ans, muée en une nouvelle Mme Hagerty. Brr.

Maman Dubois, pendant ce temps, adressa un sourire timide à l'homme situé derrière le comptoir.

— Bonjour, Butch.

L'homme s'illumina en la découvrant.

— Bien le bonjour à toi, Jean. Tu es ravissante ce matin.

Ses yeux pétillaient.

Miséricorde... Amie rêvait-elle, ou se passait-il un truc entre maman Dubois et le boucher ? Ça alors ! Frank était-il au courant que sa mère en pinçait pour ce type ? Était-ce la raison pour laquelle le frigo des Dubois débordait presque de bidoche ? Maman Dubois se faisant tripoter la viande par le boucher. Bigre, ça volait haut. Elle était salement en manque de sexe. Salement.

Maman Dubois, faussement effarouchée, lui adressa un signe de main.

— Je parie que tu sors ça à toutes les femmes disponibles.

Butch lui fit un clin d'œil.

— Possible. Mais quand c'est à toi que je le dis, beauté (il se pencha vers elle par-dessus son présentoir), c'est vrai, parole de lion.

Alors qu'Amie le regardait, le visage de Butch se... mua... en une tête large et velue avec de gros yeux, une gueule immense avec une coupe à l'Iroquoise brun clair lui cascasant sur la nuque. La jeune femme emplît ses poumons puis poussa un cri bien plus fort que ce dont elle se serait crue capable avant de se ruer vers la sortie. Elle traversa la rue en trombe – sans se faire écraser car le trafic était nul – et poursuivit sa fuite éperdue une fois arrivée sur le trottoir d'en

face. Pas question de se retourner, l'image de l'homme à tête de lion la remplissait d'horreur au point qu'elle n'arrivait plus à respirer.

Elle dépassa une autre boutique avant de remarquer que deux louveteaux et un jeune puma, assis sur leur arrière-train, la regardaient courir et hurler à tue-tête. L'un des loups se transforma en petit garçon puis ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Amie reprit son souffle, vociféra de plus belle, tourna les talons et se cogna dans une porte vitrée qui venait de s'ouvrir : quelqu'un mettait le nez dehors, curieux de l'origine du vacarme.

Amarella éprouva une vive douleur au nez. Puis le monde devint noir.

## CHAPITRE 11

Amie entendit des voix. Sa tête menaçait d'exploser, son nez lui faisait mal. Les murmures alentour cessèrent brusquement.

— Amie, lança doucement maman Dubois, comment te sens-tu ?

S'obligeant à ouvrir les yeux, Amarella découvrit un plafond fissuré. Maman Dubois apparut dans son champ de vision.

— Amie, ma chérie, tu t'es cogné la tête. Comment ça va ?

La jeune femme se redressa avec précaution sur le canapé tendu de vinyle et regarda autour d'elle. Des sièges de coiffeur trônaient devant des miroirs ; des clientes la dévisageaient, les yeux ronds. Plusieurs d'entre elles avaient des bigoudis sur la tête, et certaines semblaient avoir des mèches enrobées dans du papier alu. Amie prit conscience qu'elle se trouvait dans un salon de coiffure. Sa tête l'élançait.

— J'ai le nez douloureux et mal au crâne, mais sinon ça va. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Tout le monde s'entre-regarda. Maman Dubois reprit la parole.

— M'est avis que tu as pris peur en voyant Butch faire le pitre. Tu es sortie en hurlant.

Les clientes hochèrent la tête à l'unisson.

— Oui, c'est sûrement ça.

— C'est du Butch tout craché...

— Pour ça oui, quel blagueur, ce Butch.

Bon, d'accord, elle avait compris. Une dame à l'ample chevelure blonde lui tendit un verre d'eau flanqué du drapeau sudiste.

— Tiens, petite. Bois.

Amie obtempéra. Les clientes s'écartèrent pour la laisser respirer plus à son aise. Elle se souvint qu'elle était allée chez le boucher, qu'elle avait fait la connaissance de Mme Hagerty... puis plus rien de précis.

— Ben moi, en tout cas, je dis qu'elle l'a pas volé.

Amie tourna la tête vers la voix qui sonnait comme celle d'une vieille religieuse à moitié fêlée engueulant les élèves dans une école catholique. Gagné : c'était la mère Hagerty.

— Voyez ses chaussures, reprit la vieille. Comment voulez-vous marcher avec ça aux pieds ? Et avec toute la joncaille qu'elle porte, c'est un coup à aveugler les passants.

La sorcière se tourna vers maman Dubois.

— Ta visiteuse n'est pas de chez nous, Jean. Elle n'a rien à faire ici. Je te fiche mon billet qu'elle va nous attirer des ennuis.

Là-dessus, elle franchit le seuil du salon de beauté.

— Des ennuis, que je te dis. C'est couru.

Une cliente fit un geste agacé en direction de la vieille bique.

— Ne te bile pas pour ce que raconte cette peau de vache.

— Ne l'appellez pas comme ça, pria Amie. C'est moi qui suis un cas.

La cliente sourit.

— Pas du tout, mon chou. C'est vraiment une peau de vache. Une louve...

— Amie, ma chérie, l'interrompt Jean en s'interposant, passe-toi donc ce linge frais sur la figure. Ça va te faire du bien.

— Merci, dit Amie en s'épongeant le front. Désolée pour l'esclandre, mesdames, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Une gamine assise dans un siège du salon se mit à glousser. Quelqu'un, sa mère peut-être, lui lança un regard noir qui la calma aussitôt.

— Ne t'en fais surtout pas pour si peu, fit la blonde opulente. C'est quoi, ton petit nom ?

— Amie. Je loge chez Frank et sa maman.

La blonde accepta la main tendue puis souleva la jeune femme pour l'étreindre avec chaleur.

— Ravie de te rencontrer, Amie. Moi c'est Sherri Wolfe, coiffeuse, esthéticienne et propriétaire de ce salon.

Sherri continua en énumérant les noms des femmes présentes qu'Amie, très probablement, allait oublier aussi sec.

L'ado qui avait gloussé regarda le reflet de cette dernière dans le miroir.

— Vous êtes pas d'ici, hein ?

Amie haussa un sourcil.

— Ça se voit à ce point ? dit-elle en souriant pour adoucir son propos.

Sherri se tourna vers maman Dubois.

— Si vous restiez un peu, toutes les deux ? Depuis le temps qu'on ne s'est pas vues...

— D'accord en ce qui me concerne, répondit Jean en quêtant du regard l'approbation d'Amie.

— Formidable, rétorqua Sherri.

L'une des dames posa une question à maman Dubois pendant que Sherri s'occupait de la gamine assise.

— Alors, jeune fille, qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ? demanda-t-elle en faisant bouffer les cheveux noirs en bataille de sa petite cliente.

— Pas la coupe habituelle, s'excita l'ado. Un truc à la mode, comme dans les villes de...

— Rien de trop farfelu, l'interrompt une femme qui lui ressemblait beaucoup, probablement sa mère. Ton père ferait la tête s'il voyait revenir une petite lionne aux cheveux rouges.

« Petite lionne » ? C'était comme ça qu'on surnommait les mômes, dans ce patelin ? Tout comme papi Souffle-de-vent, qui taxait son petit Francis de « lionceau ». Amarella décida de laisser filer.

— Amie, demanda l'ado, qu'est-ce que m'irait bien, d'après vous ?

L'intéressée, convaincue que son avis n'intéressait personne, chercha des yeux une autre Amie dans la salle. Elle s'aperçut alors que Sherri et la mère de la gamine la dévisageaient.

Elle se racla la gorge en s'approchant de la petite cliente, qu'elle détailla dans le miroir.

— Voyons ça... La forme de ton visage se prête aux cheveux longs ou courts, c'est une bonne chose.

Amie soupesa quelques mèches : la gamine avait les cheveux denses et épais. Une vraie crinière qui devait lui tenir chaud.

— La plupart des nanas de ton âge portent les cheveux longs et défrisés. Si tu veux te ranger à l'avis de la majorité, fais tailler les mèches en pointes autour de ton visage et laisse cascader le reste sur tes épaules.

Une discussion s'engagea. Sherri encadra le visage de la jeune fille avec des mèches pour se

faire une idée. Ça avait de la gueule.

— Mais si tu veux te démarquer, reprit Amarella, tu peux envisager la frange au niveau des sourcils et une coupe courte, avec un bel arrondi autour des oreilles.

Ces dames se tournèrent vers la gamine en faisant les yeux ronds.

— Un dernier détail, enchaîna Amie. Ça date un peu mais j'adore : une mèche plus longue de chaque côté de la frange, teinte en blond clair. Que tu laisses filer jusque sous le maxillaire.

La jeune fille sourit.

— Ça me plaît bien. Je peux, maman ?

L'intéressée se mordilla la lèvre inférieure.

— Ma foi... ça n'a pas l'air trop excentrique. Et puis ce n'est qu'une coupe de cheveux. Si ça nous déplaît, ils auront repoussé d'ici un an à peine. (La mère soupira.) D'accord.

L'ado couina de bonheur et fit tourner son siège.

— Bien, au boulot, dit Sherri après avoir arrêté le fauteuil infernal. (Elle héla maman Dubois par-dessus son épaule.) Au fait, Jean, une place s'est libérée avec le départ de la mère Hagerty. Tu veux que je te fasse un brushing... ou une coupe citadine ? badina-t-elle en adressant un clin d'œil à Amie.

Jean se dirigea lentement vers le siège laissé vacant. Une fois installée devant le miroir, elle défit son chignon serré, laissant cascader une épaisse chevelure ondulée. Toute l'assistance fit une pause pour voir ce qui allait se passer. Amie eut le sentiment qu'elle allait être témoin d'un événement majeur.

Maman Dubois s'examina dans le miroir en démêlant les mèches qui lui descendaient sous la taille.

— Mon cher mari m'a dit autrefois qu'il adorait mes cheveux longs. Que ça lui donnait quelque chose à quoi s'accrocher, vu que je suis maigrichonne. (Ses joues s'empourprèrent à l'énoncé de ce détail intime.) Je m'étais juré de ne jamais les couper. De les garder longs pour lui.

Elle ménagea un silence, immobile, les yeux rivés sur son reflet.

— Mais ça fait longtemps qu'il n'est plus. Si longtemps...

*Mon Dieu*, songea Amie. Jamais elle n'avait vu tant d'amour exprimé pour un être disparu depuis des années. Connaître un sentiment aussi fort... quel rêve ! Jean, de toute évidence, vouait une telle dévotion à son défunt mari qu'elle paraissait incapable d'en aimer un autre. Frank aurait-il pu être cet homme-là ? Si elle ne l'avait pas plaqué, l'aurait-il aimée autant que sa mère avait aimé son père ?

— Là où il se trouve, soupira Jean, ça doit lui être égal, à présent. Alors autant les couper.

Amie, surprise par ce brusque revirement, resta bouche bée tandis que toute la boutique applaudissait. *Au temps pour mes pensées fleur bleue*. Maman Dubois s'installa ; l'une des dames présentes lui passa un linge autour du cou. Amarella, quant à elle, se rencogna dans le canapé. Qu'avait-elle fait ? Le fantôme du père de Frank allait la hanter toute sa vie...

Laissant les femmes s'activer, elle observa la déco du salon.

— Il est très chouette, votre petit salon, Sherri.

— Ça, pour être petit, il l'est, maugréa l'intéressée. Comme il n'y a plus le moindre recoin où installer quelqu'un, certaines clientes sont parfois obligées de patienter dehors. C'est d'autant plus rageant que la boutique voisine est inoccupée.

Amie réfléchit un instant à la situation.

— Il y a un mur mitoyen, entre le salon et cette boutique ?

— Oui. J’ai proposé de racheter une partie de l’espace disponible, mais le prix était trop élevé. Il faudrait que j’amasse une jolie somme. Et avec le peu de clientèle que je reçois, ça ne risque pas d’arriver.

La jeune femme hocha la tête.

— Je vois le problème.

— Dis voir, la citadine, lança une femme âgée installée sur le siège du fond. Viens par ici, mon enfant.

La coiffeuse lui retira la serviette qu’elle avait autour du cou et secoua celle-ci pour en faire tomber les cheveux. La dame possédait un visage admirable, très aristocratique, façon Angelina Jolie. Elle tendit une main ridée et empoigna Amie par le bras avec une vigueur surprenante pour son âge.

— Que puis-je faire pour vous, madame ?

La femme se recala dans son siège et regarda Amie droit dans les yeux à travers le miroir.

— C’est mon tour. Dis-moi quoi faire.

Quel guêpier, misère ! Si jamais elle vexait une dame de cette génération, certainement très respectée, les gens d’ici risquaient fort de la battre froid. Ils avaient assez d’une peau de vache avec la mère Hagerty. Ou d’une louve, comme ils disaient.

Amie observa les traits de son interlocutrice. Pommettes hautes, sourcils arqués et pâlis, lèvre supérieure pleine et lèvre inférieure fine, grands yeux en amande.

— Quelqu’un a du blush ou de l’eye-liner ? lança-t-elle à la cantonade.

Toutes les clientes hormis maman Dubois tendirent quelque chose. L’ensemble était si foisonnant qu’on se serait cru sur un stand Estée Lauder.

Amie jeta son dévolu sur un eye-liner brun foncé et un crayon à sourcils. Puis sur deux teintes de blush pour les joues. Du fard à paupières chocolat et couleur cuir, qui se marierait bien avec le brun des deux premiers accessoires. Enfin un rouge à lèvres assorti aux yeux, destiné à faire apparaître la lèvre inférieure plus pleine.

Son travail accompli, Amarella prit un peu de recul pour étudier l’effet obtenu. Pas mal... mais il manquait une dernière touche. Elle déboutonna son cardigan, s’en dévêtit et aida la femme à l’enfiler. Puis elle ôta ses boucles d’oreilles en or et son gros collier qu’elle fit porter à sa « cliente ». Et conclut en créant une légère rupture dans la frange.

Amie laissa la dame constater par elle-même. Celle-ci s’observa. Longuement et sans mot dire. Malgré son visage impassible, Amarella comprit qu’elle se détestait ainsi. Aussi s’approcha-t-elle.

— Vraiment navrée. Laissez-moi tout...

La femme arrêta son geste, une larme au coin de l’œil. Amie s’attendit au pire.

— Chère enfant, déclara la femme âgée, toute ma vie, j’ai été le vilain petit canard. Cela fait bien longtemps que j’avais renoncé à jouer les coquettes comme toutes ces jeunes qui se noircissent exagérément les yeux, se blanchissent les joues et se barbouillent les lèvres de rouge pétant.

» Mais ce que tu as fait là... c’est magnifique. (Elle se tourna légèrement.) J’ai beau voir les changements et savoir que tu m’as maquillée, tout a l’air si naturel ! C’est sidérant. Je me sens belle pour la première fois de ma vie.

Amie, qui redoutait de se faire enguirlander, n’en revint pas.

— Alors c’est sûr, ça vous plaît ? demanda-t-elle, craignant d’avoir mal compris.

La femme âgée pleurait à chaudes larmes, à présent. Amie se saisit d’un Kleenex.

— Non, ne pleurez pas surtout, l’eye-liner va couler...

Elle-même au bord des larmes, Amarella entreprit de tamponner les joues de la femme, qui éclata de rire.

— Ne t’en fais pas pour si peu, mon enfant. Tu m’as fait don d’une chose précieuse. La confiance en moi.

Elle fit mine d’ôter le cardigan.

— Non, réagit Amie, gardez tout, je vous en prie. Je n’en ai pas besoin. Et Frank sera ravi : ça lui fera moins de trucs à coltiner quand je rentrerai chez moi.

La femme lui flattait doucement la main. Amie ajouta ce qu’elle avait sur le cœur.

— Une dernière chose, madame. Maquillage ou pas, vous êtes superbe. Et je sais que vous êtes quelqu’un de bien à la manière qu’ont les autres clientes de vous regarder. La beauté intérieure prime sur tout le reste. Qui plus est, ajouta-t-elle, personne ici ne vous a traitée de louve. C’est bon signe, non ?

— C’est normal, s’esclaffa la vieille dame. Je suis une cougar, pas une louve.

— Ah ! fit Amie, penaude.

Puis elle comprit : « Cougar » comme dans « femme d’un certain âge qui se tape des petits jeunes ».

— Ooooooh ! fit-elle alors que la dame s’en allait déjà sous les regards d’une assemblée sans voix.

La femme située au fond du salon se pencha de manière à être vue.

— Je peux être maquillée, moi aussi ?

Un concert de « Et moi ! Et moi ! » retentit. Amie éclata de rire, ravie d’être si bien acceptée.

— Laissez-moi cinq minutes, plaida-t-elle. Je file à la maison récupérer mon nécessaire, et on se lance dans une orgie de maquillage et de conseils beauté.

Maman Dubois intervint.

— Sherri, tu fermes bien à l’heure du déjeuner ?

— Et comment, rétorqua la patronne. Aucun rendez-vous entre 11 h 30 et 12 h 30. Il faut bien manger !

Amie regarda sa montre : 11 h 35. Sa belle humeur retomba.

— Parfait, décréta Jean. Finis ce que tu as en cours puis préviens tout le monde qu’une fiesta maquillage a lieu chez moi à midi.

Sherri exhiba un portable.

— Prévenir tout le monde ? Du gâteau ! J’ai les numéros de toute la ville dans mon téléphone. Le SMS de groupe partira dans trente secondes. Oh ! et comme c’est l’heure du déjeuner je demande aussi que celles qui peuvent apportent à bouffer.

Amie était aux anges. La ville entière allait défiler pour lui demander conseil, à *elle* ! C’était bien la première fois depuis la fac que quelqu’un daignait lui témoigner un peu d’intérêt. Cela faisait quatre ans qu’elle faisait profil bas, dans l’unique dessein de ne pas s’attirer les foudres de l’oncle Giuseppe... et les gens d’ici semblaient réellement tenir à ce qu’elle entre dans leurs vies. Les mots lui manquèrent pour exprimer ce qu’elle ressentait.

Et si elle restait dans ce patelin à jamais ?

## CHAPITRE 12

Frank se massa la nuque. Il avait passé toute la matinée dans le petit poste de police : topo de la situation au shérif, élaboration de stratégies de fuite, compte-rendu téléphonique au QG d'ALFA.

Il aurait aussi fallu appeler l'inspecteur Freeman à Vegas mais il avait faim – et très envie de se détendre un peu dans un bon fauteuil, au calme. Quoi de mieux, dans cette perspective, que chez sa mère ? Sauf qu'à mesure qu'il approchait il remarqua la quantité croissante de voitures en stationnement. Il se gara dans l'allée, derrière plusieurs bagnoles, et se demanda ce qui se passait.

Ni ambulance ni voiture de police : pas de bobo à déplorer, c'était déjà ça. Il avait à peine entrouvert la portière que ses sens de félin perçurent un rire de femme et des voix à l'intérieur. Des voix de femmes. Nombreuses. Était-ce bon signe ? Pas sûr.

Il grimpa les marches et colla l'oreille à la porte d'entrée... au moment précis où elle s'ouvrait. Manquant de perdre l'équilibre, il trébucha sur une pile de bouquins et se rattrapa de justesse au montant de la fenêtre. Puis, médusé, il regarda alentour : la maison grouillait de femmes.

Ici, plusieurs nanas en maquillaient d'autres. Là, c'était l'atelier vernis à ongles. Au fond, il aperçut un fatras de fringues colorées et chic disposées sur les marches, sur des chaises, sur la table, jusque sur une lampe ! Son institutrice de CM1 portait une robe de soirée sexy. Il se couvrit les yeux, c'était trop perturbant. Nooon ! pas Mme Robinson...

Un hurlement retentit dans la pièce, puis sa merveilleuse âme sœur se pendit à son cou et l'embrassa sur la joue.

— C'est du délire, non ? glapit-elle.

— Euh... (Il ne sut que répondre.) Oui, vraiment génial.

Elle lui décocha une bourrade amicale.

— Arrête de faire la tête et ouvre les yeux !

Là-dessus, elle se retourna, prit appui contre lui et embrassa l'assemblée du regard.

— Et c'est ton idée, j'imagine ?

— Oui et non. C'est maman qui a invité toute la ville. Moi, je ne fais que répondre aux questions.

François, médusé, fit opérer un demi-tour à Amie.

— *Ma* mère a invité toute la ville ?!

— Enfin, c'est elle qui a insisté pour que je l'appelle maman, mais oui, en effet, c'est celle qui t'a mis au monde qui joue les hôtesse. Avec talent, d'ailleurs.

S'il n'avait pas été là pour assister à la scène, jamais il ne l'aurait crue. Puis il vit sa mère se frayer un chemin vers eux.

— Quel délire ! s'exclama-t-elle.

Amie, les mains jointes, répondit :

— C'est *pile* ce que je viens de lui dire !

Elles éclatèrent de rire. Pour quelle raison, mystère. Frank ne tenait pas à le savoir.

Sa mère poussa un soupir d'aise en contemplant la pièce.

— Je suis restée si longtemps sans voir ces vieilles amies qui, pourtant, vivent à deux pas d'ici ! C'est triste de voir à quel point on peut se faire happer par son petit univers... Au point d'oublier tout ce qui nous attend sitôt la porte franchie.

Puis, à son fils :

— Tu as fini ta journée ?

— Non, répondit-il du tac au tac. Enfin, on verra. Et sinon... je peux savoir pourquoi tu portes un mouchoir sur la tête ?

Jean, fébrile, rajusta l'étoffe.

— On en reparlera. Mais Mae appelle ça un foutu, pas un mouchoir.

— Un *fichu*, Jean, pas un foutu, tonna ladite Mae.

— Oui, enfin bref, éluda maman Dubois qui, un large sourire aux lèvres, s'esquiva en se frayant un chemin à travers la foule.

Frank, interdit, vit sa mère adresser un signe d'encouragement à un groupe de femmes qui se baladaient avec, chacune, un livre en équilibre sur la tête.

— Qu'est-ce qu'elles fabriquent ? demanda-t-il, bien en peine de trouver un quelconque intérêt à la manœuvre.

— À ton avis ? rétorqua Amie, visiblement agacée, en levant un pied pour montrer qu'elle portait une chaussure à talon haut. Tu crois que c'est si facile, de marcher avec ces trucs ?

Il arqua un sourcil.

— Je ne m'étais jamais posé la question, j'avoue... Je ne connais qu'une façon de marcher.

Il sourit de la voir en pétard : elle était toujours craquante au possible dans ces cas-là.

— C'est bien pour ça que tous les mecs marchent comme un troupeau de bisons affolés. (Amie fit volte-face et héla l'assemblée à pleine voix.) Evelyn ! envoie-moi une paire d'escarpins, veux-tu ?

Presque aussitôt, deux chaussures rose vif volèrent à travers la pièce. Amarella les rattrapa au vol et lui enfonça un talon dans les côtes.

— Enlève tes pompes et tes chaussettes.

— Hein ? éructa-t-il, en proie à un début de panique.

— Mets-toi pieds nus, j'ai dit. Je vais t'enseigner un truc qui va élargir ton horizon.

Il recula.

— Sans façon, merci.

Qu'avait-elle en tête ? Allez savoir... Seule certitude : ça n'allait pas lui plaire.

L'odeur qui flotta jusqu'à ses narines apprit à François qu'elle n'appréciait pas sa réponse. Plusieurs dames alentour inspirèrent profondément elles aussi et se tournèrent vers lui, les paupières plissées. Eh merde... le moment était venu de changer d'avis. Très bien. Misère ! Il se déchaussa en toute hâte.

— Parfait, dit-elle. Maintenant, enfile ça.

Elle lâcha les escarpins roses à ses pieds.

— Enfin, Amie, tu n'es pas sérieuse... Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

L'une des femmes présentes répondit à la place de l'invitée vedette.

— Tu es né garçon. La voilà, ta faute.

Là-dessus, elle éclata de rire de concert avec l'une de ses voisines.

— Madame Holcomb, répondit Frank, c'est ma mère qu'il faut blâmer, je n'y suis pour rien. (Il contempla les chaussures roses.) Comment se fait-il qu'on fabrique des escarpins si grands ?

— Parce qu'il n'y a pas que les femmes qui en portent, Franky, rétorqua la mère Holcomb.

Le jeune homme grogna puis consentit à se glisser dans ces machins ridicules. Il prit appui contre le mur pour garder l'équilibre.

— OK, maugréa-t-il, que le spectacle commence.

Plusieurs femmes avaient cessé de s'agiter pour assister à la scène.

— Et, question spectacle, ça risque de valoir le coup, pas vrai, les filles ? se gaussa l'une des spectatrices.

Frank était au pied du mur : se dégonfler ou tenir tête, ficher le camp ou montrer ce qu'il savait faire. L'étincelle dans le regard de sa bien-aimée fit pencher la balance. Mille pétards, ce qu'il pouvait l'aimer encore...

— Très bien, déclara Amie en lui tournant le dos, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Voilà comment s'y prendre pour marcher avec des talons.

Elle fit un pas en levant le genou et en posant le pied bien à plat – pointe et talon touchèrent le sol simultanément.

— Tout le truc, c'est de donner l'impression de glisser. Pas question de tout faire rebondir, d'accord ? Par conséquent, il ne faut surtout pas engager le talon. Tu le poses à plat sur l'extérieur du pied, puis tu redresses la barre jusqu'à être en appui sur le gros orteil.

» Et là, en engageant le corps vers l'avant, tu lèves l'autre genou et tu reposes le pied penché vers l'extérieur pour avancer sans à-coup. Admire.

Amie progressa sans effort apparent. Et avec une classe folle. Plusieurs spectatrices sifflèrent pour signifier leur admiration. Arrivée au bout du salon, elle effectua un parfait demi-tour, une main calée sur la hanche. Bon sang de bois, que ne donnerait-il pas pour qu'elle continue à jouer des hanches !

— Regarde comment c'est le genou qui est à la manœuvre. La pointe du pied et le talon touchent le sol en même temps, puis j'enroule vers l'intérieur pendant que l'autre genou décolle.

Elle glissa vers lui. Il n'en perdit pas une miette et s'en lécha les babines. Au sens propre. Amie s'en aperçut et lui décocha un regard de braise. Il fut pris de frissons, mais ne pouvait quand même pas s'autoriser à bander, ça promettait d'être malcommode pour la suite annoncée.

Amarella s'arrêta à sa hauteur.

— En selle, cow-boy.

Il desserra sa cravate et déboutonna son blouson de sport. Ces dames poussèrent des vivats comme s'il s'apprêtait à se mettre à poil. Dans leurs rêves !

Son genou se souleva, son pied velu retomba bien à plat. Par chance, la pièce était tendue de moquette, ce qui étoufferait les sons s'il venait à faire un faux pas. Ce qu'il fit. Mais il tint bon. Les vivats reprirent de plus belle tandis qu'il louvoyait jusqu'au bout du salon, à l'endroit où Amie avait effectué son parfait demi-tour.

Il posa la pointe du pied au sol et pivota. Comme c'étaient ses premiers pas en escarpins, il oublia qu'il était nécessaire de lever le talon. La chaussure se prit dans la moquette ; en déséquilibre, il tomba sur un siège capitonné. Les femmes qui y étaient assises poussèrent de hauts cris et le trio s'écroula, emportant dans sa chute une table basse et une lampe.

Amie se précipita pour les aider à se relever. Plusieurs femmes prêtèrent elles aussi leur concours dans un grand éclat de rire. Aucun doute, elles se payaient sa tronche. Heureux de pouvoir enfin se débarrasser des escarpins roses, il se retrouva debout, pieds nus, et poussa un

soupir de soulagement. Ces dames applaudirent.

— Merci à vous toutes ! Prochain numéro dans trente minutes.

Amie le prit dans ses bras comme au bon vieux temps. C'était si bon de la sentir tout contre lui... Ses cheveux avaient toujours ce léger parfum de pomme, sa peau était douce, souple. Frank se nicha au creux de son cou et, sans y penser, l'embrassa juste derrière l'oreille. Elle commença par fondre, se ressaisit et voulut le repousser.

Pas si vite. Il se saisit d'elle et la guida à travers le salon, puis la cuisine, jusqu'à la porte de derrière, qu'il referma avec soin dès qu'ils furent sur le porche. La plaqua contre la paroi lambrissée et l'embrassa sur la bouche.

Dieu qu'elle avait bon goût ! Thé sucré et gâteau. Ses lèvres étaient pleines, délicieusement douces... aussi, pour une fois, laissa-t-il libre cours à ses pulsions. À ce désir plus fort que tout. Amie était là, dans ses bras, ce n'était pas un rêve. Ou plutôt si : un rêve, mais devenu réalité. Il ne risquait pas de déchanter au réveil. De découvrir qu'ils étaient loin l'un de l'autre, que la femme de sa vie était cruellement absente. Cette femme qu'il avait aimée dès le premier regard – puis de plus en plus fort à mesure que le temps passait.

## CHAPITRE 13

Il était bien plus de 15 heures quand Frank, son âme sœur et sa mère eurent fini de ranger la maison. Cela faisait fort longtemps qu'il n'avait plus vu sa mère aussi gaie. Pour autant, elle n'avait pris part à aucun des ateliers, allant d'un groupe à l'autre, proposant amuse-gueules et boissons, bavardant avec tout le monde. Certaines choses ne changeaient jamais.

— Maman ! lança-t-il. Il reste des trucs à grignoter ? Je meurs de faim.

— Maintenant qu'on en parle, moi aussi, j'ai faim, renchérit Amie.

Maman Dubois sortit de la cuisine, l'air épuisée.

— Non, désolée, les amuse-gueules sont vite partis. Mais je peux nous faire un dîner anticipé.

Amie décocha une bourrade dans le bras de Frank et arqua les sourcils. Il songea à leurs années à la fac en essayant de se rappeler si ce signe avait une signification précise. En l'absence de réaction, la jeune femme lui flanqua un coup de coude dans les côtes et lui murmura :

— Dis à ta mère que tu nous emmènes dîner quelque part, merde !

Bien sûr ! Son fauve lui tapa sur le sommet du crâne. *Pauvre crétin. Sortons chasser le cerf et ramenons-en un par la peau du cou. Il faut nourrir les femelles.* Frank rappela à l'animal que les humains avaient inventé un truc de dingue, le restaurant, ce qui évitait d'aller chasser pour se nourrir.

*Tu parles d'un truc. Chasser un filet mignon qu'on te présente dans une assiette. Quel délire.*

Frank soupira.

— Maman, permets-moi de vous emmener au resto ce soir. Tu trimes depuis midi. Fais un break, sortons manger.

— Merveilleuse idée, fils.

Tous trois arpentaient le trottoir du quartier commerçant qui se résumait à deux restos, une boutique d'habillement, un salon de beauté et une boucherie. Frank trouva que rien n'avait changé. À condition de ne pas y regarder de trop près.

— Hmm, fit Amie en contemplant le béton effrité des fondations et les façades défraîchies. Tout ça mériterait un bon coup de neuf. Mais je sais à quel point l'argent peut faire défaut...

En voyant la jeune femme tout détailler autour d'elle, François devina que ses méninges hautement créatives tournaient à plein régime. Son caractère altruiste n'avait pas changé pendant leurs années de séparation. Cette pensée lui fit éprouver un pincement au cœur.

— La déco aurait besoin d'être refaite, c'est certain, rétorqua Jean, mais ce qu'on y sert à dîner est divin. Mes steaks sont de la semelle par rapport à ceux du chef.

Ils entrèrent. Plusieurs tables étaient déjà occupées en ce milieu d'après-midi ; le fumet de viande rouge qui flottait donnait l'eau à la bouche. Aucun établissement de Washington ne rivalisait avec ce que l'on servait dans ce boui-boui pour métamorphes. En passant devant les convives attablés, Frank loucha sur les assiettes. Tout ce qu'il y vit le fit saliver. Sa mère jeta son dévolu sur un box, le long du mur, et s'installa d'un côté en prenant soin de rester au plus près de

l'allée. Et l'obligeant ainsi à s'asseoir à côté d'Amie. Il épia Jean du coin de l'œil, conscient qu'elle l'avait fait exprès. Le regard qu'elle lui rendit le mettait au défi de la dénoncer. Il garda bouche cousue.

La serveuse arriva presque aussitôt avec les menus. Après s'être présentée, elle prit commande des boissons. Il vit Amie parcourir la carte puis la retourner à deux reprises.

— C'est tout ce qu'il y a ? lui glissa-t-elle.

Il jeta un œil au menu de la jeune femme : pas d'erreur, c'était le même que le sien.

— Oui, pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai rien vu hormis... Enfin, peu importe. Je sais ce que je vais prendre.

— Tu ne travaillais pas dans l'autre établissement ? demanda maman Dubois à la serveuse qui s'en revenait avec les boissons.

L'intéressée hocha la tête, un sourire aux lèvres.

— Si, en effet. Je me suis dit que les pourboires seraient meilleurs ici, vu que les gens y dînent plus volontiers ; le resto de Bob attire surtout du monde le matin et le midi. Ce restaurant-ci est tenu par son ex-femme. Vous étiez au courant, j'imagine ?

Frank et sa mère opinèrent.

— J'adore Dorothy et je me plierais en quatre pour Bob, mais... j'aime aussi faire la grasse matinée. Et, chez Dorothy, ça n'ouvre pas avant 13 heures.

— Si Bob et Dorothy travaillaient ensemble, intervint Amie, les deux restos n'en feraient plus qu'un et marcheraient très fort du matin au soir, sans qu'il soit besoin de payer deux loyers et tout le personnel réuni. Les économies que ça ferait !

La serveuse ricana.

— Le seul hic, c'est que Dorothy tuerait Bob dans les dix minutes s'ils se retrouvaient dans la même pièce.

— Ah bon ? rétorqua Amarella. Ils ne s'entendent pas ?

La serveuse leva les yeux au ciel.

— C'est rien de le dire ! Bob est un chien, à l'écouter. Et le minou de Dorothy ne peut pas l'encaisser.

Tout le monde avait commandé quand entrèrent deux nouveaux clients.

— Je reviens vous servir d'ici une minute, promit la serveuse.

Frank et sa mère perçurent l'odeur en même temps : un relent d'embarras pur et dur. Ils se tournèrent vers Amie et virent qu'elle avait le visage cramoisi, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? s'inquiéta maman Dubois.

Amarella commença par bafouiller, puis finit par répondre :

— Elle vient de parler de... du frifri de sa patronne comme si de rien n'était !

— Le « frifri » ? Qu'est-ce que c'est ?

Amie passa du rouge à l'écarlate.

— Vous savez, quoi. Le...

Elle jeta un coup d'œil alentour puis désigna son entrecuisse.

— Oh ! réagit Jean, qui venait de comprendre.

Frank, quant à lui, ne pipa mot. Le terrain était trop miné pour qu'il s'y aventure.

— Pas du tout, ma chérie, dit Jean en posant la main sur celle de son âme sœur. C'est bien de son chat qu'il s'agissait. Une seconde.

Elle se tourna vers Frank, qui leva les mains en signe de dénégation.

— Pas question. Je refuse de parler minou en public.

Jean lui gifla l'avant-bras. Amie commença par s'esclaffer puis l'obligea à baisser les bras pour s'extraire de la banquette. Elle se dirigea vers les toilettes.

— Enfin, fils, murmura Jean, il faut que tu lui dises qui tu es.

— Non. Tout va bien. Il y a eu un souci, avec tes invitées ?

— Non, soupira maman Dubois. Mais ce matin Amie a pété les plombs en voyant Butch arborer sa tête de lion à la boucherie.

— Quoi ? glapit-il en bondissant presque de son siège. Pourquoi a-t-il fait ça ?

Plusieurs clients louchèrent vers le jeune homme.

— Pas si fort. Il ignorait qu'elle n'était pas au courant, pardi. Elle est sortie de la boutique en hurlant, et ensuite elle s'est assommée en se cognant la tête contre la porte vitrée du salon de coiffure.

— Elle a quoi ? Bordel de merde... elle est blessée ?

Il se leva, résolu à filer aux toilettes pour vérifier que sa bien-aimée n'avait rien.

— Assieds-toi, lui ordonna sa mère en le tirant par le blouson. Elle est indemne et a tout oublié de ce qui s'était passé avant de s'évanouir. Autant en rester là. Cela étant, François, il faut que tu lui dises.

Il se passa une main tremblante dans les cheveux.

— Entendu, maman. Le moment venu, je lui dirai tout.

— Parfait. (Jean but une gorgée de thé glacé puis reposa son verre.) Et maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé entre vous à la fac : si je me fie aux phéromones qui flottaient dans le living tout à l'heure, tu la connais beaucoup mieux que ce que tu as laissé entendre, François. On a frôlé l'orgie !

— Maman ! protesta Frank, tête basse, en priant pour que personne n'écoute. Comment oses-tu dire un truc pareil ici !

— Désolée, fils. Simplement... je n'aime pas quand tu me caches des choses.

Il épongea son front baigné de sueur avant de se lancer.

— Amie et moi, on s'est connus à la fac. C'est mon âme sœur... (Sa mère fit les yeux ronds.) Je sais, maman. Laisse-moi finir. Si je ne te l'ai jamais dit, c'est parce que je ne savais pas comment m'y prendre pour lui avouer que j'étais un métamorphe. L'inviter à la maison, c'était courir le risque qu'elle s'en rende compte... et j'avais très peur qu'elle me plaque en l'apprenant. Je me suis fait un sang d'encre pour rien, remarque : elle m'a plaqué quand même, juste avant la remise des diplômes.

» Elle est rentrée chez elle pour le week-end alors que je révisais mon dernier examen. Je ne l'ai plus jamais revue. Elle m'a envoyé un SMS qui disait qu'elle ne pouvait plus me voir.

— Elle ne pouvait plus te voir ? répéta Jean. C'est quoi, ce délire ? On ne quitte pas son âme sœur comme...

— Calme-toi, maman. Je sais. Il a dû se passer quelque chose chez elle. Un truc qui l'a dissuadée de me revoir. C'est l'impression que ça m'a donnée... comme si elle n'avait pas eu le choix.

Cet aveu-là lui coûtait cher. Frank espéra que son odeur ne l'avait pas trahi.

— Et tu n'es pas allé chez elle pour en avoir le cœur net ?

Merdasse... impossible de répondre sans entrer dans les détails : mafia, vrai nom d'Amie, en bref, tout ce qu'elle lui avait caché à l'époque. Il soupira.

— C'était impossible.

— Qu'est-ce qui...

— Crois-moi sur parole, maman. Je n'ai pas pu.

Sa mère resta un moment sans rien dire. Puis elle reprit :

— C'est pour ça que tu as intégré l'ALFA si rapidement. Pour t'éloigner de la douleur que vous éprouviez, ton puma et toi. (Il hocha la tête.) Tout s'explique, dit-elle en posant une main sur son avant-bras. Pourquoi tu ne m'en as rien dit ?

Il s'agita sur la banquette, mal à l'aise.

— Maman, je ne suis pas doué avec ces trucs. Je n'avais pas envie de rentrer la queue basse.

Elle sourit et lui flatta la main.

— Tout comme ton père. Pour lui tirer un mot doux ou lui faire dire ce qu'il ressentait, il fallait employer les grands moyens. Il ne m'a pas demandé en mariage, tu sais...

Cette révélation le surprit. Ils s'étaient pourtant mariés, non ?

— Il s'est contenté de me dire d'organiser la cérémonie... et qu'il ferait en sorte d'y être le jour venu.

Ils rirent de concert. Amie reparut dans la salle du restaurant, en pleine discussion avec une femme qui n'était pas inconnue à Frank. Il la reconnut alors : c'était la fameuse Dorothy, propriétaire des lieux. Amie et elle discutaient en contemplant la salle. Sa bien-aimée désigna quelque chose à Dorothy, qui hocha la tête.

Du coin de l'œil, Frank vit la vieille Hagerty qui dévisageait les deux femmes. L'air revêché, comme à son habitude. Voire carrément haineux. Il s'en offusqua : personne, fût-ce une vieille dame, n'avait le droit de menacer son âme sœur. Il allait lui dire son fait quand Amie serra la main de Dorothy puis revint à la table. Il se leva pour qu'elle puisse reprendre sa place, au fond du box, et se rassit. La mère Hagerty n'était plus en vue. *Quelle vieille cinglée...*

— De quoi parliez-vous, avec Dorothy ? demanda maman Dubois.

— Oh ! fit Amie en haussant les épaules, j'avais quelques idées de déco pas chère susceptibles de l'intéresser. De petites choses. Mais qui pourraient avoir un vrai impact.

Pas très loin de leur table, un bébé se mit à vagir. Les deux parents étaient assis avec huit enfants. Des gosses d'aspect identique, étagés entre zéro et douze ans, et tous dotés d'une étonnante tignasse de cheveux blancs et pelucheux. Mais oui, se souvint Frank, la famille lapin.

— C'est Roger et sa famille, expliqua Jean. Il a quoi, deux ou trois ans de plus que toi ? Je ne me rappelle plus trop ; il a tellement de frères et sœurs...

Elle étouffa un petit rire nerveux.

La serveuse arriva avec son plateau et vit qu'ils louchaient du côté de la famille lapin.

— Sûr qu'ils sont nombreux, s'étonna Amie. Et ces cheveux bouclés ! Jamais vu ça. Comment fait-elle ?

— Et encore, fit la serveuse avec un revers de main, tous leurs mioches ne sont pas là ! Enfin, pour des lapins, c'est normal. Vous connaissez le dicton.

Là-dessus, elle présenta une assiette sur laquelle un steak occupait tout l'espace.

Amie désigna la mère et l'enfant qui pleurait toujours.

— J'ai vu qu'on lui a servi de la salade, des carottes et des légumes... pourtant ça ne figure pas au menu.

— C'est bien que ce soit une lapine, alors, s'esclaffa la serveuse.

Frank, horrifié, posa deux yeux écarquillés sur sa mère.

— Vous voulez dire qu'elle *mange* comme une lapine, corrigea Amie. En effet.

— C'est parce qu'elle en est une ! Mais je les adore.

La serveuse, hilare, repartit vers les cuisines avec son plateau vide. Amie quêtait vainement le regard de Frank qui, les yeux baissés sur son assiette, faisait celui qui n'avait rien entendu de cette étrange conversation... tout droit sortie d'un terrier de lapins.

Amie voulut savoir comment s'appelait la mère.

— Alice, je crois, répondit maman Dubois. Alice et Roger...

— Rabbit, proposa Amarella.

Jean sourit.

— C'est Angora, en fait. Alice et Roger Angora.

Allait-elle préciser à Amie qu'angora était une race de lapins ? Frank pria pour qu'elle n'en fasse rien.

Le dîner se déroula sans autre incident. Frank n'avait qu'une idée en tête : rentrer à la maison aussi vite que possible. *Primo* parce qu'il craignait de ne pas survivre à un nouveau quiproquo, *secundo* parce qu'il nourrissait certains projets avec leur invitée. Sa mère renifla... et le dévisagea. Eh merde ! quelle plaie d'être dans une ville peuplée de métamorphes quand on était avec son âme sœur et qu'on n'avait plus fait l'amour qu'à sa main depuis plusieurs années !

La porte du resto s'ouvrit et Jean retint son souffle. Frank remarqua alors qu'une odeur aussi inattendue que non souhaitée émanait de sa mère. Imaginer ses parents faisant l'amour était une chose. Humer leur désir sexuel en était une autre.

Il se déhancha pour voir qui venait d'entrer : c'était Butch. Amie lui toucha le bras ; même elle avait remarqué la réaction de maman Dubois. Bigre ! sa mère en pinçait pour le boucher. Au moins avait-elle jeté son dévolu sur un homme apte à la nourrir.

Caser sa mère attendrait. Pour l'heure, c'était à sa propre libido qu'il devait songer.

## CHAPITRE 14

Une couverture jetée sur un avant-bras et un vieux panier contenant des bouteilles d'eau et des bâtonnets de viande séchée tenu de l'autre main, Frank conduisit Amie dans les bois attenants au jardin de la maison familiale.

— Où est-ce qu'on va ? voulut-elle savoir.

— C'est une surprise. Tu vas adorer. Patience !

Comme ils avaient dîné très tôt, le soleil couchant bordait encore la cime des arbres. Il soufflait une brise rafraîchissante, ce qui n'était pas pour déplaire à Frank qui avait déjà chaud.

Il s'arrêta et regarda sa bien-aimée par-dessus son épaule.

— Du nerf, la traînarde. On arrive.

Elle le rejoignit et écarquilla les yeux.

— Alors, ça te plaît ?

Le vieux vallon n'avait guère changé depuis son départ. Un peu envahi par les mauvaises herbes. Il s'en occuperait avant de partir afin que l'endroit reste propre et facile d'accès.

— Frank, c'est magnifique.

Le petit ruisseau qui courait à travers bois sur son lit de pierres polies formait un plan d'eau peu profond. Le gazouillis de la cascade miniature était apaisant. L'endroit rêvé pour bavarder... ou autre.

François étala la couverture sur un replat, près du plan d'eau paisible, et aida Amie à s'asseoir. Puis il s'installa auprès d'elle, surpris par l'appréhension qui lui nouait l'estomac. À quand remontait la dernière fois qu'il s'était senti tout chose, intimidé ? Tel était l'effet que son âme sœur avait sur lui.

— Frank...

— Non, laisse-moi commencer, dit-il. J'ai des questions en suspens sur ce qui s'est passé, mais je suis prêt à tourner la page si tu veux bien qu'on recommence à zéro.

— Recommencer à zéro ?

— Oui. Tu me parles de toi, et je te parle de moi.

Les yeux rivés sur la couverture, Amie tirait machinalement sur un fil.

— Tu as connu beaucoup d'autres nanas ? demanda-t-elle tout à trac, le prenant au dépourvu avec cette question très personnelle.

— Non. Je me suis rendu à un rencard, une fois, et ça a tourné au fiasco total. Elle a parlé de son ex et, moi, je lui ai parlé de toi. En fin de soirée, elle m'a filé le numéro de son psy avant de partir. Et toi ?

— Mon oncle engageait des cavaliers chargés de me tenir compagnie lors des événements mondains auxquels il souhaitait que j'assiste, mais j'y arrivais et en repartais seule. Aucun ne m'a jamais tentée.

Frank, très soulagé, hocha la tête. Son fauve l'aurait poussé à retrouver et à écorcher vifs ces foutus « cavaliers » s'ils l'avaient touchée.

— Ton oncle, le chef de la mafia ?

Amie soupira.

— Oui, cet oncle-là. Giuseppe Ragusa.

— Je n’aurais jamais pensé qu’...

Elle l’attrapa par le col et l’embrassa sur la bouche. Ses lèvres chaudes avaient gardé le goût du filet mignon du dîner. Il en voulut davantage. En ressentit le besoin.

Amie le repoussa juste assez pour pouvoir parler.

— Frank... ne pose aucune question, n’espère aucune réponse et oublie l’avenir. Mais, cette nuit, je veux que tu t’accroches à moi comme quand tu le faisais avant que je sois obligée de te fuir. Fais-moi croire que nous n’avons jamais été séparés. Aime-moi.

Il se pencha sur elle, résolu à lui donner entière satisfaction. À un détail près : il n’était pas question de la relaisser partir. Frank comptait fermement découvrir ce qui l’avait « obligée à le fuir » et y mettre un terme. Mais, pour l’heure, il allait l’aimer de tout son être.

Amarella aimait le contact des lèvres de Frank pressées contre les siennes. Les doutes qu’elle avait pu nourrir à propos du désir qu’elle éprouvait s’étaient envolés. L’éclat presque bestial qu’elle lisait dans ses prunelles lui donnait des frissons.

— Je vais reprendre possession de ce qui m’appartient, Amie. Toi.

En entendant cela, la jeune femme sentit sa libido monter en flèche. Plus rien n’existait hormis ce besoin viscéral. Il la dénuda avec fièvre... puis ses lèvres furent partout à la fois. Pas aussi vite qu’elle l’aurait souhaité, certes, mais d’une façon caressante qui menaça rapidement de la rendre dingue.

Il lui mordilla le ventre toujours plus bas. La descente s’arrêta au niveau de sa chatte. Elle gémit quand il se mit à lui lécher la face intérieure des cuisses.

— Si tu savais à quel point le goût de ton petit abricot m’a manqué, Amie. À en crever.

Elle se mordit la lèvre inférieure. Les mots restaient collés au fond de sa gorge. Toute velléité de dire non s’était évaporée. Seul restait le désir. L’envie de lui céder. De retrouver son bel étalon. Il lui avait tellement manqué ! Plus une minute à perdre. Elle écarta les cuisses afin de le mettre sur la voie. Il afficha un sourire foutrement lubrique.

— Tu sais ce que je veux ?

Il la lécha plus près du sexe... mais pas tout à fait assez. Qu’il en finisse, merde ! Elle faillit le lui crier. Qu’est-ce qu’il lui fallait ? Une carte d’état-major ? Une boussole ? Il paraissait décidé à la mettre au supplice.

Miséricorde, le besoin de jouir devenait insupportable. Amie sentit ses jambes trembler, elle ne contrôlait plus ses muscles. Il allait la tuer à force de frustration sexuelle... N’en pouvant plus, elle se pinça elle-même les mamelons, mais l’influx douloureux ne fit qu’ajouter à son état de surexcitation.

— Je veux sentir tes fluides m’inonder la figure.

Putain. De. Merde.

Une violente décharge fusa jusqu’à son clitoris qui enfla. Elle tremblait comme une feuille alors qu’il n’avait fait que la léchouiller autour de la chatte. À ce train-là, elle se donnait cinq petites minutes à vivre.

Il fit courir sa langue dans le sillon situé entre son sexe et sa cuisse. Tout près et très loin à la fois.

— Frank, je t’en prie, gémit-elle en délaissant ses tétons pour serrer les poings sur ses cheveux

courts.

— OK, bébé, allons-y. (Il lui lécha les grandes lèvres.) Remue des hanches, montre-moi à quel point tu as envie que je te lèche le petit bouton.

Elle haleta, se colla tout contre sa bouche – comme s’il était possible d’être collés davantage – et attendit. S’il n’agissait pas, elle serait la première femme à jouir par parole interposée.

— Tu es divine, Amie. Je bande comme un âne quand je te vois si chaude, si humide...

Il grogna et se frotta contre son sexe écartelé.

— Tu sens fabuleusement bon, comme un souvenir fantasmé. Sauf que, cette fois, c’est réel. Pas un pauvre rêve qui se dissipe au réveil. Tu es à moi. Toute à moi.

Amie n’entendait plus rien que sa propre respiration heurtée. Ne pensait plus. Sauf à une chose : qu’il remette ça. Tout de suite.

Elle écarta les cuisses un peu plus.

— Frank...

Leurs regards se croisèrent au moment précis où il fit courir sa langue, bien à plat, de bas en haut jusqu’à son clitoris. Puis il lui suçota le petit bouton. C’était divin.

— Ouiiiiiiiiiii.

Ses tétons durcirent brusquement. Bigre ! c’était son premier rapport sexuel depuis la dernière fois avec Frank. Ce diable-là avait tué toute envie d’être avec un autre. Et voilà qu’il la touchait, la léchait, la faisait grimper aux rideaux. Tout était parfait – à condition, bien sûr, qu’il continue son petit manège.

Frank se mit à la lécher plus vite et plus fort. Un coup de langue, un autre, chacun lui coupant davantage le souffle. Son corps se cambra presque à son insu.

— Oh... oh... oui..., bredouilla-t-elle.

Frank tendit les bras et lui pinça les tétons. Le contact de ses mains calleuses ajouta une nouvelle dimension au plaisir de la jeune femme. Le bonheur ultime affluait par vagues successives. Froid extrême, chaleur intense, tempête intérieure... l’orgasme était imminent. Elle sentit ses hanches se projeter d’elles-mêmes contre cette bouche avide.

— C’est bien, marmonna-t-il entre deux suçons. Empale-toi sur moi.

Elle aima le son de sa voix. La façon dont il l’encourageait à tout donner. Non que ce soit bien utile : un coup de langue de plus, et elle allait lui jouir en pleine figure. Cette pensée fit monter la température d’un cran.

— Vas-y, bébé. Jouis.

Il introduisit sa langue dans son sexe. Elle faillit jouir sur le coup.

— Jouis et je te promets de lécher jusqu’à la dernière goutte de ce nectar.

Elle était prête, ô combien ! Tout son corps vibrait à l’idée de chevaucher ce raz-de-marée annoncé. Elle était au sommet de la vague ; la plus légère sollicitation suffirait.

Frank se fit plus pressant. Sa langue lui appuya sur le clitoris, puis il l’aspira violemment. Le grondement sourd qu’il poussa la fit trembler des pieds à la tête. Prise au dépourvu, elle se sentit plonger dans l’abîme.

Amie hurla. Cambra le dos. Pencha la tête en arrière, terrassée par la jouissance. Haleta, à bout de souffle. Le plaisir continuait d’affluer, les orgasmes se succédèrent jusqu’à ce qu’elle manque de s’endormir, épuisée par cette débauche d’énergie. Quel bonheur de retrouver ça ! Cette intimité délicieuse entre elle et Frank. Il la prit dans ses bras et la serra tout contre lui.

— Et maintenant, beauté, dis-moi ce qui te ferait plaisir.

Elle l’obligea à rouler sur le dos, écarta les jambes et fit glisser sa queue dans sa chatte.

— Toi. C'est toi que je veux. Bien profond.

Elle le chevaucha sans retenue, montant et descendant, tendue comme un arc à chaque nouvelle pénétration. Son membre chaud et épais pulsait en elle. Il la tint fermement par les hanches.

— Vas-y, bébé. Empale-toi sur moi. Aspire ma semence dans ta chatte.

Elle redoubla d'ardeur. Il l'aida à se soulever en plantant ses doigts dans la chair de ses hanches.

Chaque fois qu'elle sentait la bite de Frank s'enfoncer jusqu'à la garde, elle gémissait son nom. « Frank. » Lui grognait, lui disait combien il était dingue de ses courbes. Combien elle était belle. Puis Amarella accentua la cadence, l'épiderme luisant de sueur, tendue à se rompre.

Elle s'empala sur lui une dernière fois, aussi loin que possible. Le plaisir afflua, toute tension s'estompa. Il gronda, se cambra au maximum et la pénétra bien à fond. Son sexe parut plus dur, plus chaud et plus gros que jamais à Amie. Le sperme chaud jaillit en elle. La jeune femme respira à pleins poumons tandis que ses muscles vaginaux se contractaient sur sa queue. La semence suivit les voies naturelles.

— C'est ça, bébé. Accepte-moi en toi.

L'attirant à lui, il l'embrassa avec fougue.

— Ça ne fait que commencer, beauté. J'ai la ferme intention de te posséder dans tous les sens du terme. (Il croisa son regard.) Tous.

## CHAPITRE 15

Bien qu'il soit très tôt, elle appela son fils. Les Souffle-de-vent se levaient dès l'aube : son petit bout était forcément réveillé. Il lui manquait terriblement. Son phrasé si mignon, son regard implorant de chiot, l'innocence de son sourire édenté, son cœur immense. Une qualité qu'il devait indéniablement à son père. Elle adorait les grandes conversations qu'elle avait avec son Francis. Un gamin délicieux. S'il était possible de l'étreindre chaque jour que Dieu faisait sans jamais le lâcher, elle n'hésiterait pas une seconde.

— Salut, m'man !

— Bonjour, mon cœur. Tu me manques tellement ! Comment vas-tu ?

— Super. Ze manze des œufs, dit-il d'une voix étouffée.

— C'est formidable, poussin. Et tu t'amuses bien ?

— Hon-hon. On nourrit les poules. Toi aussi, tu me manques, m'man. Quand est-ce que tu viens ?

— Bientôt, mon cœur. Très bientôt. Je voulais juste te dire que je t'aime, d'accord ? Tu sais combien je t'aime ?

L'enfant gloussa.

— Aussi gros qu'une vache ?

— Tut-tut. Essaie encore.

— Qu'une chaise ?

— Beaucoup plus que ça, mon cœur. Pense à un truc vraiment énorme.

— Une panète ?

Le sérieux dans sa petite voix la fit s'esclaffer.

— Encore plus gros.

— Le soleil ?

— Je t'aime encore plus que ce qu'il y a de plus gros. Tu es mon petit cœur.

— Toi aussi, m'man.

Désormais en robe de chambre, Amie posa le pied sur la sixième marche et l'entendit grincer avant d'avoir pu déporter son poids sur le degré suivant. Elle s'était réveillée vaguement endolorie après ces quatre ans d'abstinence. Mais cette douleur-là n'était rien par rapport au bonheur radieux qui régnait sur son cœur.

La bonne odeur de bacon grillé et de jambon cuit lui fit gargouiller l'estomac.

Arrivée en vue de la cuisine, elle découvrit Frank debout devant le fourneau et sa mère attablée, en train de lire le journal.

— Bonjour, la lève-tôt, déclara Jean. Pas besoin d'envoyer le chat te chercher, ce matin.

Frank regarda les deux femmes par-dessus son épaule.

Amie, quant à elle, était un peu perdue.

— Quel chat ?

Maman Dubois agita une main devant elle.

— C'est juste une expression d'ici, dit-elle, un large sourire aux lèvres et les sourcils arqués. Demande à Frank. Il t'expliquera.

L'intéressé fit grise mine et retourna le jambon cuit. Sa mère fit claquer son journal.

— Oh ! dit-elle, l'un de vous a entendu parler de cette affaire de sénateur abattu à Las Vegas ? D'après ce que j'ai lu, la mafia aurait simulé un braquage dans l'unique but de le tuer. Mais ça n'a pas de sens... Pourquoi ces finasseries ? Quand ces gens-là veulent la peau de quelqu'un, ils le flinguent et un point c'est tout, non ?

— Maman, maugréa Frank.

— Tu vois ce que je veux dire. C'est la mafia, quoi. Depuis quand se soucient-ils qu'on les soupçonne d'avoir liquidé quelqu'un ? Cela étant, pour être franche, j'ignorais que la mafia existait toujours...

Amie jeta un œil à la page que lisait maman Dubois.

— Ils expliquent ce qui a pu les pousser à tuer le sénateur ?

— Pas réellement, non, mais l'article expose qu'il travaillait sur un vaste projet de reconstruction du vieux Vegas pour en faire un quartier plus familial : jardin public, terrains de jeux, habitat résidentiel.

— Ah ! d'accord, fit la jeune femme. Il voulait saper leurs sources de revenus. Très malin.

C'était précisément ce qui faisait râler l'oncle Giuseppe en toute occasion. Amarella se demanda s'il y avait moyen d'exploiter la situation pour couper les liens avec le fameux tonton. Frank posa un plat de bacon au centre de la table.

— Ça alors, s'exclama Jean après qu'Amie se fut servie en bacon, vous saviez qu'Al Capone avait des descendants en ce monde ?

Amie faillit s'étouffer sur sa bouchée de bacon.

— Ah bon ?

— Mais oui ! Une certaine Amarella Capone, perdue de vue depuis que sa maison a été soufflée par une explosion. (Jean tourna la page d'un geste nonchalant.) Que d'événements à Vegas en une semaine ! Heureusement qu'il ne se passe rien de tel dans notre petite ville.

Les yeux rivés sur son assiette, Amie sentit que Jean était en train d'épier leurs réactions, à elle-même et à Frank. Se doutait-elle de quelque chose ? Suggérerait-elle qu'ils n'étaient pas les bienvenus s'ils avaient quoi que ce soit à voir avec la pègre de Las Vegas ? Où iraient-ils si maman Dubois les flanquait dehors ?

Frank lui caressa le dos en passant derrière elle pour poser le jambon cuit sur la table.

— Ça te dit d'aller faire un tour en ville ce matin ?

— Impec.

Puis, à sa mère :

— Quelque chose de prévu aujourd'hui ?

— Pas à ma connaissance. À moins d'une nouvelle fête impromptue cet après-midi, bien sûr...

— Il faudra changer de thème, alors, rétorqua Amie, hilare. Je n'ai plus rien à me mettre !

Frank la dévisagea.

— Comment ça, tu n'as plus rien à te mettre ?

Sa mère lui décocha un regard amusé.

— Parce qu'elle a donné tous ses vêtements hier, gros benêt. Tu n'as pas remarqué que toutes les femmes sont reparties avec quelque chose de chic sur le dos ? Tout le blink s'est envolé.

— Le bling, maman Dubois, corrigea Amie.

— Je m’y perds avec tous ces mots nouveaux qu’emploient les jeunes. J’ai parfois l’impression d’apprendre une langue étrangère.

François adressa un sourire radieux à Amie. Elle en conçut une certaine gêne ; aurait-elle viré à la pimêche obsédée par son look ? Que lui était-il arrivé en quatre ans ? La femme qu’elle était devenue commençait vraiment à lui déplaire. Elle qui, étudiante, ne prêtait aucune attention à sa toilette...

La soirée précédente, près du plan d’eau, avait eu un effet magique. Elle avait retrouvé le bonheur. Ouvert son cœur sans redouter les éventuelles répercussions. Personne ne savait où ils étaient ; tant qu’elle restait ici, Frank était à elle. Elle était libre de l’aimer comme elle l’avait toujours souhaité. Le retour au bercail ? Inutile de s’en inquiéter tout de suite. Pour l’heure, rien ne se mettait en travers de leur amour. Elle en eut les larmes aux yeux mais réussit à les endiguer avant de se couvrir de ridicule.

La mère de Frank soupira.

— Très bien, les enfants, amusez-vous dehors. On pourrait se retrouver chez Bob pour déjeuner. Sa carte du midi est extra. Mais d’abord, Frank, conduis donc Amie fait du shopping chez Marianne.

Le jeune homme ricana.

— Comme s’il y avait le choix, maman...

Maman Dubois écarta son trait d’humour d’un revers de main.

— C’est ça, c’est ça. Garde pour toi tes réflexions de citadin, mon petit. (Elle lui adressa un clin d’œil en emportant les assiettes à l’évier.) Et n’oublie pas ce dont on a discuté hier soir. Il est grand temps.

Elle s’en alla sur ces mots.

Amie dévisagea Frank.

— Grand temps de quoi ?

Il fronça les sourcils puis se détourna.

— Rien d’important. On verra ça plus tard. Va t’habiller pendant que je fais la vaisselle, qu’on puisse aller en ville.

La balade vers le centre-ville était très agréable. L’air était pur et chargé d’humidité. Un vrai bonheur. Dire qu’ils n’étaient qu’à quelques heures de Las Vegas et du désert ! La jeune femme n’en revenait pas de se retrouver dans un climat si différent, où ses cheveux frisaient en permanence.

Frank ouvrit la porte de chez Marianne et la laissa entrer la première. Amie se figea. Pas étonnant que maman Dubois et tous les gens d’ici aient l’air surgis du passé : la garde-robe s’apparentait à un musée de l’Habillement des années 1950. Elle songea à la boutique Prada, quelques jours auparavant. Le jour et la nuit.

Seule bonne nouvelle : elle allait enfin se fondre dans la masse.

Une dame émergea du rideau qui délimitait l’arrière-boutique.

— Bonjour, en quoi puis-je... (Son regard s’éclaira : elle les avait reconnus.) Amie et Frank ! Très heureuse de vous revoir, dit-elle avant de leur faire l’accolade. Laissez-moi vous dire, Amie, que la fête que vous avez donnée hier, Jean et vous, était très réussie. J’ai a-do-ré. Et pourtant je suis repartie bredouille ! Enfin presque, admirez !

Marianne découvrit ses boucles d’oreilles. Un modèle serti d’une perle, avec des pétales d’or tout autour. Frank ne se souvenait pas de les avoir vues portées par Amie. Cela étant, elle avait balancé beaucoup d’affaires en vrac dans ses valises.

— Elles vous vont à ravir, déclara Amie, ce qui était vrai.

— Laissez-moi deviner..., commença Marianne. Vous avez besoin de refaire votre garde-robe parce que vous avez tout distribué hier. (Son rire cascada jusqu'à l'autre extrémité du magasin désert.) Frank, ta nana est une vraie perle !

Amie écarquilla les yeux.

— Oh ! nous ne sommes...

— Pas ici pour remplacer tout ce qu'elle a donné, intervint François. Amie est extra, pas vrai ? Pour appuyer son propos, il l'embrassa sur le front et lui mit la main aux fesses. Amie sursauta.

Marianne contempla ses rayons ; son sourire se figea.

— J'ai bien peur de ne pas avoir grand-chose qui vous plaise. Comme vous avez pu le constater, les femmes d'ici n'achètent que des vieilleries. J'ai tenté de leur proposer des articles plus modernes mais ça ne se vendait pas.

— Laissez-nous jeter un œil une minute, il nous viendra peut-être une idée basée sur ce qu'on a appris hier auprès de vos clientes. Le moment pourrait être venu de retenter un coup de jeune.

Marianne croisa les mains sur sa poitrine.

— Ce serait formidable. Allez-y, jetez un œil. Dites-moi ce qui vous vient à l'esprit. Je serai derrière ma caisse.

Frank se sentit un peu perdu ; il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait. Certains articles exposés étaient du goût de sa mère... mais il imaginait mal son âme sœur dans ces frusques.

Amie examina un rayon où plusieurs choses paraissaient plus proches de ce qu'elle devait aimer. BCBG et modernes à la fois.

Il se colla derrière elle, sa queue raide coincée entre ses fesses. Bien planqué comme il l'était derrière une montagne de fringues, il lui passa les mains autour de la taille et s'insinua sous l'élastique de sa culotte. Elle poussa un juron étouffé quand ses doigts, après avoir écarté les lèvres de sa chatte, s'y glissèrent. Puis il la soutint quand elle se pencha en arrière.

Bordel de merde, elle était déjà toute mouillée ! L'envie lui vint de la baiser séance tenante. Il se frotta contre elle de bas en haut, très décidé à jouir en elle.

Amie décrocha quelques articles et se hâta vers la cabine d'essayage.

— Marianne, lança-t-elle, j'en ai pour un petit moment à essayer tout ça.

— Appelez-moi si vous avez besoin d'aide, répondit la propriétaire des lieux.

La jeune femme entra dans la cabine située tout au bout du magasin et le tira par la manche. Frank ferma la porte puis plaqua Amie dos à celle-ci.

## CHAPITRE 16

Frank sourit et lui prit la poitrine à pleines mains. Elle était belle à se damner.

— Pas le temps de finasser, marmonna Amie tout en continuant à ôter son tee-shirt.

— Ah bon ? gloussa-t-il.

— Non.

Elle lui effleura le torse de haut en bas puis s'attaqua à la ceinture de son jean. Sitôt la braguette descendue, elle s'y prit à deux mains pour faire coulisser l'étoffe hostile qui lui couvrait l'entrejambe.

— Dépêchons-nous, alors, murmura-t-il, les yeux rivés sur ceux de la jeune femme.

Des yeux dans lesquels il vit ce qu'elle se gardait d'avouer : que leur amour était réciproque. Qu'elle était à lui. Au niveau le plus animal.

Nue en un temps record, elle écarta les cuisses et livra sa moiteur intime à son homme. Il aima l'odeur de son excitation sexuelle. Telle une chantilly divine, elle l'incitait à venir y goûter. Il déposa de petits baisers sur ce corps offert en l'embrassant toujours plus bas. Arrivé au ventre, il frotta sa joue contre l'abdomen avant de s'intéresser à sa vulve.

— Tu sens foutrement bon, gronda-t-il.

Les bras lovés autour de ses cuisses pleines et sexy en diable, il les écarta un peu plus puis fit glisser son nez sur le clitoris de la belle.

— Frank ! dit-elle en s'agrippant aux crochets métalliques du portemanteau mural.

« Toc ».

« Toc ».

« Toc ».

— Tout va bien ? s'enquit Marianne. J'ai entendu crier...

— Euh... oui-oui, on... on va bien.

— Miséricorde ! hoqueta Marianne avant de détalier dans un cliquetis de talons hauts.

Frank ricana dans l'entrejambe d'Amie.

— Elle doit s'imaginer le pire, rouspéta celle-ci.

— Détends-toi, murmura-t-il en embrassant son sexe luisant.

Il lui lécha la chatte en décrivant des cercles autour de cette chair tendre et lisse. Les effluves qu'elle dégageait rendaient dingue son fauve intérieur. Tous les mots qu'elle proférait trahissaient une envie viscérale. Elle serra les poings sur ses cheveux en se cambrant pour appuyer son sexe contre la bouche de Frank.

Chaque coup de langue sur son clito la faisait gémir plus fort. Son sillon se contractait sur sa langue dans un mouvement de succion. Il n'eut qu'une envie : éprouver cette même aspiration sur sa queue. Sentir sa vulve se resserrer sur lui à mesure qu'il coulissait.

La petite boule de nerfs qui pointait entre ses grandes lèvres le faisait saliver. Il titilla ce petit bouton tout dur. Il adorait ce corps. Le toucher, le goûter. Et mourrait comblé si ce bonheur-là lui était offert à jamais. Amie hoqueta ; ses jambes se crispèrent. Un dernier coup de langue et un

mordillement suffirent à la faire hurler et trembler des pieds à la tête. Frank huma son odeur tout en caressant son sexe secoué de spasmes avec ses lèvres.

Une traction sur ses cheveux lui fit lever les yeux. Le sourire et le regard ensommeillé d'Amie firent renaître son sentiment de plénitude. S'il ignorait toujours ce qui l'avait poussée à rompre quatre ans plus tôt, une chose était certaine : leur entente sexuelle était parfaite.

— Viens par ici, murmura-t-elle, ses lèvres pleines formant un large sourire.

Il se leva, faisant fi de son érection douloureuse et de son besoin pressant de la pénétrer. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait que ça en tête, leurs deux corps ne faisant qu'un ! Cette image ne quittait jamais ses pensées. D'une main ferme, Amie le branla de la racine jusqu'au gland.

Dieu que c'était bon ! Il dut serrer les dents pour se retenir de l'implorer de continuer et vit le sourire de la belle s'épanouir.

— J'adore ça.

— Quoi donc ? demanda-t-il, le timbre étrangement rauque, bien en peine de dominer le fauve qui était en lui.

— Cet éclat dans tes yeux.

— Tu l'aimes ? Pourquoi ?

Elle le branla une nouvelle fois.

— Parce que je te vois clairement lutter pour garder ton sang-froid, susurra-t-elle. C'est moi qui te fais cet effet-là ?

— Si tu savais comme j'en bave, beauté, gronda-t-il d'une voix rendue caverneuse par le désir, j'ai très envie de te baiser debout contre le mur.

— Vas-y. (Elle se passa la langue sur les lèvres.) Sans toi en moi, je me sens vide.

Merde alors ! il ne l'avait pas vu venir. Un autre jour, il aurait pu la jouer cool. Tout en douceur. Mais pas cette fois, il la désirait trop. L'odeur qu'elle dégageait excitait sa bête intérieure. D'un seul coup de reins, il s'enfonça jusqu'à la garde. Le sexe d'Amie se plissa autour de sa queue.

— *Aaaah !*

Son gémissement de plaisir le rendit fou. Leurs bouches collées, Frank sentit monter en lui le besoin inextinguible de l'imprégner avec sa semence. Il ne pensait plus qu'à ça.

La baiser. La prendre. La posséder.

Les coups de boutoir se firent plus furieux, les soubresauts non contrôlés. Elle lui planta les ongles dans les épaules. L'afflux douloureux ne fit qu'accroître son accès de bestialité. Un grondement sourd enfla dans sa poitrine avec, en contrepoint, les petits cris de plaisir d'Amie. Elle lui griffa le cuir chevelu, lui tira les cheveux en arrière, lui écartant le visage du sien. Elle choisit cet instant pour resserrer ses muscles pelviens autour de la queue de son amant.

— Bon Dieu de merde ! éructa-t-il.

— Fais-moi jouir, ordonna-t-elle, le souffle court.

Il la besogna sans relâche. Les yeux dans les yeux. Le lien qui les unissait se faisait plus dense à chaque coup de reins... jusqu'à ce que plus rien n'existe hormis eux deux. Leur passion avait tout anéanti. Une main glissée entre leurs deux épidermes, Frank lui excita le petit bouton et vit Amie basculer.

Le visage crispé par l'orgasme, elle réprima un cri. Tous ses muscles le brûlaient sous l'effet de l'épuisement. Tétanisé par son fauve, il sentit qu'il approchait de la délivrance. Un feu liquide crépita le long de sa colonne vertébrale, fusa dans son sexe et jaillit dans la matrice d'Amie, l'imprégnant de son odeur de mâle. La marquant de l'intérieur.

Il gesticula avidement en elle, grognant quand sa chatte lui aspirait le sexe, poussant à chaque nouveau spasme musculaire. Ce qui dura longtemps.

— La vache, Frank ! c'est bien la première fois que je fais ça dans une cabine d'essayage, mais, bigre, c'est foutrement mieux que le shopping.

Il gloussa et l'embrassa, tenant toujours fermement ce corps voluptueux qui n'en finissait pas de tressaillir. Elle était à lui. Quoi qu'elle puisse dire, c'était un fait.

Amie rajusta la nouvelle tenue qu'elle avait finalement pu essayer et décida de la garder sur elle. Elle se dirigea vers le comptoir tandis que Frank sortait en catimini de la cabine, puis de la boutique. C'était aussi bien. En restant auprès d'elle, il lui aurait été impossible de calmer ses ardeurs.

Elle déposa étiquettes et articles non portés sur le comptoir afin que Marianne puisse faire le total. La propriétaire rougit quelque peu.

— Puis-je vous poser une question, mademoiselle Truman ?

— À une condition, que vous m'appeliez Amie, répondit la jeune femme avec un sourire.

— Comment avez-vous fait pour devenir si sûre de vous et influente ?

« Influente » ? Amie ne s'était jamais considérée comme telle. Au contraire, elle s'était toujours sentie écrasée par son oncle. S'imaginant dans la peau de Marianne, dans ce patelin, elle comprit cependant pourquoi elle lui était apparue si sûre d'elle avec ses toilettes voyantes et ses bijoux clinquants.

— Très franchement, Marianne, c'est en restant fidèle à un mot d'ordre : « faire semblant jusqu'à ce que ça marche ». Pour avoir l'air sûr de soi, il faut commencer par croire à ses chances.

— Mais moi, comment m'y prendre ?

Mille pétards... comment expliquer à Marianne qu'il lui avait parfois fallu tenir le rôle de la femme inflexible pour le bien-être de son fils alors qu'en son for intérieur elle s'était sentie dépassée ? Que dire à cette femme qui puisse l'aider ?

— Eh bien, pour commencer, il faut prendre les commandes de sa vie. Dresser la liste de ce que l'on souhaite puis s'atteler à la tâche. Une femme qui veut devenir sexy, par exemple, doit s'habiller en conséquence. En commençant par la lingerie.

Marianne pouffa de rire.

— Des dessous coquins ? Dois-je ajouter des strings à mon inventaire ?

— Pas la peine d'aller si loin. Les dessous affriolants sur une mamie, c'est sûr que ça n'est pas souvent sexy, mais pourquoi pas un Bikini taille haute en tissu plus lisse ? Rien qu'en passant du coton à la soie, on sent la différence sur sa peau et ça change tout.

Marianne ne perdait pas une miette de son discours.

Amie se mordilla la lèvre inférieure. Fallait-il ou non aborder le sujet suivant ? *Et puis merde !* décida-t-elle.

— Vous a-t-on déjà expliqué comment porter un soutien-gorge ?

— Je ne comprends pas la question, répondit la femme, perplexe.

Amarella prit conscience que ce qu'elle s'apprêtait à dire était susceptible de changer la vie de la patronne.

— Je crois bien, Marianne, qu'on tient un truc qui va chambouler la façon dont les femmes vivent leur féminité dans cette ville. Pour avoir confiance en soi, il faut commencer par être à l'aise dans ce que l'on porte.

Elle embrassa la boutique du regard : pas d'autre cliente en vue.

— Suivez-moi.

Elle prit Marianne par la main et la conduisit vers la cabine d'essayage.

— Vous êtes plutôt ronde, comme moi. Et parfois ce qu'on porte a besoin d'un petit ajustement. (Amie conduisit son élève devant le miroir et se tourna vers elle.) Débouchez votre chemisier. Je vais vous montrer ce qu'il faut apprendre à toutes les femmes ou jeunes filles qui viennent acheter leur premier soutif.

Marianne rougit un peu mais paraissait avide d'apprendre et s'exécuta.

— Bien, commençons ici, déclara Amie en désignant le bas des bonnets. L'armature, qu'elle soit métallique ou en tissu, doit se positionner juste sous le sein, contre les côtes. Ni trop bas ni trop haut sur le sein lui-même. Vous voyez, ici ? L'armature n'est pas située où il faut.

Marianne, dotée d'une forte poitrine, fit courir un doigt à l'endroit incriminé : l'armature lui entra dans la chair.

— Hmm, fit Amie, constatant qu'une démonstration orale n'allait pas suffire. Ne bougez surtout pas, je reviens.

Elle obliqua vers la section lingerie, située tout au fond de la boutique. Là aussi, il allait falloir agir. Pour qu'une cliente achète un article, encore devait-elle le *voir*. L'achat de lingerie était un acte spontané.

Elle jeta son dévolu sur un modèle 95E. Certaines femmes souffraient du matin au soir pour pouvoir crâner en affirmant qu'elles portaient la même taille qu'au temps du lycée. Quitte à se faire plus de mal que de bien.

— Passez celui-ci, dit Amie en lui tendant le soutien-gorge, puis dites-moi ce qu'il en est.

Pendant que Marianne se changeait, la jeune femme jugea préférable d'aborder aussi l'autre versant du problème.

— L'opposé, quand l'armature est placée trop bas, fait que les seins s'affaissent dans le bonnet. On le sait toutes : les seins qui tombent, c'est moche. Mais quand l'armature est placée pile où il faut, dans le sillon situé sous la poitrine, les seins sont mieux maintenus.

La cabine s'ouvrit ; Marianne en sortit.

— C'est beaucoup mieux ! Je déteste l'idée de porter une taille de plus, mais, aucun doute, c'est plus confortable.

Amie se pencha en avant.

— Maintenant, faites comme moi jusqu'à ce que les seins se décollent un peu puis soulevez-en un au maximum.

Marianne obtempéra. L'armature du soutien-gorge se logea exactement où il fallait.

— Faites pareil avec l'autre. Soulevez le sein afin que l'armature trouve sa place. Bien. Redressez-vous, à présent.

L'expression qu'arbora Marianne indiqua à Amie qu'elle avait vu juste.

— Ça alors ! je me sens légère comme une plume ! Adieu la sensation d'écrasement...

— Exactement. Quand on laisse la poitrine trouver sa place, l'armature remplit son rôle de maintien au lieu que les seins pendent. L'idée, c'est qu'ils pointent vers le haut, pas vers le bas, si vous voyez ce que je veux dire.

Elles rirent de concert tandis que la patronne admirait son nouveau maintien.

— Et, bien entendu, la taille juste revient à faire en sorte que le sein soit maintenu ce qu'il faut sans être comprimé. Il faut être à l'aise dedans. Avec un bonnet qui couvre bien tout le devant du sein. Si le soutif écrase la poitrine au point qu'elle bâille de tous les côtés, c'est qu'il faut une

taille de bonnet supérieure. Dernier détail : des attaches larges, ça soutient mieux. Les femmes comme nous ne sont pas faites pour ces attaches spaghettis avec un seul malheureux crochet dans le dos.

— Ça, j'en sais quelque chose, abonda Marianne. De vraies bombes à retardement, ces modèles-là ! Prêts à exploser... littéralement.

Elles gloussèrent de plus belle. Amie aida sa nouvelle amie à reboutonner son corsage puis prit un peu de champ pour les observer dans la glace.

— Si ça commence à vous peser en cours de journée, isolez-vous, penchez-vous en avant et tirez un peu sur les bretelles pour que les seins retrouvent leur place. Et maintenant c'est à vous d'enseigner ces petits trucs aux autres. (Amie passa le bras sous l'un de ceux de Marianne.) Du coup, je pressens que le moment est venu de moderniser un peu votre gamme. Mais, l'essentiel, c'est de montrer à ces dames *comment* porter les nouveautés. Au printemps et à l'automne, ce serait sympa d'organiser un petit show sans prétention, ici même, à la boutique, avec quelques clientes qui jouent les modèles. Elles ont besoin d'apprendre à assortir leurs bijoux à leur toilette, de découvrir comment un simple foulard permet de changer de look. Montrez-leur comment se noue un foulard : elles seront plus enclines à acheter si elles savent comment porter quoi.

Devant l'entrée du magasin, Marianne s'immobilisa.

— Bon sang, mais c'est vrai ! il est là, le problème. Les femmes d'ici ignorent comment porter les trucs à la mode. Ni comment accorder le haut et le bas, ou encore porter une grosse ceinture autour d'un sweat tout bête pour avoir l'air dans le vent.

— C'est ça, applaudit Amie, tu as tout compris !

La propriétaire eut soudain les larmes aux yeux. *Merde ! songea Amie. Où ai-je gaffé ?*

— Ça va, Marianne ?

— Très bien. Merveilleusement bien, même. C'est la première fois que ce magasin commence à ressembler à ce que je m'étais imaginé. Ce sera le rêve de voir mes clientes acquérir de l'assurance grâce à ce qu'elles portent. Comme toi. (Marianne la prit dans ses bras.) Merci mille fois pour toutes ces idées. Et pour m'avoir donné la confiance nécessaire à leur aboutissement.

— Ça va cartonner, j'en suis sûre. Fais-moi signe si tu as besoin de rouvrir la boîte à idées. Je sais comment l'ouvrir !

Amarella soupira d'aise, ravie de constater qu'elle était apte à aider les autres – et qu'elle s'était fait une nouvelle amie pour la vie. Frank ouvrit la porte du magasin et entra.

— Prête à aller faire une balade...

Il s'interrompit et la détailla des pieds à la tête.

— Il y a un problème ?

— Aucun, j'admire simplement ma nana telle qu'elle était dans mon souvenir. Sans le côté bling-bling. Belle au naturel.

L'intéressée et Marianne fondirent instantanément.

— Eh bien, Amie, on peut dire que tu as tiré le bon numéro.

— En effet, dit la jeune femme en enlaçant Frank.

## CHAPITRE 17

Frank tenait un sac contenant quelques affaires que Marianne lui avait confiées avant qu'ils quittent sa boutique. Le parc dans lequel ils se baladaient était fréquenté par davantage de promeneurs que ce à quoi il était habitué. Des mères, assises sur un banc, bavardaient tandis que leurs mômes jouaient à proximité. Tant pis pour la discrétion : toute la ville connaissait déjà Amie.

— Au fait, dit Frank, tu étais sincère en affirmant que tu avais tiré le bon numéro ? Ce que je suis, comme tu le sais.

Il lissa son tee-shirt et releva la tête.

— De grâce, répliqua Amie, tu vas me faire vomir.

Elle rit en le voyant faire mine d'être meurtri. Son cœur saignait... mais pour une autre raison.

Deux mères assises sur un banc leur firent signe.

— Bonjour, Amie, bonjour, Frank !

L'une d'elles, Susan, leur adressa un clin d'œil complice.

— Ce ne sont pas nos affaires et on ne veut pas vous mettre la pression, mais vous comptez sortir ensemble bientôt ?

Sa voisine Cheryl lui donna un coup de coude.

— M'est avis qu'ils ne t'ont pas attendue ! Vous formez un petit couple adorable. Merci pour la fête d'hier, au fait. C'était génial.

Amie leur rendit leur salut de la main.

— Merci à vous deux. Je vais voir ce que je peux faire pour remettre ça.

Quelques mètres plus loin, Frank trouva le courage de lui demander ce qui lui tenait vraiment à cœur.

— Et... qu'est-ce que je devrais savoir sur les différences entre Amarella Capone et Amie Truman ?

La peur et la honte qu'elle ressentit à ces mots flottèrent dans l'air ambiant mais il tint bon, c'était trop important à ses yeux.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Amarella et Amie sont une seule et même personne. Je ne t'ai jamais menti. Je t'ai juste fourni des réponses sélectives.

— Des « réponses sélectives » ? répéta-t-il. Et c'est quoi ?

— Tu sais ce qu'on dit : les hommes n'écoutent que ce qu'ils ont envie d'entendre. Aussi ai-je fait un tri. En choisissant ce qui ne risquait ni de t'effrayer, ni de te pousser à me plaquer.

Frank n'en crut pas ses oreilles : sa vraie famille, lui faire peur ? Elle le connaissait mal ! Alors qu'il s'apprêtait à répondre, Amie leva la main.

— Salut, Amie, salut, Frank ! Amie, j'ai a-do-ré cette petite fiesta. Transmets mes félicitations à Jean.

— Tout le plaisir était pour moi, Scarlett. Je ferai la commission, promis.

Amie prit une profonde inspiration.

— Laisse-moi finir avant de me tailler en pièces, d'accord ? Mes parents ont péri dans un accident de la route quand j'étais petite. Ça, je te l'avais dit. C'est l'oncle Giuseppe qui est devenu mon tuteur légal ; j'ai vécu dans son manoir jusqu'à la fin du lycée.

— Il t'a maltraitée ? gronda Frank, résolu à l'écorcher vif s'il avait ne serait-ce que levé la main sur elle.

— Il a rempli son devoir en m'hébergeant. La chaleur humaine, en revanche, ça n'a jamais été son truc. J'ai passé beaucoup de temps à m'occuper du gamin d'une amie qui était un peu ma mère adoptive.

Amie se détourna, les larmes aux yeux. Frank perçut sa grande tristesse et attendit qu'elle s'explique. Mais, voyant qu'elle n'en faisait rien, il jugea inopportun d'insister.

— Est-ce à cause de cette femme et de son enfant que tu es retournée à Vegas après la fac ? s'enquit-il, espérant que sa question allait inciter Amie à lui détailler les raisons de leur rupture.

— Pas vraiment. À l'époque, Joey était déjà assez grand pour prendre soin de lui-même. (Elle ricana.) Je l'ai cru, en tout cas. Mais l'oncle Giuseppe est mon tuteur jusqu'à mes vingt-six ans, le mois prochain, date à laquelle j'hériterai. Dans l'intervalle, il veille sur les fonds, lui et les avocats de mon père.

Frank eut soudain très peur. Selon son expérience, les fortes sommes d'argent et la perspective d'en céder le contrôle faisaient toujours *très* mauvais ménage.

— Que deviendraient ces fonds si...

Il ne put finir sa phrase. Cette éventualité était trop affreuse.

— Si je mourais ? conclut Amie à sa place. Ils iraient à un proche parent sans que mon oncle puisse mettre la main dessus.

Le jeune homme poussa un gros soupir.

— Je me sens mieux, tout à coup.

Amarella éclata de rire.

— Mon père savait ce qu'il faisait quand il s'agissait d'argent et d'assurer notre sécurité, à maman et à moi.

La tristesse immense qui émana alors d'Amie faillit flanquer Frank à genoux. Son fauve lui suggéra de changer de sujet... faute de quoi il allait effectivement finir à quatre pattes.

Amie s'arrêta et lui tira sur la manche.

— Te voilà super agent secret, désormais. Montre-moi un ou deux mouvements.

— Quels mouvements ? Je suis agent, comme tu dis, pas danseur ! Quoi que... je me suis pas trop mal débrouillé en escarpins, hier...

Il s'élança en faisant mine d'avancer en équilibre instable sur de hauts talons.

— Sûr, railla Amie. Jusqu'à ce que tu dégommes un siège, ses occupantes, une table et une lampe.

— Ça faisait partie du spectacle.

Elle lui tira derechef sur la manche.

— Quel menteur tu fais ! Allez, montre-moi comment on se défend.

Il jugea l'idée excellente. Même s'il n'était pas question de l'abandonner assez longtemps pour qu'elle ait besoin de se défendre.

— Certains réflexes sont super simples à adopter, dit-il en se présentant de face devant elle. Admettons que tu te balades dans le parc, comme on est en train de le faire. La première chose, si un inconnu approche, c'est de le regarder droit dans les yeux. Les types mal intentionnés veulent

toujours mettre à profit l'effet de surprise. Ils peuvent s'asseoir dessus si tu leur fais face. Ça suffit parfois pour les faire décamper.

Il tendit la main et agrippa Amie par le poignet.

— Admettons que celui-ci ne détale pas et t'alpague. Comment réagis-tu d'instinct ?

Amie recula et tira son bras en arrière.

— J'essaie de me dégager.

— C'est l'idée, oui. Mais en reculant et en tirant, tout ce que tu as réussi, c'est *me* tirer vers toi. Je ne t'ai pas lâchée, ma main te tient toujours.

Scarlett, qui avait cessé de surveiller ses gosses, arrivait en trotinant.

— Frank, tu es en train d'apprendre à Amie à se défendre ?

L'intéressé se sentit un peu bête de s'être lancé dans une démonstration en public. Amie répondit à sa place :

— En effet ! Toi aussi, tu veux apprendre ? Ça peut s'avérer utile, les secours ne sont pas toujours là quand on en a besoin.

Scarlett prit Amie par la main et la ramena plus près de l'aire de jeux.

— Oui, dit-elle, ce serait très utile à toutes les femmes d'ici. J'ai bien tenté d'organiser un cours de self-défense, mais je n'ai pas trouvé de prof compétent. (Scarlett se pencha vers Amie.) Une fois, ma mère s'est fait agresser en allant dans la ville voisine. Heureusement que son sac pesait aussi lourd qu'une brique ! Elle s'en est sortie en assommant le type jusqu'à ce qu'il détale.

— Un sac lourd peut faire l'affaire faute de mieux, abonda Amie.

— C'est que ma mère avait vraiment une brique dans son sac, en fait. Elle l'avait prise pour trouver de la peinture assortie à la maison.

Scarlett héla les deux autres femmes.

— Venez par ici, Susan et Cheryl !

Amie se tourna vers Frank, qui n'eut pas besoin de dons télépathiques pour suivre le fil de ses pensées : dans quel guêpier s'étaient-ils fourrés ?

Le petit groupe se retrouva au bord du terrain de jeux, pas loin des enfants.

— Reprenons, lança Scarlett à Frank. Tu tenais Amie par le poignet.

— Entendu.

D'une main, il empoigna de nouveau cette peau douce... et songea aussitôt à ce qu'ils avaient fait la nuit précédente.

— Tut-tut, lui glissa Scarlett après avoir reniflé. Garde ces idées-là pour plus tard. Pas d'odeurs de rut pendant le cours de self-défense.

Il piqua un fard. À force de vivre au milieu des humains, Frank avait oublié ce dont étaient capables les siens. Il s'obligea à évacuer sa gêne et se reconcentra. Se racla la gorge ; contempla le visage souriant de son âme sœur. Qu'est-ce qu'elle était belle...

— Bien. J'étais en train de montrer à Amie comment on se dégage quand on est agrippé par le bras. Au lieu de tirer en arrière, comme on le ferait d'instinct, il faut plier le coude puis tirer un coup sec dans l'axe où se rejoignent le pouce et les autres doigts de l'agresseur. Cette manœuvre tire parti du point faible de la main. Dans la même idée, quand on est saisi au niveau du bras, il faut essayer de le bouger dans l'axe du pouce.

— Et quand on se fait choper par-derrière ? voulut savoir Susan. On s'en sort comment ?

Frank se plaça derrière son âme sœur pour répondre.

— Il existe plusieurs méthodes mais, à mon sens, la plus facile revient à...

Eh merde ! il aurait mieux fait d'y réfléchir à deux fois avant de se lancer dans une explication.

— À choper l'intrus par... euh...

— Par les couilles ! complètement ces dames d'une même voix en éclatant de rire.

Cette fois, non content de rougir, il se mit à transpirer.

— Par le scrotum, corrigea-t-il. De grâce, mesdames, faisons ça scientifiquement, d'accord ?

Cette remarque lui valut une nouvelle avalanche de rires. Il étreignit Amie par les bras.

— L'agresseur est plus susceptible de saisir sa victime ici que par la taille. Ce qui vous laisse libres de vous décaler.

Suivant ses instructions à la lettre, Amie se décala... en frottant ses fesses contre l'entrejambe de Frank, qui banda aussi sec. Re-merde. Pas bon du tout, ça, devant une brochette de mères de famille qu'il connaissait à peine.

Après s'être raclé la gorge, il glissa à l'oreille d'Amie :

— Continue comme ça, beauté, et c'est autre chose que de l'autodéfense qu'on va leur montrer.

Avec leurs sens aiguisés de métamorphe, ces dames avaient évidemment tout entendu. Elles se mirent à ululer.

— Un peu de sérieux, tempéra-t-il. Tout ce qu'une femme a à faire en pareil cas, c'est se pencher en avant, se décaler puis envoyer son poing dans...

— Dans ses *cojones*, termina Scarlett à sa place. Pour les non-hispanophones, ça signifie peu ou prou « scrotum ».

Sans crier gare, Amie s'arracha à son étreinte et s'élança vers le terrain de jeux : l'un des marmots était à deux doigts de tomber la tête la première du sommet du toboggan.

## CHAPITRE 18

Dans les bras sécurisants de Frank, Amie observait distraitement les gamins occupés à jouer sur les portiques. L'un des enfants avait les cheveux noirs et ressemblait à son fils. Cela faisait plusieurs jours qu'elle n'avait pas vu le petit Francis, et il lui manquait. Il était très certainement ravi de passer plus de temps que prévu auprès de ses grands-parents « adoptifs ». Là-bas, il pouvait jouer à l'extérieur avec d'autres enfants de son âge et s'amuser du matin au soir.

Sans oublier le fait que son « petit souci » – brusque éruption de fourrure, griffes lui poussant au bout des doigts – n'effrayait pas les Amérindiens. Ils le traitaient même avec certains égards. Amie, pour sa part, s'inquiétait : cette différence risquait fort de freiner son insertion. Sa capacité à se faire des amis.

Elle espérait que ses bizarreries allaient disparaître à terme. S'il fallait le conduire chez un spécialiste, par quoi commencer ? Et si des scientifiques décidaient de mener des expériences sur son petit Francis ? le lui prenaient ? Papi et mamie Souffle-de-vent lui avaient assuré que son fils allait très bien ; que c'était normal pour quelqu'un comme lui. Mais le cerveau de la jeune femme refusait de croire qu'un humain puisse se transformer en animal. Qu'elle en ait ou non un semblant de preuve sous les yeux.

Arrivé au sommet du toboggan, le gamin glissa et perdit l'équilibre. Elle devina la suite. S'arracha à la poigne de Frank et piqua un sprint. Arriver à temps, c'était, avec un peu de chance, adoucir sa chute et lui sauver la vie.

Au terme d'un dérapage sur le sol sablonneux, tendue en avant, elle parvint à attraper un bras au vol. La chute la tête la première se transforma en réception sur le flanc. L'enfant brailla aussitôt sous l'effet combiné de la peur et du choc violent.

Allongée elle aussi, Amie tâta avec précaution la petite victime, en quête d'une éventuelle fracture. Elle vit sa petite main se muer en patte griffue, exactement comme le faisait son propre fils. Le gamin voulut la frapper, visiblement décidé à lui labourer la figure... mais la jeune femme parvint à arrêter son geste, comme elle avait déjà dû le faire avec Francis.

L'instant suivant, Scarlett était là, prenant l'enfant dans ses bras, le réconfortant. Sa main était redevenue normale. Elle sut cependant ce qu'elle avait vu : le même phénomène que chez son fils. Abasourdie par cette prise de conscience, elle resta au sol, les yeux rivés sur la mère et l'enfant, jusqu'à ce que Frank vienne l'aider à s'asseoir sur un banc.

Il rangea une mèche folle qui lui barrait le front.

— Ça va ? Tu m'as fait peur, à plonger comme un gardien de but...

Elle contempla son visage impassible.

— Tu as vu sa main ? Qui se transformait en patte griffue ? Je l'ai vue, j'en suis sûre, dit-elle en l'agrippant par le devant de sa chemise. Dis-moi que tu l'as vue, toi aussi.

François fronça les sourcils et avisa les mères attroupées par-dessus son épaule.

— Frank, dit Susan, elle sait pour nous ? Ne me dis pas que tu lui as caché ce que tu es ?

Amie tourna violemment la tête vers celle qui venait de s'exprimer.

— Comment ça, ce qu'il est ?

Lui aurait-il menti en prétendant être agent secret ? Elle ne comprenait pas.

Frank se passa la main sur le visage.

— Euh... Amie... il y a un truc dont j'avais l'intention de te parler.

Le cœur de la jeune femme s'emballa. Qu'avait-il ? Un cancer incurable ? Une épouse légitime ? Que se passait-il, merde ! ? Cheryl, assise à côté d'elle, posa une main sur la sienne.

— Tout va bien. Je t'assure. C'est simplement un... truc auquel il faut un peu de temps pour s'habituer. Tout ira comme sur des roulettes ensuite. Vous pourrez vous accoupler et...

— Nous accoupler ? Sexuellement ? rétorqua Amie.

L'expression rappelait fâcheusement la procréation animale. Hop-hop-bonjour-bonsoir-et-merci-gentille-quadrupède. Beurk.

Susan prit place de l'autre côté d'Amie.

— Ne l'écoute pas, c'est une sauvage. Nous sommes ce que vous autres appelez des métamorphes. Parce qu'on se transforme en animal.

Amie sursauta. Les deux femmes l'obligèrent gentiment à se rasseoir.

— Il y a autre chose, poursuivit Susan.

— Vous êtes tous cinglés, ma parole. C'est impossible.

Susan leva la main... qui se mua aussitôt en patte d'ours. Avec beaucoup de fourrure brune. Amie resta bouche bée. Cheryl, quant à elle, avait l'avant-bras d'un fauve à fourrure noire.

— Miséricorde, gémit Amie. Moi aussi, je déraile.

Scarlett s'approcha avec, dans ses bras, l'enfant qui pleurnichait contre son épaule. Il tendit la main. Celle-ci se couvrit de fourrure blonde, des griffes apparurent ; pile comme cela arrivait à son fils.

Dieu du ciel ! c'était pour de vrai. Ces gens étaient vraiment capables de faire ce que papi Souffle-de-vent affirmait. Ça alors ! Elle eut un hoquet de stupeur. Francis était normal... ou presque. Et Frank était un métamorphe. Elle le dévisagea.

— Je suis un cougar. Maman aussi.

Amie songea à la dernière fois qu'elle avait entendu ce mot. Cougar. La dame âgée, au salon de beauté, avait dit qu'elle était une cougar. Un rire monta de ses entrailles. C'était le truc le plus drôle auquel elle ait pensé de toute sa vie.

Entre deux éclats de rire, elle parvint à dire :

— Sherri est une louve, alors ? Et Alice... (elle s'envoya une grande claque sur la cuisse avant de se pencher en arrière, victime d'une nouvelle crise d'hilarité) une *lapine* ! Ça alors, j'en reviens pas !

Le plus beau étant que son fils n'avait rien de grave. Aucun mal étrange n'allait l'emporter avant l'adolescence ou lui ronger le cerveau jusqu'à ce que le coma s'ensuive. Francis était en pleine forme. Sauf que... Merdasse ! qu'est-ce qui était normal, dans leur monde à eux ? Elle avait tant à apprendre ! Mieux : il fallait qu'elle s'installe ici avec Francis, où il pourrait grandir au milieu des siens. Mais qu'arriverait-il quand Frank apprendrait qu'il était son père ? Et s'il ne voulait pas de l'enfant ? Allait-il la quitter en apprenant la nouvelle ? S'enfuir en vociférant qu'il n'était pas prêt à assumer cette responsabilité ? En outre, le boulot de Frank le tenait occupé nuit et jour, parfois plusieurs semaines durant. Quand serait-il à la maison ?

La tête qu'il faisait acheva d'inquiéter Amarella. Elle venait tout juste d'apprendre que le ciel était vert... et y croyait déjà dur comme fer. Aussi se prit-elle à espérer : son fils était tiré d'affaire. Alors quoi, merde ! si ça se trouvait, les métamorphes étaient des gens formidables ?

Après avoir scruté les visages alentour, Amie dit la seule chose susceptible de mettre tout le monde d'accord.

— Allons déjeuner.

## CHAPITRE 19

Frank prit place à la longue table du restaurant de Bob pendant que les mères juchaient leur marmaille sur des sièges surélevés. Sa bien-aimée lui sourit et lui pressa la main. Elle était vraiment superbe. Ces quatre dernières années, il avait dû mettre sous le boisseau cette absence qui lui pesait tant, faute de quoi son fauve aurait pété les plombs. L'animal était déjà assez cinglé comme ça. *J'ai entendu.*

Il s'était inquiété de sa réaction quand elle découvrirait qu'il était... une bête curieuse. Mais elle le prenait bien. Comme si elle l'avait déjà su. Son odeur ne trahissait pas la peur panique mais le soulagement et, petit miracle, le bonheur.

À moins qu'elle n'ait pas réellement fait sienne cette réalité ? Il ne s'était pas transformé sous ses yeux. Il y avait un fossé entre parler à quelqu'un d'un accident de voiture et le vivre en direct. Mais enfin, Amie avait l'air OK, elle n'avait pas fui à toutes jambes. C'était l'essentiel.

Deux jeunes serveuses vinrent prendre la commande des boissons. Les enfants, toujours d'humeur joueuse, s'agitaient et parlaient fort. Très fort. Toutes les petites filles criaient-elles ainsi ? Un garçon, il se sentait apte à s'en occuper. Mais les filles le terrifiaient.

Amie ouvrit le menu fatigué. Lui savait déjà ce qu'il allait prendre.

— Pas possible ! s'exclama-t-elle.

— Quoi ? Qu'y a-t-il, mon amour ?

Frank passa immédiatement en vigilance absolue ; ça s'agitait beaucoup dans un espace restreint.

— Pas de problème, répondit-elle. C'est le menu : on peut commander des œufs, des toasts, des pancakes. Chez Dorothy, c'était viande rouge, entrecôte ou steak.

Les femmes rirent.

— Que veux-tu, déclara Cheryl, c'est carnivore, un métamorphe.

— Voilà qui répond à une question que je me pose depuis longtemps, dit Amie.

Frank se rembrunit. Si elle avait des questions, pourquoi ne pas les lui avoir posées ?

*Ben voyons, fit son fauve. Parce que tu lui aurais répondu sincèrement, à l'époque ? Pauvre truffe.*

*Tais-toi, le chat. Encore un commentaire à la con de ce type, et j'en connais un qui ne frotera sa truffe sur rien avant longtemps.*

— Salut, Frank, lança un malabar vêtu d'un tablier blanc couvert de graisse qui arrivait à leur table d'un pas lourd. J'ai ouï dire que tu étais en ville. Et celle-ci, c'est ta ravissante petite amie, j'imagine. (Bob offrit sa main tendue.) Heureux de vous connaître. Moi c'est Bob, propriétaire et cuistot de ce remarquable établissement.

Amie sourit.

— Amie. Tout le plaisir est pour moi.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire de beau pendant votre séjour ? Ça doit faire trente ans au bas mot qu'il ne se passe plus grand-chose dans ce bled. Ils me manquent, les grands pique-

niques qu'on organisait l'été autrefois. Je gagnais chaque fois au concours de la meilleure salade de pommes de terre. Notez bien que c'est pas pour autant qu'on m'en commande tous les jours, soupira-t-il.

Bob n'avait guère changé. Toujours aussi loquace. Frank songea que c'était peut-être l'un des points d'achoppement avec son ex-femme, Dorothy. Elle n'avait jamais pu en placer une.

Frank profita de ce que Bob reprenait son souffle pour dire :

— On n'a pas fait grand-chose. Une ou deux balades près de la maison, c'est tout. On était au parc quand on est tombés sur tout le monde, dit-il en embrassant la tablée d'un geste.

Bob s'esclaffa.

— Sacré Frank ! toujours aussi doué pour taper dans l'œil des femmes... Pas comme moi, note bien, j'ai pas été fichu de retenir mon âme sœur. Et voilà qu'elle me souffle ma meilleure serveuse l'autre jour pour couronner le tout ! Ça m'a drôlement mis de mauvais poil. (Il se pencha vers les deux tourtereaux.) Entre vous et moi, j'en ai ma claque de cette guerre des prix perpétuelle pour appâter le client. Mon affaire marche bien le matin et le midi, mais, le soir, c'est quasi désert.

Frank se rappela la conversation de la veille, avec la serveuse de l'autre resto. Il s'interrogea : Amie allait-elle lui servir le même conseil qu'à Dorothy ?

— Vous savez, Bob, se lança-t-elle, si vous et Dorothy vous entendiez pour tenir un seul restaurant, vous pourriez vous occuper des deux premiers services et votre ex-femme du repas du soir. Ce serait tout bénéf, non ?

— Moi ? Me retrouver dans la même pièce qu'elle ? glapit l'intéressé en détournant les yeux, l'air penaud.

L'odeur qu'il dégageait contredisait son propos véhément. Tous les métamorphes savaient qu'il était impossible d'ignorer son âme sœur. Si la nature les avait unis, c'était parce qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

— C'est pas le tout, faut que je retourne aux fourneaux, déclara Bob en donnant une claque dans le dos de Frank. Ravi de vous avoir rencontrée, Amie.

Il lui adressa un petit signe de la main puis disparut dans son antre.

Une serveuse vint noter la commande. Frank demanda son steak habituel ; Amie, une pile de pancakes et une salade de pommes de terre. La serveuse leva les yeux de son calepin. Amie haussa une épaule.

— Vous avez bien entendu.

Une dame se présenta à leur table. Il la reconnut, elle avait pris part à la petite fête chez sa mère, la veille. L'arrivante et Amie se mirent à chuchoter. Le raffut que faisaient les mômes l'empêcha de suivre l'échange qui, de toute façon, devait tourner autour des fringues.

Puis sa mémoire lui fit revivre la scène dans la cabine d'essayage, ce matin même. Merde alors ! voilà qu'il se remettait à avoir la goule. Le souvenir était trop frais. Tout en changeant de position, il risqua un œil à la ronde : le sourire narquois qu'affichaient les mères de famille lui fit comprendre qu'il était grillé. Miséricorde ! maudit soit le flair des métamorphes !

La visiteuse partie, une autre se présenta et, cette fois, toutes les nanas se mirent à chuchoter de concert. Ce qui piqua la curiosité de Frank. Deux ou trois rougissaient, d'autres gloussaient.

Sherri, qui lui coupait les cheveux quand il était môme, entra à son tour. Amie lui fit signe de la rejoindre et s'empara d'une chaise. Toute la tablée se tassa pour faire une place à la nouvelle arrivante. Par chance, les plats commencèrent à arriver, et plusieurs serveuses placèrent des assiettes et des paniers de machins frits devant les enfants. Le silence se fit aussitôt. Ah, le

pouvoir de la bouffe !

Amie se pencha vers lui.

— Qui est ce type, là-bas ? dit-elle en désignant d'un coup de menton l'individu avenant, taillé à quatre épingles, assis tout seul à une table.

— Aucune idée, ma foi. Demande à ces dames.

Amie se pencha de l'autre côté et répéta sa question.

— Un nouveau, déclara Scarlett. Il s'appelle Jeffry. Installé depuis un mois environ. Il aurait perdu son âme sœur *mâle*, à ce qu'on m'a dit. Je ne l'ai pas encore croisé. Il se tient à l'écart et ne sort pas beaucoup.

Amie hocha la tête et retourna à ses pancakes, qu'elle semblait beaucoup apprécier. Frank s'estima apte à lui en cuisiner. Enfin, peut-être. Il existait des préparations toutes faites qu'il suffisait de cuire à la poêle, non ?

Vers la fin du repas, les petits recommencèrent à s'agiter. L'heure de la sieste devait approcher. Une dame qu'il ne connaissait pas vint saluer Amie et la remercia pour la fête. Puis les messes basses reprirent.

Amie se redressa brusquement.

— C'est quoi, le souci ? Vous n'aviez rien appris avant... ce que vous savez ? dit-elle en se fendant d'un signe de connivence.

— Pas vraiment, non, répondit Susan en regardant alentour. Les métamorphes ne batifolent quasiment pas ; leur animal se refuse à perdre du temps avec quelqu'un qui n'est pas son âme sœur. Ce qui fait qu'avant de l'avoir croisée, la vie sexuelle, c'est le plus souvent zéro pointé.

Amie se couvrit les yeux.

— Les ados qui ont des pulsions ne doivent pas rigoler tous les jours... (Elle se pencha sur la table.) Voilà ce qu'on va faire. Il nous faut un local pour un autre cours.

Ces dames glapirent et se serrèrent les unes contre les autres.

— Chez moi, c'est possible, offrit Cheryl.

— Formidable. Sherri, envoie un SMS général. Dis-leur de ne pas se soucier d'apporter à manger, cette fois. Je m'en occupe. Oh ! et dis-leur aussi d'apporter les accessoires en leur possession. Ce qui ne doit pas courir les rues, si j'ai bien compris. À tout à l'heure.

Les femmes se dispersèrent et Frank, perplexe, se demanda ce qui se tramait.

— Une nouvelle fête se prépare, visiblement. Tu as pourtant dit que tu n'avais plus de fringues à donner, non ?

Elle l'embrassa sur la bouche.

— Ce qu'on va potasser aujourd'hui ne nécessite pas beaucoup de fringues. Le moins possible, en fait.

Amie se leva, alla s'asseoir à la table du métamorphe gay et lui serra la main. Cette histoire d'être vêtu au minimum ne disait rien qui vaille à François.

Quelques minutes plus tard, le type se leva, donna une accolade à Amie puis s'éclipsa trop vite pour que son fauve ait le temps d'être jaloux. Mais s'il avait le malheur de toucher de nouveau à sa bien-aimée... *Abruti*, déclara son chat.

## CHAPITRE 20

Après un rapide passage chez le boucher et des préparatifs en cuisine, Amie rejoignit le groupe dans le living. L'orateur vedette, Jeffry, avait l'attention pleine et entière de l'auditoire. Il posa des menottes garnies de fourrure sur la table à côté de lui et ramassa un foulard.

— Mais ce n'est pas la peine de faire un achat, même si Marianne est toute disposée à vous avoir comme clientes. (Il sourit ; Marianne opina avec enthousiasme.) Certains objets usuels feront l'affaire. J'ai ici un foulard, une cravate ira tout autant. Et si la fougue de l'instant vous interdit de vous éloigner, il existe une dernière solution.

» Arrangez-vous pour que votre homme s'allonge puis faites comme si vous ôtiez sa chemise par le haut... mais arrêtez-vous au niveau des bras. Le voilà prisonnier.

Plusieurs femmes poussèrent des « Oooh ! » et des « Aaah ! ».

— Penchez-lui la tête en avant et tirez la chemise jusque derrière sa nuque : ainsi piégé, il ne pourra même pas ramener les bras devant lui.

Cette idée plut à de nombreuses spectatrices. Jeffry se tourna vers Amie et Cheryl. La première hocha la tête.

— Si l'organisatrice m'a prié de vous donner la leçon à venir, c'est parce que beaucoup d'entre vous n'ont connu qu'un seul partenaire : leur âme sœur. En conséquence, votre expérience en la matière est limitée. Or il est très important, dans n'importe quel couple, d'avoir une vie sexuelle épanouie.

Amie se hâta de gagner la cuisine et aida Cheryl avec les plats chauds et les assiettes en carton. De retour dans le living, les deux femmes firent le service, passant assiettes, verres et serviettes à tout le monde.

— Chacune a droit à une saucisse pour le *cours*, mais gare à ne pas la manger tout de suite !

Plusieurs saisirent l'allusion et rirent aux éclats.

— Et pour celles qui sont en couple avec un humain, nous avons aussi de petites saucisses cocktail.

Cette fois, ce fut toute l'assemblée qui s'esclaffa.

— Contrairement à Sherri, reprit Jeffry, qui ne pipe pas mot depuis tout à...

— C'est vrai, intervint l'intéressée. Mais c'est parce que je bois tes paroles. (Cette boutade fit rire Amie.) Désolée de t'avoir interrompu, Jeffry.

— Aucun souci, voyons. Bien, reprenons. Attention, donc, à ne pas se laisser abuser par le mot « pipe » : il ne s'agit pas de fumer mais bien de sucer. L'acte et ses dérivés ont de nombreux noms. Turlute, fellation, pompier, sucette, gâterie, 69, gorge profonde... Libre à chaque couple de lui attribuer un surnom spécial, comme « prélèvement à la source ».

» Je me doute bien, mesdames, que vous avez du mal à vous représenter l'effet produit sur un homme. Mais il faut me croire quand j'affirme que c'est universellement apprécié. Et maintenant tout le monde empoigne sa saucisse, grand ou petit modèle pour les moins chanceuses, en veillant à ce que le petit doigt se referme sur l'engin. À sa base, quand il s'agira d'un *vrai* engin.

Le pouce, quant à lui, doit se situer dessous.

Une élève leva la main.

— Il faut serrer fort ou pas ?

— C'est au partenaire de dire ce qui lui plaît, mais ce sera sûrement plus fort qu'escompté. Un vrai pénis se termine par le gland, dont le pourtour est très sensible. Passer la langue dessus, ou donner de petits coups de langue, est un moyen très sûr pour faire grimper les mecs aux rideaux. (Jeffry frissonna.) C'est divin, je vous dis.

Les femmes rirent de ses mimiques.

— Autre chose importante, mesdames : pour que ce soit bon, il n'est pas nécessaire de prendre le pénis dans la bouche. Même si, de toute évidence, c'est en le faisant qu'on obtient tout ce dont on rêve par la suite.

Il adressa un clin d'œil à l'assemblée.

— L'essentiel, c'est de bien le lécher comme si vous dégustiez une glace, sans omettre les coups de langue sur toute la longueur. Les lèvres aussi, c'est très agréable.

Amie jeta un coup d'œil à la ronde : toutes les élèves léchaient consciencieusement leur saucisse. Certaines choses ne devraient jamais avoir lieu en public. S'exciter sur une saucisse à hot-dog, par exemple. Cheryl lui donna un petit coup de coude.

— Où est Frank ?

— Son patron a appelé. Il nous rejoindra plus tard.

— Rien de sérieux, j'espère ?

— Non, t'inquiète. Il doit se tenir au courant, c'est tout.

Cheryl hocha la tête.

— Depuis toujours, je me suis demandé ce qu'il ferait après la fac. Le programme ALFA paraissait couler de source puisque son père l'avait fait avant lui, mais ça m'a étonnée de le voir signer si jeune. Toi et lui semblez officiellement en couple, à ce que je vois. Je suis heureuse qu'il t'ait déjà trouvée. Vous aurez de beaux enfants.

Amie se sentit rougir. Oui, son petit Francis était adorable, en effet. Elle reporta son attention sur le groupe de femmes : toutes avaient une saucisse dans la bouche, tandis que Jeffry continuait à donner des instructions.

— Creusez bien vos joues. Aspirez aussi fort que vous pouvez. Vous n'avez pas idée, mesdames, de la différence que cela fait, joues ou pas joues contre le sexe. Toutes ensemble, maintenant. Enfoncez-vous ce truc dans la bouche le plus profond possible.

Deux coups furent frappés à la porte d'entrée. Frank ouvrit et fit un pas à l'intérieur ; les femmes se tournèrent vers lui dans un bel ensemble. Il vit qu'elles avaient toutes une saucisse à moitié enfoncée dans la bouche, s'effaça et referma doucement la porte.

Amie fut prise d'un tel fou rire qu'elle craignit de faire pipi dans sa culotte. Pauvre chéri ! elle ne l'avait pas prévenu que les saucisses étaient destinées à un usage... particulier. La croirait-il si elle prétendait qu'il était entré au moment précis où toutes ces dames se régalaient ? Probablement pas.

Son portable vibra. Le SMS disait « Je te verrai à la maison. F. »

— Bien, déclara Jeffry. Je crois qu'on a fait le tour pour la fellation. (Il consulta sa montre.) Comme il nous reste quelques minutes, je vous propose de découvrir le sex-toy qui fait fureur chez les femmes : le Lapin.

Un bref silence, puis :

— Désolé, Alice.

— Pas de souci, répondit l'intéressée de sa voix suraiguë. Un lapin, j'en ai un à la maison, et il vaut tous les accessoires du monde, hihi !

Alice rougit comme une pivoine ; les autres élèves s'esclaffèrent.

Cheryl se pencha vers Amie.

— Tu sais, lui glissa-t-elle, j'ai bien l'impression que Jean en pince pour Butch.

— Le boucher ?

— J'ai entendu, Cheryl. C'est n'importe quoi. Il sent bon, c'est tout.

— Sûr, railla Cheryl. La bidoche.

À Amie :

— Vous pourriez sortir à quatre.

— Amie, lança maman Dubois depuis sa place, n'écoute pas cette femme. Elle a perdu la boule.

Rires à la ronde.

— Jean, quelle tête de mule tu fais ! beugla Mme Holcomb depuis l'autre côté du salon. On a toutes vu la façon qu'il a de te dévorer des yeux... comme si tu sentais la viande fraîche.

Amie voulut en avoir le cœur net.

— Cette obsession pour la viande... ça a un rapport avec le fait d'être métamorphe ?

— Heureuse de te savoir enfin au courant, fit Jean.

— Pour ça oui, expliqua Scarlett. Le petit Tommy lui a montré les griffes après être tombé du toboggan. Le chat a bondi de sa cachette. Au sens propre !

— François t'a tout raconté ? voulut savoir maman Dubois. Il t'a dit qu'il reniflait les émotions ? On sait d'instinct quand on nous ment. C'est ça qui fait des métamorphes d'excellents espions et enquêteurs. Ça et l'ouïe hypersensible.

— N'oublie pas de préciser à quel point les métamorphes sont protecteurs et possessifs, renchérit l'une des mères.

Alice ajouta :

— Et qu'il leur suffit d'inspirer à fond pour qu'ils remarquent qu'on est enceinte. Ça, j'en suis sûre.

Cheryl parut soudain inquiète.

— Ça veut dire que Frank ne t'a ni possédée ni mordue ?

— S'il me mord, rétorqua Amie, je le vire du lit à coups de pied. Sans être opposée à un peu de sadomaso, la souffrance pure et dure, non merci.

Les rires qui fusèrent dans l'assistance lui firent comprendre qu'elle avait dû dire une ânerie.

— Ma chérie, dit Cheryl en lui posant une main sur l'épaule, quand l'un des nôtres te mord pendant l'amour, ça signifie que c'est pour la vie.

— Alors, Jean, se réjouit l'une des convives, il faut qu'on se dépêche d'acheter un cadeau ? La fête d'accouplement est pour bientôt chez toi ?

Plutôt crever que laisser quiconque assister à ses ébats avec Frank, songea Amie, très remontée. Autant rester célibataire. Ou fiancée au long cours.

— Pas de cadeaux de mariage, de grâce. Achetez-moi plutôt une saucisse pour mon anniversaire, qui tombe ce mois-ci.

— Une dernière chose avant de prendre congé, mesdames.

Jeffry continua dès qu'il eut capté l'attention de toute l'assemblée.

— La vie sexuelle est capitale, certes, mais n'oublions pas les sentiments. Votre partenaire a la tête ailleurs ? Prenez les devants ! Organisez un pique-nique en amoureux dans le parc, et

allongez-vous au clair de lune pendant que les enfants jouent. Les terrains de jeux font d'excellentes baby-sitters sans déboursier un dollar. Sur ce, merci pour votre attention et au plaisir de vous revoir en ville.

Amie assista aux effusions entre Jeffry et ses élèves d'un jour. Avec ce qu'il fallait de chaleur... humaine, il se remettrait peut-être de la perte de son âme sœur. Son téléphone vibra dans sa poche. Elle rit en lisant son SMS : « Fais-moi savoir quand je peux sortir sans risque. » Elle répondit : « On rentre bientôt. »

— Amie, dit maman Dubois, ça te dérange si on fait un crochet chez le boucher ? J'ai besoin de boulettes pour le dîner de ce soir.

— Des boulettes ? Ça me va. (Elle lui fit un clin d'œil.) C'est un code entre métamorphes pour un truc que je n'ai pas besoin de savoir ?

## CHAPITRE 21

Après un peu de rangement chez Cheryl et la distribution des saucisses restantes, Amie se retrouva chez Butch. Elle se remémora ce qui s'était passé la fois précédente : le voyant changer de tête, elle s'était enfuie en hurlant.

— Salut, Butch. Sincèrement désolée pour la façon dont j'ai réagi l'autre jour. Je viens tout juste d'apprendre l'existence des métamorphes.

— Pas de souci, petite. Même moi, j'aurais eu peur si je m'étais vu dans un miroir.

Amie se fendit d'un sourire reconnaissant puis constata que maman Dubois était à l'autre bout du magasin.

— Dites, Butch, vous avez déjà pensé à proposer un rencard à Jean ?

Le boucher se figea.

— Je... j'ignore quelle serait sa réaction.

— Oh ! ça, fit la jeune femme, je suis sûre qu'elle dirait oui.

— Ah bon ? fit le colosse, les yeux écarquillés.

— Mais oui. Lancez-vous, elle ne fera jamais le premier pas. C'est dans vos cordes, non ? L'homme-lion devint blême.

— J-je lui dis quoi ?

Amie se passa une main sur le front. Ce qu'ils pouvaient être mignons, dans ce patelin !

— Quelque chose comme « Jean, ça te dirait qu'on dîne ensemble ? ». Rien de sorcier.

Butch se raidit ; la femme incriminée approchait. Amie recula pour laisser maman Dubois poser des boulettes de viande sur le comptoir.

— Bon après-midi, Butch. Comment va ?

Amie fit signe au boucher d'agir par-dessus l'épaule de Jean.

— Jean. Ça te dirait. Qu'on dîne. Ensemble ?

C'était certainement la première fois qu'un lion virait robot pour proposer un rencard. Maman Dubois resta plantée là, à le dévisager, et il fit de même. Miséricorde !

Amie agita les bras pour capter le regard du colosse, désigna sa montre et articula « Demain 18 heures ». Il baissa les yeux sur sa propre montre.

— Ce soir 18 heures ? dit-il.

Ce soir ? Non, non ! Amie secoua la tête et articula « Demain » de plus belle.

— Dix-huit heures ce soir ? Formidable, déclara Jean.

Amie se prit la tête à deux mains. L'affaire prenait un sale tour. Jean fit « au revoir » et sortit. La jeune femme empoigna le sac de boulettes, resté sur le comptoir, et adressa un pouce levé à Butch avant de sortir à son tour.

Jean la prit dans ses bras quelques mètres plus loin.

— Butch vient de me proposer un rendez-vous !

— Oui, c'est génial, hein ?

— Non ! c'est affreux. Je n'ai rien à me mettre et comment vais-je faire pour mes cheveux ?

Dieu du ciel, qu'est-ce qui m'a pris de dire oui ?

— Tout va bien se passer, allons. Je vais vous aider.

— Oh, merci, merci ! Dépêchons-nous de rentrer.

Là-dessus, maman Dubois disparut. Amie regarda en tous sens.

— Jean, comment avez-vous fait ? C'est un truc de métamorphes, j'imagine ?

— Désolée, ma chérie.

Amie sursauta et fit volte-face.

— Maman ! Où diable étiez-vous passée ?

— Les métamorphes vont si vite que les humains n'arrivent pas à suivre leurs déplacements. Allons-y.

Frank était installé dans le rocking-chair, sur le porche, à l'arrière de la maison. Sa mère et son âme sœur l'avaient éjecté dès leur retour. D'après ce qu'il avait cru comprendre, Jean allait quelque part ce soir. Il avait cru entendre le mot « rendez-vous ». C'était forcément un malentendu même si, pas plus tard que l'autre jour, il lui avait dit qu'elle ne sortait pas assez.

L'heure n'était pas à s'inquiéter pour sa mère ; des problèmes plus sérieux avaient fait surface. La conversation avec son boss avait été truffée d'infos bonnes et mauvaises. Côté bonnes nouvelles, Giuseppe Ragusa était dans le collimateur de la police depuis longtemps, et, côté mauvaises, plusieurs agents chargés de sa surveillance avaient mystérieusement disparu au fil des ans.

Le CV de Ragusa était aussi sanglant que celui des plus célèbres gangsters d'antan mais, en mafieux moderne, l'oncle s'était adossé à plusieurs grosses boîtes. Frank était convaincu que c'était de ces dernières que le clan tirait ses revenus. Il avait livré à son patron le lien entre l'assassinat du sénateur maquillé en braquage, les projets dudit sénateur, les sociétés contrôlées par Ragusa et les flux financiers.

François avait noté avec intérêt que Ragusa n'avait pas payé la caution de son fils. C'était à lui de se débrouiller pour réunir la somme. Giuseppe rechignait visiblement à cracher le 1,3 million de dollars demandé. Mais s'agissait-il seulement d'un problème d'argent, ou existait-il une autre raison poussant le chef mafieux à laisser son fils croupir en prison ? Chouette famille, en tout cas ! Pas étonnant qu'Amie tienne tant à prendre le large.

Restait la question phare : Amie était-elle vraiment en sécurité à Spotted Creek ?

Une voiture s'engagea dans l'allée puis s'immobilisa. Frank crut qu'il avait la berlue tant ce qui en sortait était étrange : ce vieux Butch... en costard-cravate. Une vision inédite. Le fait même que Butch possède une tenue pareille était à peine croyable.

L'homme-lion lui fit signe, ouvrit le portail de l'allée et le rejoignit sur le porche. Un relent d'inquiétude et... oui, de peur, le précédait.

— Comment ça va, Butch ?

— Bien, enfin, pas mal. Je n'avais plus fait ça depuis le bahut. Et encore, pas souvent, même à l'époque.

— Quoi au juste ?

Cent images contradictoires défilèrent dans la tête de Frank, qui sentit s'éveiller l'instinct protecteur de son fauve.

— Proposer un rencard, fils. Figure-toi que j'ai demandé à ta mère qu'on sorte ensemble. Enfin je crois... C'est assez flou dans ma tête.

Butch se passa la main sur le front. François poussa un soupir de soulagement puis s'autorisa à

rire.

— Entre donc, dit-il en se levant pour ouvrir la porte de la cuisine. J'ai des boulettes qui mijotent dans leur sauce. J'avais à peine fini de les préparer quand les femmes m'ont jeté dehors.

— C'est du propre, grogna l'homme-lion.

Amie passa la tête de l'intérieur et avisa les deux compères.

— Hello, les garçons. Installez-vous au salon, que Jean puisse faire son entrée.

Elle sourit et leur adressa un clin d'œil. Eh merde, songea Frank, qu'avait-elle fait à sa mère ?

Désormais aussi mal à l'aise que Butch, il conduisit leur invité dans le salon voisin. Ils prirent place face à face.

— Où tu comptes la sortir ? demanda François.

— J'avais songé l'emmener au cinéma, à Columbus.

Frank hocha la tête.

— Vous serez sages, j'espère ? Ni cuite ni badinage ?

— T'inquiète, assura Butch en tapant du pied sur le tapis. Je ne bois jamais.

— À quelle heure tu as prévu de la ramener ?

— Vers 23 heures.

— Entendu. On sera ici à l'attendre.

Le boucher le remercia d'un hochement de tête.

— Tu sais, entama Frank, ma mère est une perle. À traiter comme telle. Ne va pas te fourrer dans une situation dangereuse, surtout, et, si jamais ça craint, tu m'appelles de suite, d'accord ?

— Entendu. OK. Merci.

Les deux hommes se tournèrent en entendant ces dames arriver. Frank allait demander à Amie qui était la bimbo à son côté... quand il prit conscience qu'il s'agissait de sa mère. Ça alors ! Il avait beau savoir que Jean s'était fait couper les cheveux la veille, il n'avait pas encore vu le résultat et n'avait fait aucun effort en ce sens. Jean était revenue avec un fichu sur la tête. Il découvrit qu'elle avait les cheveux courts, à la garçonne. Et que ça lui allait super bien. Elle était maquillée autour des yeux, ses pommettes ressortaient et, visiblement, Amie n'avait pas cédé l'intégralité de sa garde-robe : il imaginait mal sa mère achetant le type d'article qu'elle portait. Une tenue classe et modeste à la fois. Parfaite.

— Mazette, Jean, s'exclama Butch, tu es superbe. Enfin, je veux dire, tu l'es tout le temps, mais encore plus là tout de suite que d'habitude...

— C'est bon, Butch, on a saisi, fit Frank. N'oublie pas ce qu'on a dit. Et interdiction de coucher au premier rencard.

— Frank ! protesta sa mère.

Il haussa les épaules.

Le couple sortit par la porte de devant. Frank rejoignit Amie à la fenêtre.

— Elles apprennent vite, soupira la jeune femme. À peine on leur montre comment lécher une saucisse, et, hop, un rendez-vous galant.

— Que veux-tu, rétorqua François, ça s'apprend, le lâcher prise. Alors, princesse, dit-il en la dévorant des yeux et en se passant la langue sur les lèvres, ce sera quoi pour commencer ? Boulettes ou saucisse ?

— Ça peut attendre un peu, la saucisse ? Si on allait d'abord faire un tour ?

## CHAPITRE 22

Amie se doutait que Frank avait tout autre chose en tête qu'une promenade, mais ils avaient eu très peu de temps pour bavarder, et il fallait absolument qu'elle lui parle de leur fils. Il méritait de savoir.

— Avec joie, dit-il avant de s'éclipser un court instant.

Elle sourit en le voyant revenir avec une couverture sous le bras.

— Une couverture ?

Il haussa les épaules.

— Je me suis dit qu'on pourrait s'arrêter pour admirer les étoiles, ou autre chose.

Bigre, quel homme parfait il était ! Amarella, qui l'aimait depuis le premier regard, ne cessait d'être épatée par sa prévenance.

Ils se rendirent au parc. Y étalèrent la couverture et restèrent étendus un moment à contempler le ciel.

— C'est un truc que j'avais cessé de faire après que tu m'as quittée, avoua-t-il.

Elle détesta l'idée qu'à cause d'elle Frank ait cessé de se livrer à une activité qu'il lui avait appris à aimer.

— Pourquoi ?

— Parce que, sans toi, ça n'avait plus aucun sens. C'était notre petit rituel, tu te souviens ?

Elle soupira, bercée par la fraîcheur agréable de la brise sur sa peau.

— Bien sûr. Tu étais intarissable sur les étoiles et, moi, je t'écoutais, en faisant celle qui avait tout capté.

Il gloussa.

— Ça m'étonnait, à l'époque, de te voir garder le silence si longtemps.

— Gros malin ! C'est calme, ce soir. L'autre jour, c'était blindé de gamins sacrément remuants. (Elle rit.) Ça fait drôle de voir comment les parents d'ici s'y prennent avec leur progéniture.

Frank resta quelques secondes sans répondre. Puis :

— Va savoir... Il faut croire qu'ils aiment leurs mômes.

— Et pas toi ? Je veux dire, tu n'as pas envie d'en avoir ?

Une boule dans la gorge, Amie s'était efforcée de poser cette question sur le mode trivial en espérant pouvoir enchaîner sur leur fils.

— Non, pas vraiment.

Cette réponse la cueillit à froid. Il ne voulait pas être père. À quoi bon, dans ces conditions, ouvrir le dossier Francis ? Pas alors que l'idée le rebutait. Avec le temps, peut-être...

— Frank, il faut que je te parle d'un...

— Salut, les amoureux, fit une voix dans leur dos.

Ils se tournèrent sur le ventre et levèrent la tête : quelques mères de famille étaient là, présentes à la fête plus tôt.

— Comment ça va ? demanda François.

— Super ! Frank, déclara Cheryl, radieuse, on adooooore les changements qu'Amie apporte à cette ville.

— Pour sûr, elle a donné un sérieux coup de neuf ! abonda Sherri. C'est un bonheur de la savoir ici.

Amie resta sans voix. C'était bien la première fois qu'elle entendait quelqu'un lui tresser des lauriers. Elle sourit et fit signe à ces dames qui s'éloignaient déjà, la tête pleine des compliments merveilleux qu'elle venait de recevoir.

— Prête à rentrer ?

Amie le regarda dans les yeux et comprit qu'il était grand temps de cesser de jouer à cache-cache avec son oncle. Hors de question que ce dernier continue de tout contrôler. Elle voulait Frank et elle l'aurait. Quant au fiston... ça s'arrangerait. Son fils chéri était tout pour elle. Adorable comme il l'était, le petit Francis aurait tôt fait de se faire aimer par le grand François. Faute de quoi, âme sœur ou pas, elle taillerait la route et Frank se retrouverait de nouveau seul.

Ils se hâtèrent de regagner la maison, grimpèrent les marches à toute allure et claquèrent la porte de la chambre de Frank derrière eux.

Puis elle l'embrassa. Avec Fougue. Désir. Une faim dévorante. Chaque mouvement des lèvres de son bel amant faisait fondre un peu plus de sa volonté. Penser devenait difficile. Impossible. Leurs fringues furent ôtées le temps qu'elle reprenne son souffle, puis il fut allongé sur elle, leurs bouches toujours scellées l'une à l'autre.

Ce baiser fabuleux ne dura qu'un court instant ; il passa ensuite à la poitrine. Amie poussa un violent hoquet de plaisir en sentant sa bouche se refermer sur un de ses tétons. Peu lui importait d'être bruyante. Seules comptaient les sensations. Cette langue qui titillait son mamelon durci à l'extrême, ces mains puissantes qui lui pétrissaient l'autre sein.

Quand il aspira son téton, elle vit trente-six chandelles. Tout son corps tressaillit. Ses hanches allaient et venaient sans qu'elle en ait conscience, cherchant sa queue pour qu'il la pénètre. L'emplisse. Un nouveau spasme des pieds à la tête... puis, enfin, elle sentit cette verge tant désirée glisser à l'orée de son sexe. Mais ça ne dura pas.

Alors qu'elle gémissait comme une possédée, il descendit le long de son corps jusqu'à se retrouver entre ses cuisses. La jeune femme planta ses ongles dans la literie et baissa les yeux : par-delà son bas-ventre secoué de spasmes, elle croisa son regard aux éclats d'or.

— Toi et moi, bébé.

Il prit un air possessif. Elle gémit de plus belle.

— Après ce qui va suivre, il n'y a plus de retour en arrière possible.

— Oh oui, vas-y !

Il lui lécha le petit bouton lentement, paresseusement. Amie poussa un grognement rauque.

— Frank... il faut qu'on parle.

— Une petite seconde, mon amour.

Un coup de langue plus tard, elle se remit à geindre, l'agrippa par les cheveux et lui pressa la tête contre son entrecuisse. La discussion attendrait.

— Allez, du nerf. Si tu n'y mets pas plus d'énergie, je vais commencer à te donner des ordres.

Le grondement en sourdine qu'il lâcha pouvait passer pour un éclat de rire.

— Et quels sont ces ordres ?

— Fais-moi jouir. Là, tout de suite. Je n'en peux plus.

Il accéléra les coups de langue sur le clito d'Amie, qui sentit tous ses muscles se contracter.

— Oui, encore ! éructa-t-elle.

Ses grandes lèvres étaient caressées par son souffle chaud tandis qu'il s'activait sur sa chatte puis lui fourrait la langue dans le sexe. C'était inédit. Elle rua à plusieurs reprises, se déhancha. Son sang frôlait l'ébullition ; tout son être était en feu.

Elle aurait été incapable d'articuler un propos cohérent même si sa vie avait été en jeu. D'une seconde à l'autre, Frank allait la faire hurler de plaisir, puis plus rien n'existerait que l'instant présent. L'attente avait assez duré.

Tout le visage enfoui dans sa chatte, Frank planta sa langue charnue en elle.

— Oh oui !

Il la baisait à coups de langue ! Chaque nouvelle poussée de cette chose humide, chaude, sensuelle, était un rêve. Elle respirait par à-coups. Puis il grogna en elle... et ce fut l'extase totale. Les digues cédèrent, lui vidant les poumons, la laissant hors d'haleine. Ce bref court-circuit avait suffi à la transporter au septième ciel.

Elle hurla son nom. Fort. Très fort. Tressaillit des pieds à la tête. Ses jambes étaient en coton ; le manque d'oxygène l'avait terrassée. Le simple fait de rester consciente monopolisait toute son énergie. C'était vital, pourtant : la fête n'était pas finie. Loin de là. Il remonta en rampant et l'embrassa sur la bouche. Ses lèvres avaient le goût de l'orgasme qu'elle venait de vivre.

Il s'insinua dans sa chatte d'un coup de reins déterminé. Amie crut qu'elle allait se remettre à crier tant c'était divin de le sentir en elle. Parfait. Les ongles plantés dans les épaules luisantes de Frank, elle se mit à haleter. L'attira à elle pour qu'il l'embrasse encore. Lui griffa le cuir chevelu, s'agrippa comme elle put aux courtes mèches qui lui pendaient sur la nuque.

Le monde cessa d'exister. Les jambes enroulées autour de sa taille, elle croisa les chevilles sur ses reins. La grande carcasse de Frank n'était plus qu'une machine de précision animée par un seul but : l'achever à coups d'orgasmes répétés. Elle s'accrocha à lui, heureuse de le laisser la posséder. Elle ne s'appartenait plus mais était à lui, désormais.

Ils s'embrassèrent avec une fièvre qui réchauffa encore leurs épidermes brûlants. Amarella ne vivait plus que par cette langue avide collée à la sienne et ce dard énorme dans sa chatte. Il glissa la main entre leurs peaux luisantes de sueur et décrivit des cercles autour de son clitoris enflé. Elle rompit leur baiser pour gémir tout son soûl.

— C'est si bon, Frank !

Il la lécha dans le cou, se frotta contre l'artère qui palpait.

— Laisse-toi aller, bébé.

Une pression supplémentaire sur son bouton suffit à la faire jouir. Elle poussa un cri, le dos arqué au-dessus du lit. Tout son corps vibra sous l'effet d'une nouvelle onde de choc.

La respiration hachée, Amie rouvrit les yeux et croisa son regard de braise. Il retira son sexe encore dur comme du bois. Le temps d'un hoquet de stupeur, la jeune femme se retrouva sur le ventre et le cul en l'air. Elle se tordit le cou et vit qu'il avait les mâchoires crispées.

— Ne bouge pas, bébé, dit-il d'une voix caverneuse. J'ai besoin d'être en toi.

Fichtre, la belle idée ! Encore, encore. Jamais elle ne se lasserait de le sentir en elle. Agrippée aux draps, Amie se pencha au maximum et attendit. Frank lui caressa le dos, lui embrassa les fesses... et, l'instant suivant, elle sentit le gland pousser à l'orée de son sexe. Sa verge épaisse écarta les parois vaginales à mesure qu'il s'enfonçait.

— Ah ! gémit-elle en sourdine.

Un brusque regain de désir sexuel lui faisait une boule dans le ventre. Amie n'en revenait pas de se sentir déjà prête à jouir. Il donna un coup de boutoir. Se retira. Recommença. Chaque va-

et-vient lui lubrifiait un peu plus la chatte. Les mains fermement calées sur ses hanches, il la maintenait en position. Nouveau coup de reins. Plus appuyé.

— Oui ! Dieu que c'est bon...

Ces paroles l'incitèrent d'évidence à accélérer le tempo. Amie, faute d'une autre option, prit son pied. La queue de Frank lui faisait un effet qu'elle était prête à payer au prix fort pour que cela dure infiniment. Un frisson courut le long de son échine ; l'étincelle éveilla des zones orgasmiques inédites. Elle contracta ses muscles vaginaux sur sa bite.

— Bordel !

Contraint de poursuivre à quatre pattes, Frank continua sans jamais baisser de rythme, faisant monter la fièvre à chaque nouvelle poussée. Amie, qui n'était plus que sensations, crut qu'elle allait s'envoler.

Puis vint la stimulation clitoridienne. Furieuse. Implacable. Elle jouit aussitôt.

— Oh oui ! Oh oui !

Le temps était aboli. Perdu dans le feu liquide du plaisir. L'afflux d'adrénaline était tel qu'Amie, prise de vertige, crut un instant que les contractions sur la queue de Frank allaient durer toujours. La morsure qu'elle sentit alors, tout en haut du dos, n'eut d'autre effet qu'intensifier son orgasme. Les coups de boutoir s'arrêtèrent brutalement ; il se crispa ; gronda. Lui serra la hanche si fort que ses ongles lui meurtrirent les chairs.

— Tu as à moi, Amie. C'est ton destin. Mienne à jamais.

Il jouit si violemment qu'elle sentit le sperme affluer tandis qu'il s'écroulait sur elle. La morsure, désormais douloureuse, la fit hurler à pleins poumons. Sa semence affluait toujours. Les mini-orgasmes semblaient ne jamais vouloir finir. Il s'agitait toujours en elle, les contractions duraient elles aussi. Pas question de laisser perdre la plus petite goutte de son foutre.

## CHAPITRE 23

Amie n'arrivait pas à s'imaginer renonçant de nouveau à tout ça. C'était si bon d'être dans les bras de Frank, bien au chaud sous la couverture, lovée contre ce corps puissant. En finir ? Non, ce serait trop dur.

Frank lui embrassa l'épaule.

— J'entends ma mère au rez-de-chaussée. Elle part courir, je crois. Je l'accompagne, d'accord ? Reste au lit ; il est encore tôt.

Elle lui caressa le torse.

— Tu es sûr que tu n'as pas envie d'autre chose pendant qu'elle est sortie ?

— Hmm. Vu sous cet angle...

Il s'apprêtait à revenir sous les draps quand Amie prit conscience qu'elle venait d'agir en égoïste. Âme sœur ou pas, Frank n'avait pas le droit de délaissier sa mère. Elle lui flanqua une classe sur les fesses.

— Va courir avec elle. Je serai là à ton retour. Il faut qu'on parle. Tout à l'heure, en prenant notre temps.

Frank lui déposa un baiser sur le front puis se hâta vers la porte.

— Et ne la bombarde pas de questions à propos de son rencard. La vie privée d'une mère, ça se respecte. Quoi que tu aies envie de savoir.

— Ouais, ouais, dit-il avant de s'engager dans l'escalier.

Peu de temps après, la porte de la cuisine s'ouvrit et se referma. Amie soupira dans son oreiller et inhala son odeur avec délice. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle était heureuse.

Ses yeux se rouvrirent brusquement. Elle avait dû se rendormir, et un bruit l'avait réveillée. Le retour de Frank et de sa mère, peut-être ? Il n'y avait pas de pendule dans la chambre mais, à en juger par l'éclat du soleil, un bon bout de temps s'était écoulé.

Puis elle entendit craquer la sixième marche. Quelqu'un montait. Elle s'attendit à voir Frank débouler mais, comme il tardait à arriver, elle se leva et enfila une robe de chambre.

Amie ouvrit la porte, risqua un œil par l'embrasement... et vit un inconnu. Quand les yeux de l'homme se réduisirent à deux fentes tandis que de longues canines lui poussaient, la jeune femme hurla et s'enferma. Après avoir traversé en courant la salle de bains attenante, elle gagna sa propre chambre et mit le verrou.

Puis, passant la main sous le matelas, elle tâtonna à la recherche du flingue de Joey qu'elle avait caché là en arrivant. Pistolet brandi, elle attendit de voir ce que l'inconnu allait faire : continuer à tambouriner à la porte de Frank ou essayer la sienne ? Dans un cas comme dans l'autre, elle avait peu de temps devant elle.

Pour fuir, la seule issue était la fenêtre à guillotine donnant sur le jardin. Elle l'ouvrit et se pencha : pas la moindre prise à laquelle s'accrocher. Autant oublier. Comment appeler à l'aide ?

Elle n'avait pas son téléphone. Après un tour complet sur elle-même, Amie beugla par la fenêtre. Jean avait dit que les métamorphes jouissaient d'une ouïe supérieure. Restait à espérer qu'elle le soit vraiment.

Les coups à la porte de Frank cessèrent... puis la sienne faillit se dégonder. Amie se rua dans le placard. Tant pis si c'était là qu'il commençait à fouiller, il n'y avait pas d'autre endroit où se cacher. La porte donnant sur le couloir céda avec fracas. La jeune femme tenta vainement de retenir son souffle : ses poumons étaient en feu.

— Je sens ton odeur, Amarella Capone. Tu croyais vraiment tromper ton monde dans cette ville ? Tss...

Sa voix se fit plus forte ; il était tout près du placard.

— Allez, quoi, sors d'ici sans faire d'histoire, que je te ramène à Vegas. Ta famille a très envie de te voir. Ils seront tellement contents que j'aurai sûrement droit à une chouette récompense.

Il était devant la porte, à présent. Elle était cuite. Soit Frank n'avait rien entendu, soit il était trop loin.

Amie tint l'arme à l'horizontale, bras tendus. Plutôt crever que de retourner chez son oncle. Le placard s'ouvrit à la volée. L'inconnu était là, la trogne barrée par une vilaine grimace, un filet de bave au bout des crocs. Il grogna. Leva une patte griffue en vue de l'égorger.

Elle pressa la détente à plusieurs reprises. L'intrus, touché de plein fouet, s'effondra sur le dos devant la fenêtre. Amie sortit prudemment du placard, flingue toujours brandi. Sans crier gare, une autre créature bondit par la fenêtre en grondant : fourrure blonde, crocs saillants, toutes griffes dehors. Amie tomba à la renverse, hurla et tira de plus belle.

Le fauve esquiva, s'écrasa sur le parquet et y glissa jusqu'au couloir... avant de dévaler les marches. La jeune femme comprit alors qu'il devait s'agir de Frank-le-puma. Merde et merde !

— Frank !

Elle descendit les marches quatre à quatre : sous sa forme humaine, il gisait face contre terre, inerte.

— Frank ! miséricorde. Dis-moi que je ne t'ai pas tué, je t'en prie.

Il grogna quand elle lui posa la main dans le dos.

— Je n'étais plus tombé dans cet escalier depuis la petite enfance. Ça fait plus mal que dans mon souvenir.

Sa mère, tout en enfilant une robe de chambre, apparut alors.

— Amie ! on a entendu des coups de feu... Que s'est-il passé ?

Amie n'avait d'yeux que pour Frank, trop terrorisée à l'idée de l'avoir touché pour se soucier de ce que disait sa mère.

— Frank, tu n'as rien ? Je suis si heureuse de t'avoir raté...

— Oh ! fit Jean, c'est un autre point fort des métamorphes. À moins de faire mouche en pleine tête ou en plein cœur, il est très difficile d'en tuer un. Quand l'un de nous est touché, il lui suffit de se transformer pour que les dégâts occasionnés disparaissent. Comme si de rien n'était.

L'inconnu à l'étage en était certainement un. L'avait-elle touché à la tête ou au cœur ? Aucune idée. Affirmer qu'elle s'était surtout contentée de survivre était un doux euphémisme.

La jeune femme remonta les marches et entra dans sa chambre, précédée par François. Jean se pencha sur l'intrus : il avait un trou au milieu du front.

— Je l'ai déjà vu, dit maman Dubois. Un loup, si j'ai bonne mémoire. Il a dû lire le même article que moi et deviner juste.

— Oui, abonda Amie. Quand sa main s'est transformée, il m'a semblé qu'elle ressemblait à

une patte de loup.

- Portons-le en bas, proposa Frank. Que je le mette sur le porche en attendant la police.
- Beurk, firent les deux femmes d'une même voix.
- Vous préférez que je le laisse ici ?
- Non, trancha Jean. Sur le porche, ce sera parfait.

Assise à la cuisine, Amie sirotait sa tasse de thé à l'issue du petit déjeuner que la mère de Frank leur avait préparé. C'était nickel. Boire une gorgée lui permettait de prendre le temps de réfléchir aux questions de l'enquêteur, afin de s'assurer qu'elle n'inventait rien sous le coup de l'émotion.

Frank faisait les cent pas sur le porche, son téléphone collé à l'oreille depuis trente bonnes minutes. Le chef de la police descendit de l'étage.

— Merci pour votre patience, madame Dubois et mademoiselle Capone. Nous avons recueilli tous les éléments nécessaires. Rien ne sera retenu contre vous.

— Merci à vous, chef, de vous être déplacé de si bon matin.

— Je vous en prie, madame Dubois. Très heureux de vous avoir revue. (Il s'engagea vers la sortie puis s'arrêta à mi-chemin.) Et merci à vous deux pour tout ce que vous avez montré à ma femme, aussi. Elle sort davantage et est plus heureuse que jamais. C'est bon pour nous et pour toute la ville.

Il leur adressa un signe puis sortit sur le porche. Frank raccrocha, parla au chef quelques minutes et rejoignit les deux femmes à l'intérieur.

— Bon. J'ai eu mes collègues à Washington. Grâce aux empreintes de notre intrus, ils ont pu déterminer qu'il s'agit d'un simple autochtone au casier chargé.

— Au quoi ? fit Jean.

— Casier judiciaire, expliqua François. Comme dans les séries télé. Son CV, quoi.

— Autre chose sur ce type ? pressa Amie. Un lien quelconque avec la mafia ?

— Aucun lien établi, non.

— Ce qui veut dire qu'on peut rester ici sans risque ?

— Probablement, estima Frank.

« Probablement » n'était pas assez aux yeux d'Amarella. Il était exclu de laisser son oncle envoyer des affreux à sa recherche, qui risquaient de s'en prendre aux braves gens de Spotted Creek. Hors de question. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis l'intrusion matinale. Elle avisa l'horloge et s'étonna de constater que l'heure du déjeuner approchait déjà. Maman Dubois ayant préparé le petit déjeuner, elle estima de son devoir d'inviter Frank et sa mère à manger dehors.

— Je vous invite tous les deux à déjeuner pour changer ? Ça nous donnera l'occasion de réfléchir à un plan.

Ils acceptèrent.

Dans sa chambre, Amie décida de prendre le pistolet de Joey. Le pire était hélas possible, désormais. Alors qu'elle tâtonnait dans le bagage contenant l'arme, ses doigts effleurèrent une enveloppe. Elle la sortit : c'était la lettre qu'elle avait préparée à l'intention de Frank. À l'intérieur figuraient les infos permettant de retrouver leur fils, dans le désert de Mojave, chez ses grands-parents adoptifs. Quand elle avait rédigé ce courrier, elle n'était pas certaine de le lui confier. Mais s'il lui arrivait malheur quelqu'un devrait se charger à sa place de veiller à ce que l'oncle honni ne mette pas la main sur Francis. C'était la priorité absolue.

Elle remisa l'enveloppe et se munit du flingue. Une fois redescendue, alors que le trio s'apprêtait à sortir, une forte explosion secoua la maison.

## CHAPITRE 24

Frank s'assura que les deux femmes étaient sauvées puis sortit en trombe, en direction du centre-ville, origine supposée de l'explosion. Il se changea en puma après quelques enjambées et s'élança à vive allure.

Une puanteur de fumée âcre lui laissa un goût détestable dans la bouche. C'était quoi, ce bordel ? Une fuite de gaz ? Qu'est-ce qui avait pu provoquer une explosion assez forte pour secouer la maison familiale à pareille distance ?

Il ralentit un peu après avoir dépassé le parc. Un haut panache de flammes s'élevait d'un bâtiment à l'abandon, tout au bout de l'agglomération.

Le milieu de la chaussée était tenu par trois Hummer noirs. Les mêmes monstres de métal que celui du magasin Prada, à Vegas. Merde alors ! ils avaient réussi à localiser son âme sœur *ici* ?

La vitre arrière de l'un des SUV se baissa. L'instant suivant, une roquette volatilisa le salon de coiffure. Il fallait que ça s'arrête, et vite ! Frank reprit forme humaine et s'engagea dans la grand-rue, au milieu de la chaussée, en direction des indésirables. Peu lui importait qu'ils le voient se transformer. Au contraire. Si ça les faisait flipper au point de décamper, tant mieux.

— Qu'est-ce que tu veux, Ragusa ? Fais demi-tour et retourne à Vegas pendant qu'il est encore temps !

Un gros rire s'échappa du haut-parleur monté sur le capot du premier véhicule.

— Et tu es qui, petit mec à poil ? Le porte-parole de ce bled paumé ?

Son fauve apprécia peu. Le félin était prêt à déchiqueter ce trou du cul.

— En effet, je parle au nom de tous. Quant au petit mec, comme tu dis, il aimerait bien voir ta gueule de près. Tu as peur de sortir, ou quoi ?

Le véhicule de tête tangua sur son essieu, un Larsen à vriller les tympanes sortit du haut-parleur puis une nouvelle voix retentit.

— Nous venons récupérer Amarella Capone. Livre-la-nous et on part.

Du coin de l'œil, Frank aperçut des loups qui avançaient dans l'ombre. Deux panthères noires traversèrent derrière les 4 x 4. L'abondante crinière de Butch apparut à sa fenêtre. La ville se fâchait. Tout le monde soutenait Amie, il n'était pas question de la livrer. Une fierté nouvelle enfla en lui. Les siens étaient à la hauteur.

Amie, qui n'était pas des leurs quelques jours plus tôt, l'était désormais. Ils étaient prêts à se battre pour elle. Butch reprit sa forme humaine et rejoignit Frank dans la rue. Solidarité.

— Qui prétend que la femme Capone est ici ? lança Butch, fier et droit, la musculature agitée par sa lourde démarche.

Un soupir émana du haut-parleur.

— Nous le savons de source sûre. Et aussi qu'apparemment sa présence ne fait pas l'unanimité. Livrez-la immédiatement ou on fait sauter un autre bâtiment de votre précieux trou à rats.

Butch se tourna vers Frank.

- Retourne chez Jean et mets Amie à l’abri. Tout de suite.
- Et comment je fais sans que ça ait l’air louche ?
- Facile.

Butch attrapa Frank par la peau du cou et lui colla un pain. En retenant son coup à la dernière fraction de seconde. L’impact fut cependant assez violent pour que la tête de Frank parte en arrière. Puis l’imposant boucher l’empoigna par la taille et le balança vers le resto de Dorothy.

— Du balai, sac à puces !

Dorothy, debout sur le perron de son établissement, aida Frank à y entrer.

— Qu’est-ce qui lui prend ? Il a pété les plombs ou quoi ?

François traversa la cuisine d’un pas mal assuré. Et en riant.

— Crois-le ou non, mais Butch est un génie de la discrétion. (Il ouvrit la porte de derrière.) Dorothy, sors avec moi. Ne reste pas à l’intérieur, ce lance-roquette ne me dit rien qui vaille. Ne va pas mourir, surtout. Il faut que tu continues à nous nourrir !

Il sourit tout en changeant de forme puis s’élança en direction du parc – et de la maison familiale.

La troisième explosion fit tressaillir Amie et maman Dubois. Grâce à ses sens de métamorphe, Jean avait pu relayer ce qu’elle avait entendu à Amie. Les deux femmes étaient dans le parc, hors de vue. La jeune femme était horrifiée. Toutes ces destructions, et des victimes potentielles, par sa faute... Non, il fallait mettre un terme à cette folie.

Elle se tourna vers Jean.

— Maman Dubois, je dois aller me...

— Non ! ne te livre pas à ces gens. C’est bien après toi qu’ils en ont ?

— En effet. Et j’y vais.

Elle prit la mère de Frank dans ses bras pour l’apaiser.

Alors qu’elle traversait le parc à vive allure en direction de la grand-rue, Amie faillit buter sur un magnifique puma. Eh merde, comment l’annoncer à Frank ? Le fauve se mua en humain : un spectacle captivant et flippant à la fois. C’était la première fois qu’elle assistait à une métamorphose complète. Ça n’avait pas l’air d’une partie de plaisir, mais cet aspect-là des choses devrait attendre.

— Où allez-vous comme ça, jeune fille ? entama Frank, visiblement en rogne.

— Frank, écoute ce que...

— Ne va pas avec eux. Il est de ma responsabilité de te garder en sécurité, et...

— Un instant, rétorqua Amie. Ma sécurité n’est pas sous ta responsabilité, mais sous la mienne. Je me suis très bien débrouillée pour veiller sur mon... (elle avait failli dire « mon fils ») sur mon cul jusqu’ici, et il n’est pas question que ça...

— Non, Amie. Je t’aime. Pas question de te laisser repartir.

Il l’aimait ? Et elle, alors ! Son cœur se fissura.

— Frank, il y a un truc important que j’ai essayé de te dire, mais...

La gorge serrée, elle se fourra les mains dans les poches.

— Mais j’avais très peur de ta réaction. De ce que tu risquais de répondre.

Les sourcils froncés, il la tint dans ses bras et la regarda dans les yeux.

— Tu peux tout me dire, bébé.

— Le plus simple, c’est encore que tu retournes à la maison. Ma valise, à l’étage. Elle contient une lettre pour toi. (Elle se mordit la lèvre inférieure pour l’empêcher de trembler.) Tu la liras ?

— Bien sûr, mon cœur. Tout ce que tu voudras. Mais sache, Amie, que rien de ce que contient cette lettre ne me fera t'aimer moins.

Amie eut tant envie de le croire qu'elle sut à cet instant que taire l'existence de leur fils avait été une erreur. Les raisons de ce lourd secret, valables à l'époque, n'avaient plus lieu d'être.

— Je l'espère.

Elle l'enlaça puis rompit leur étreinte presque aussitôt. Il fallait en finir au plus vite ; il était si facile de se sacrifier en sachant que cela permettrait d'éviter un terrible gâchis en vies humaines. À condition de ne pas traîner : la ville était déjà en partie détruite par sa faute.

— Frank, laisse-moi t'expliquer comment ça va se passer. Je monte dans le 4 x 4 et ils me conduisent à l'oncle Giuseppe, à Vegas. Il vit à quelques maisons de chez moi. Freeman connaît l'adresse exacte. Contacte-le et formez une équipe pour me sortir de là.

» L'oncle ne me fera pas de mal. Si la famille découvrait qu'il m'a liquidée, ce serait l'émeute, il finirait déchu. Ce risque-là, il ne le courra pas. Quinze hommes de main environ assurent sa sécurité, plus une batterie de caméras de surveillance aux abords et à l'intérieur. Freeman doit savoir tout ça. Contacte-le. Mettre mon oncle hors d'état de nuire, c'est toute sa vie. Aide-le à réussir.

Elle regarda par-dessus son épaule : les Hummer l'attendaient.

— Il faut que j'y aille.

Frank la serra très fort.

— Ne me quitte pas. Pas encore.

Cette fois, le cœur d'Amie se brisa tout à fait. Elle n'avait pas voulu le quitter la première fois, et, de nouveau, elle n'avait pas le choix. Trop de vies étaient en jeu.

— Je t'aime, Frank. Je n'ai jamais cessé de t'aimer, dit-elle en s'arrachant à lui. Je compte sur toi pour me tirer des griffes de l'oncle. Et s'il faut que tu le tues pour me délivrer tu auras une double dose de léchage de saucisse.

Sur ces bonnes paroles, elle fit volte-face et s'élança.

En se faisant une promesse : quel que soit le prix à payer, il fallait en finir une bonne fois pour toutes avec l'oncle Giuseppe.

## CHAPITRE 25

Épuisée par la longue route jusqu'à Las Vegas, Amie avait retrouvé la tête froide. Elle était assise derrière le cousin Tony, qui n'avait pas cessé de la fusiller du regard. C'était quoi, son putain de problème ? Ce n'était pas sa faute à elle s'il avait une vie de merde ! Elle l'avait évité aussi souvent que possible depuis qu'ils étaient mômes.

L'estomac noué, elle se demandait si Frank avait lu sa lettre. Si oui, il se savait père. Le petit Francis était d'ailleurs son fils tout craché. Comment Frank l'acceptait-il ? Allait-il la haïr ? Que se passerait-il s'il refusait de rencontrer l'enfant ? Amie se frotta le front ; ce n'était ni l'heure, ni le lieu pour gamberger.

Si Frank apprenait à aimer son fils, un avenir à deux – à trois – devenait possible. Elle n'osait pas s'imaginer la suite si, par malheur, il rejetait Francis. C'était couru, en fait : elle le plaquerait. Son rejeton passait avant tout.

— Tu peux me dire ce qui ne tourne pas rond chez toi, Tony ? Je t'ai fait quoi pour que tu me tires la tronche à longueur de temps ?

Une lueur rouge s'alluma dans ses yeux, comme quand il l'avait repérée à la banque, juste avant qu'il flingue Joey. C'était quoi, ce délire ? Pas normal du tout... Elle frissonna. Tony avait presque l'air d'un démon.

Minute. Juste avant de mourir, Joey avait dit « démo ». Sur le coup, elle avait songé à « démocrate » ou « démolisseur ». Avait-il voulu dire... démon ? Dieu du ciel. Vivait-elle dans un monde peuplé de métamorphes *et* de démons ? Mais encore ?

Le Hummer pila sur la ligne médiane de l'autoroute. Tony se retourna vers elle.

— Tu veux savoir pourquoi je te hais ? rugit-il, aussi effrayant que s'il avait soufflé du feu.

Amie étreignit la poignée de la portière sur sa droite, et l'arête du siège arrière de la main gauche. L'arrêt brutal lui avait donné des palpitations. Ce type était dingue ! Ils auraient pu y passer tous les deux.

— C'est un peu violent comme mot, « haïr », non ? On est cousins, quand même. À mon grand dam.

Tony tendit le bras avec l'intention manifeste de l'étrangler. Elle s'enfonça au maximum dans le siège, tout juste hors de portée. Jamais elle n'avait eu peur de lui mais là, tout de suite, il paraissait résolu à la tuer. La lueur rouge dans ses yeux palpait.

— Pourquoi je te préférerais morte ? Déjà parce que tu n'as jamais su faire usage du pouvoir de ton nom. Tu l'as dilapidé à nourrir les vautours. Alors que tu aurais pu faire beaucoup pour renforcer la famille.

— La *famille* ? glapit la jeune femme. Une famille de merde, oui ! Voler pour survivre, tu trouves ça glorieux ? Un ramassis de fainéants qui vivent sur le dos des braves gens. Pitoyable.

» Et prêts à tuer tous ceux qui leur barrent la route, ajouta-t-elle. Au lieu de discuter, de trouver un terrain d'entente comme font les adultes, vous butez à tout va. Et ça se prend pour de vrais hommes...

Tony voulut fondre sur elle tandis que le SUV était durement chahuté : un semi-remorque passait à moins d'un mètre en klaxonnant.

— Redémarre, sauf si tu tiens vraiment à rejoindre tes glorieux ancêtres, fit valoir Amie en s'efforçant de ne pas se faire attraper.

Il lui adressa un sourire mauvais.

— Je suis prêt à mourir. Et toi ? Et ton charmant bambin ?

Elle se pencha et le gifla à toute volée.

— Je t'interdis de parler de mon fils ! Tu n'as pas idée de ce que c'est d'avoir un enfant.

Il rit, se retourna puis poussa le Hummer à plus de cent soixante. Dans le seul dessein de l'intimider, songea-t-elle. Dans l'incapacité de le raisonner, elle se dit que son fils était entre de bonnes mains. De ce fait, ce qui pouvait lui arriver, à elle, n'avait aucune importance.

Amie, debout devant le bureau de l'oncle Giuseppe, dans son étude, défiait le patriarche du regard.

— Laisse-moi te dire que tu es le type – correction, le deuxième type – le plus minable que la Terre ait porté.

Ragusa arqua un sourcil.

— Puis-je savoir qui me devance, chère nièce ?

— Sérieux ? fit Amie en levant les yeux au ciel. Tu n'as pas une petite idée ? Qui, selon toi, est débile au point de faire sauter tout un patelin pour mettre la main sur une pauvre fille ?

— Si c'est ce que tu as à me dire de plus méchant, chère nièce, gloussa-t-il, permets-moi de passer l'éponge.

— Oh que non ! et de loin. Si tu tiens vraiment à connaître le fond de ma pensée, je suis prête à descendre au fond du caniveau.

— Amarella, soupira l'oncle, tu as toujours été un cran au-dessus de nous autres.

— Comment ça ?

Sa remarque avait presque sonné comme un compliment, mais, venant de lui, c'était exclu.

— Ta mère, ma sœur, s'estimait meilleure que moi. Son *credo*, c'était que les moins intelligents gagnaient leur vie en volant et en tuant...

— Telle mère telle fille, intervint Amie.

Giuseppe gloussa de plus belle. Cela l'inquiéta : en grandissant, elle ne l'avait jamais entendu rire, ni même vu esquisser un sourire.

— Ce que ta mère ou toi pouvez penser m'est égal. J'ai trouvé le moyen de montrer au monde que les Ragusa sont destinés à briller. Quant à toi, chère enfant, tu es un rouage majeur du processus.

Une porte latérale s'ouvrit. Entra alors une blonde très spectaculaire dans sa robe moulante. L'arrivante tourna autour d'Amie, qu'elle détailla de la tête aux pieds. Puis elle posa une fesse sur un coin du bureau.

— Elle fera l'affaire, Giuseppe.

Les yeux d'Amarella se réduisirent à deux fentes.

— Je vois que tu as repris goût aux putes, mon oncle. Elle aussi doit faire l'affaire, j'imagine.

La blonde la fusilla du regard.

— Mesure tes paroles, petite peste, ou je te transforme en grenouille. Ce qui ne t'enlaidirait guère.

Sainte merde, la magie *aussi* existait donc ? Merveilleux. Métamorphes, démons, sorcières.

Miséricorde... Minute papillon.

— Si vous êtes une sorcière et pas une pute, qu'est-ce que vous faites ici ?

La sorcière afficha un sourire sardonique ; une lueur mauvaise s'alluma dans ses pupilles.

— Tu le sauras bientôt.

La créature sauta du bureau puis ondula en direction de la double porte donnant sur la salle de bal, tout au bout de l'étude.

— C'est une bonne chose que tu l'aies trouvée à temps, Giuseppe. Sans quoi il aurait fallu attendre un mois. Et entre passer un mois en enfer ou ici, avec toi, le choix est vite vu.

La sorcière se tourna vers les porte-flingue qui rôdaient en périphérie de la pièce.

— Enfermez mademoiselle sainte-nitouche dans la chambre. J'aurai ensuite besoin de tout le monde dans la salle de bal.

## CHAPITRE 26

Amie faisait les cent pas dans la chambre à l'étage. Que se passait-il ? Pour quelle raison son oncle avait-il fait venir une sorcière chez lui ? En quoi était-elle concernée ? En tout état de cause, la situation craignait un max.

Elle se retrouva devant la fenêtre. Une fenêtre de chambre à coucher munie de barreaux. Pas de quoi s'étonner, tout compte fait. Et dire qu'elle avait vécu presque toute son enfance dans cette maison sans jamais mettre un pied dans cette pièce ! L'étage était depuis toujours interdit aux mômes. Elle s'en était accommodée, comme de bien d'autres choses. Acceptant ce qu'on lui disait. Elle n'avait jamais eu voix au chapitre.

Le soleil était rasant à la cime des arbres. Le crépuscule approchait. Frank et l'inspecteur Freeman avaient-ils eu le temps de monter une équipe de choc pour la tirer d'ici ? Son oncle hésiterait certainement à lui faire du mal... mais personne ne promettait impunément de témoigner contre le clan Ragusa.

Il fallait qu'elle s'évade par elle-même. Si Frank débarquait, tant mieux. Faute de quoi elle se débrouillerait seule, comme elle l'avait fait les quatre années précédentes.

Après s'être déchaussée, elle avisa la porte. Un examen des gonds plus tard, elle frappa celui du bas... Bonjour le raffut. Aussi se servit-elle d'une taie d'oreiller pour étouffer les sons. Beaucoup mieux. Sitôt les trois vis sorties de leur logement, elle parvint à dégonder le panneau.

Retour express au sac à main, récupération du flingue de Joey puis progression à pas comptés dans le couloir, direction la cage d'escalier. Personne à la ronde. Étrange. Puis elle se souvint que la sorcière avait besoin de tout le monde pour un truc dans la salle de bal. Pas pour une petite sauterie, quand même ?

Le cœur battant, Amie traversa le grand hall du rez-de-chaussée en direction des cuisines, à l'arrière du manoir. À condition de sortir par la porte de service, elle avait une petite chance de s'échapper.

— Mademoiselle Amarella ?

Elle sursauta et faillit pisser dans sa culotte.

— Chef Louis, dit-elle en se plaquant la main sur le cœur, vous m'avez fait une de ces peurs !

— Tout à fait désolé, mademoiselle. J'ignorais que vous étiez des nôtres pour le souper.

— Ne vous en faites pas, Louis, je ne faisais que passer.

Elle cacha l'arme dans son dos pour ne pas l'effrayer. Il remarqua cependant ses pieds nus.

— Où sont passées vos chaussures ? Vous ne pouvez pas marcher pieds nus...

Amarella agita ses orteils.

— Euh... je les ai laissées dehors, j'allais justement les chercher. (Elle se dirigea vers la porte ouvrant sur l'extérieur.) Merci, Louis. À plus tard.

Elle sortit tandis que le chef secouait la tête. Il marmonnait en italien, comme toujours quand il déplorait le comportement des « jeunes d'aujourd'hui ». Amie l'adorait. Ses bons petits plats n'étaient pas pour rien dans ses formes voluptueuses. Un authentique artiste des fourneaux.

Dehors, elle foula le gazon jusqu'à l'angle du manoir rectangulaire et risqua un œil. Le soleil brillait sur l'autre façade de la maison, mais l'endroit où elle se trouvait était ombragé.

Amie se frotta contre les fourrés dans l'espoir de laisser à Frank une piste olfactive facile à suivre. Puis elle se pencha au moment de passer devant les hautes fenêtres de la salle de bal afin d'échapper aux regards. Les vigiles coltinaient des caisses, quelques tables, du bois coupé, des bougies et tout un tas de bizarreries.

Deux types installaient la plus grande échelle qu'elle ait jamais vue contre le mur percé de baies vitrées panoramiques. Derrière eux, trois autres gars portaient un long rouleau de tissu noir. Après l'avoir posé au pied de l'échelle, l'un des types empoigna le tissu par un coin et grimpa.

En le voyant s'activer au sommet de la fenêtre, Amie comprit qu'il posait un rideau de fortune. Cinq mètres de velours noir, destiné à occulter toute la surface vitrée. Pas étonnant qu'il faille tant de monde pour l'installer : le rouleau devait peser vingt-cinq kilos au bas mot.

Accroupie sous la fenêtre, elle effleura le mur pour y laisser son odeur. D'où elle se tenait, elle apercevait la porte latérale de l'enceinte, presque entièrement cachée par la végétation. Son plan : piquer un sprint. Tenant fermement le pistolet en prenant soin de ne pas toucher à la détente, elle commença à s'éloigner de la bâtisse.

Son mouvement attira l'attention d'un valet qui héla un garde. *Eh merde...* Elle s'élança aussi vite que possible à travers le jardin. En un éclair, deux bras se refermèrent autour de son buste. Aussitôt penchée en avant, la jeune femme se décala latéralement, lança sa main libre en direction de l'entrejambe de l'agresseur, l'attrapa par les couilles et serra. Comme Frank le lui avait montré au parc. La magie opéra.

Le type la lâcha pour porter les mains à son entrejambe, puis se roula par terre. D'autres vigiles, hélas, la talonnaient. Elle força l'allure jusqu'à la porte à barreaux. Le souffle court, elle saisit un barreau et tira. La porte était fermée ou bloquée. Le flingue tenu à deux mains, elle tira à deux reprises sur la serrure. Un déclic ; le portail s'ouvrit.

Sa tête partit en arrière, la douleur fusa dans son cuir chevelu. L'un des sbires l'avait saisie par les cheveux et la maintenait à bout de bras. Il avait dû voir ce qu'elle avait fait subir au premier poursuivant. Un autre lui arracha le pistolet.

Amarella hurla sa frustration. Elle y avait cru, merde ! Ils la reconduisirent au manoir et à l'étude de son oncle. Celui-ci leva les yeux de son bureau quand on la poussa dans le dos.

Avec un haussement de sourcils désapprobateur, le patriarche l'étudia des pieds à la tête. Amie était en nage, pieds nus et crasseuse.

— On peut savoir ce qui te prend, chère enfant ?

Elle croisa les bras sous la poitrine.

— Depuis quand n'ai-je plus le droit de me promener seule dans le jardin ?

Un homme de main posa son pistolet sur le bureau de son oncle. Celui-ci lorgna l'arme puis sortit un carré d'étoffe d'un tiroir.

— Efface tes empreintes. Je n'ai pas la moindre idée d'où sort ce flingue. Inutile qu'un de mes gars y soit associé.

Le sbire s'exécuta.

Giuseppe reporta son attention sur Amie.

— Tu n'es plus autorisée à te « promener », comme tu dis, depuis que je t'ai fait enfermer dans une chambre dont la fenêtre est munie de barreaux. Il y a une raison à cela.

Cette dernière phrase flanqua une trouille de tous les diables à Amie, qui n'en montra rien. Jamais son oncle ne l'avait enfermée. Elle devait l'avoir sérieusement fâché. Cela étant, la

récioproque était vraie aussi.

Derrière Amie, les portes de la salle de bal s'ouvrirent et la sorcière entra, un grand sourire aux lèvres.

— Le soleil est couché. Nous pouvons commencer.

Giuseppe se leva de son fauteuil.

— Formidable.

— Commencer quoi ? demanda Amarella.

L'oncle la regarda droit dans les yeux.

— Ton sacrifice. Pour la gloire de la famille.

## CHAPITRE 27

Amarella se raidit. Très mauvaise pioche, ça. Pas question de jouer les martyrs pour qui que ce soit. Elle observa les trois gorilles présents : aucun n'était posté près de la sortie, mais deux d'entre eux étaient tout proches d'elle.

L'oncle Giuseppe, debout derrière son bureau, la fusillait du regard. Rien de neuf de ce côté-là. Quitte à tenter une sortie, autant le faire tout de suite. Elle se retourna vers l'issue donnant sur le couloir et fit un premier pas. Un garde l'attrapa par le poignet. Elle plia le coude puis tira un coup sec, dans l'axe du pouce. Merde alors, ça aussi, ça marchait !

L'autre gros bras approchait. Elle flanqua un coup de pied dans les couilles du premier puis le poussa vers son comparse, qui se rua sur elle après avoir esquivé. Amie empoigna une petite lampe sur une table basse, et l'écrasa sur la tête de son assaillant. Le type s'écroula sur la table.

Un coup de feu claqua si fort qu'il lui meurtrit les tympan. Tout le monde se figea.

— Très bien, Amarella, assez joué. Va dans la salle de bal.

— Va te faire foutre ! Trouve-toi une autre brebis à égorger, dit-elle, la poitrine soulevée par le manque d'oxygène.

— Je suis prêt à parier que le sang de ton fils conviendrait.

L'oncle lui sourit. Il la tenait, ce salopard. Seule consolation : Francis était à l'abri.

— À ce propos, reprit-il, ne t'embête pas à aller le chercher. Tony peut très bien faire un saut dans le désert de Mojave.

Le cœur d'Amie rata un battement. Ses traits se durcirent.

— Si tu touches à mon fils, je te tue.

Comment osait-il menacer Francis ? Qu'avait-il dit ? Son... *sang* ?

Il désigna la double porte du bout du canon.

— À la salle de bal, chère enfant. J'en ai assez d'attendre. Tony se porte comme un charme, c'est mon tour.

La sorcière écarta les deux battants, révélant un spectacle lugubre. Amarella n'avait jamais vu cette pièce si peu éclairée. Le rideau occultait toute la baie vitrée. Le soleil s'était couché, avait dit la sorcière, mais il aurait tout aussi bien pu faire grand jour dehors. Le centre de la salle était occupé par un ensemble de trucs qui posaient plus de questions qu'ils n'offraient de réponses. Le plus incongru : un brasier miniature dans un conteneur métallique. Pourquoi pas dans la cheminée ? Pour ce qu'elle servait, au demeurant, en plein désert...

Une main la poussa dans le dos.

— Sur la table, pétasse.

Amarella fit volte-face et gifla la blonde.

— Gaffe à qui tu traites de pétasse, sorcière. Je suis de la famille.

Le visage de la femme prit une teinte rougeâtre irréaliste. La sorcière leva les mains et agita les doigts. L'oncle Giuseppe la prit par les poignets.

— N'oublie pas qu'on a besoin d'elle. Si tu fous tout en l'air, je te tue à petit feu. Je veux mon

démon.

— Ton quoi ? glapit Amie, certaine d’avoir mal entendu.

La porte du couloir s’ouvrit. Son salopard de cousin Tony entra. Ses yeux étaient rouges.

— Pas trop tôt ! Nous avons bien assez tardé. Je veux quitter ce maudit désert.

Tony souleva sa cousine, la porta jusqu’à la table et l’y lâcha.

— Ça fait mal, connard !

Amie se frictionna la hanche sur laquelle elle s’était reçue. Elle aurait un bleu le lendemain, c’était sûr.

— Tu es un vrai tas de merde, tu sais ?

Ses pupilles rouges étincelèrent. Il éclata d’un rire sardonique, caverneux, aux accents inhumains. Après l’avoir étendue sur le dos, les bras en croix, il lui lia les poignets à l’aide de Velcro.

— Qu’est-ce que tu fais, merde !?

— Reste tranquille et profite bien du spectacle. C’est ton dernier.

Elle tira sur ses liens.

— Comment ça, mon dernier ? Oncle Giuseppe, c’est quoi, ce délire ?

Le patriarche s’arrêta au bord de la table, tout près de sa tête.

— Désolé, chère enfant, dit-il en lui dégageant le front. Mais le rituel nécessite du sang familial. Et puisque tu as été portée disparue...

Tony sortit un étui de sa poche et dégaina un athamé. Une dague superbe... à l’aspect redoutable. Elle déglutit péniblement. Ça craignait de plus en plus. Si Frank tenait à la sauver, c’était tout de suite ou jamais.

Giuseppe se tourna vers Tony et lui prit la dague.

— Que dois-je savoir avant que ça commence ? demanda l’oncle à son fils.

Tony pencha la tête de côté. Son regard se fit distant.

— Rien de spécial. Je ne suis pas encore tout à fait à l’aise avec les facultés motrices d’un être humain. C’était à redouter : ton fils m’a combattu. Laisse le démon prendre le contrôle. Ton fils n’a pas apprécié quand j’en ai triomphé.

— Il n’avait pas son mot à dire. Quel minable, celui-là... J’aurais préféré garder ma nièce.

Amarella en avait sa claque.

— Dites, les deux comiques, vous vous rendez compte que vous déraillez complètement ?

Les deux hommes se mirent à rire. L’oncle lui tapota la main.

— Julia, ici présente, est une puissante sorcière qui invoque les démons. Ces démons rendent les humains plus forts, plus intelligents... et un brin magiciens.

Amie secoua la tête.

— J’ai peur de comprendre... Tu comptes *laisser* un démon, un esprit malfaisant qui ne s’intéresse qu’à lui-même, prendre le contrôle de ton corps ? Les humains s’y refusent, en général. Tu ne veux pas savoir pourquoi ?

Julia la gifla à la volée.

— Ta gueule, pétasse ! On ne t’a pas demandé ton avis. En outre, tu ne sais pas de quoi tu parles.

Amarella eut le goût du sang dans la bouche. Qu’elle réessaie quand elle aurait les mains détachées, et on verrait qui des deux saignerait.

— Julia, de grâce, fit l’oncle. Commençons. *Les Soprano* repassent à la télé ce soir et je me fous que la série se soit arrêtée en 2007. C’est ma préférée.

Il confia la dague sacrificielle à la sorcière, puis s'installa dans un siège à côté d'Amie.

Julia fit sonner une cloche, psalmodia et alluma quatre cierges bleus disposés alentour, s'agenouillant à chaque angle du carré inscrit dans le cercle magique.

— *In nomine dei nostri...*

Du latin. Merdasse. La sorcière n'était hélas ni bidon, ni même dérangée. Les yeux rouges de Tony, au demeurant, faisaient figure de preuve irréfutable.

Elle revint vers Amie avec, à la main, la dague ouvragée. La captive tira désespérément sur ses liens.

— Bas les pattes, sorcière. Mon âme sœur va l'avoir mauvaise si tu me tues.

La femme se figea, paupières plissées.

— Pourquoi ce terme « âme sœur » ?

— Parce que c'est ainsi que les métamorphes nomment leur compagne. Le mien est salement possessif. Il va te tailler en pièces.

Giuseppe en eut le souffle coupé.

— Que sais-tu de ces monstres ? Ils sont ici, à Vegas ? Il y a moyen d'en capturer un ?

— Non, bordel, pas question ! vociféra la jeune femme.

Eh meerde, elle et sa grande bouche ! Voilà qu'elle avait mis Frank en danger...

La sorcière posa une coupelle en argent sous le cou d'Amarella et une autre à ses pieds, dans laquelle elle émietta un tombereau d'encens à l'odeur entêtante. Dague brandie, Julia se rapprocha de la première coupelle, psalmodiant toujours, et passa le fil de la lame sur le côté du cou d'Amie. Celle-ci tenta vainement de se dégager : sa tête refusait de bouger. La sorcière avait dû l'envoûter. Elle sentit son sang s'écouler dans la coupelle.

Quelques secondes plus tard, Julia porta le récipient rempli de sang jusqu'au feu et l'y versa. Le gros délire débuta.

Une bourrasque se leva dans la pièce, tournant en cercles autour du périmètre, si puissante qu'elle arracha presque le rideau occultant. Puis le vent mugit vers le centre de la salle et tourbillonna autour du feu, générant une tornade enflammée. Julia dut vociférer pour se faire entendre dans ce maelström.

Amarella sentit qu'un liquide chaud se répandait sous sa tête, lui imbibant les cheveux. Son sang continuait à couler sur la table.

Des flammes tourbillonnantes sortit une forme vaguement humaine. La sorcière s'inclina puis recula derrière la table.

— Puissante entité, dit-elle, merci à toi de nous honorer de ta présence.

— C'est quoi, cette merde ? beugla Tony. Ce n'est pas un puissant démon ! Qu'est-ce que tu fous là, Lamozierus ?

— Ashol ? rétorqua le démon sorti des flammes. Je me demandais ce qui t'était arrivé.

Sa voix était si gutturale qu'Amie crut entendre parler une bête sauvage. Minute. Le démon venait de traiter Tony de... « casserole » ? Si elle n'était pas si fatiguée, elle aurait pu en rire. Quel boute-en-train, ce démon !

— Où est le roi ? voulut savoir Ashol-Tony.

— Il n'est plus, répondit l'être igné.

— Qu'est-ce que tu me chantes, Lamozierus ? tonna Ashol-Tony. Explique-toi !

— Tu as quitté le monde souterrain, fit Lamozierus. Ce qui s'y passe ne te regarde plus.

— Je ne comprends pas. Nous avons invoqué un démon afin qu'il prenne possession de l'homme assis dans ce siège, exposa Julia.

— Ah ! (Le démon secoua la tête.) Hors de question.

— Comment ça ? glapit la sorcière, paniquée.

Amie buvait du petit-lait. Avec un peu de chance, le démon allait massacrer cette salope. La jeune femme l'aurait volontiers fait elle-même, sauf qu'elle n'en pouvait plus de chez plus. Elle préférait rester allongée.

Le démon tenta de se grandir, de se faire plus intimidant. Cette situation ubuesque commençait à lui peser.

— J'ai dit non. Personne ne possédera l'humain.

— Je ne comprends pas... Les démons ne possèdent plus les mortels ?

— Certains persistent dans cette voie, une bande rebelle, mais pas en ma présence. C'est moi que tu as invoqué. Il n'y aura pas de possession.

— Qu'est-il arrivé au monde souterrain ? insista Ashol-Tony.

— Tout le monde possède les pouvoirs que l'ancien roi gardait pour lui.

Ashol-Tony fronça les sourcils.

— Comment est-ce possible ?

Le démon le dévisagea, l'air grave.

— Beaucoup de choses ont changé, récemment.

— Puis-je revenir ? demanda Ashol. Un instant... Qu'en est-il du plan ?

Le démon se tourna vers Julia.

— Je ne sais rien ! cracha-t-elle.

— De quel plan parles-tu ? tonna le démon, les yeux rivés sur Ashol-Tony.

— Du maître plan du roi, la conquête de ce monde, la mainmise sur la planète entière.

Les yeux rouges du démon étincelèrent.

— Ajourné.

— Quoi ?! glapit Julia, stupéfaite.

Amarella n'en revenait pas de la bêtise de cette femme. Quoi qu'il soit arrivé dans le monde souterrain, la sorcière pouvait faire une croix sur la possession. Amie frissonna. Un courant d'air, peut-être ? Quel froid soudain ! À moins que ce soit l'effet de la perte de sang... *Allô, Frank ?*

— Je retourne au monde souterrain, déclara Ashol en quittant le corps de Tony.

Giuseppe bondit de son siège.

— Tony ! Nooon !

Le patriarche, à genoux, posa un doigt fébrile sur la gorge de son fils, cherchant d'évidence son pouls. Amie, elle, était à l'agonie. Ses paupières étaient lourdes, très lourdes. Ses yeux se fermèrent ; elle sentit son dernier souffle lui échapper.

## CHAPITRE 28

Amarella sut qu'elle venait de mourir. Son cœur avait cessé de battre, sa poitrine de se soulever. Son cerveau, lui, allait rester oxygéné quelques instants encore. Puis ce serait la fin. Son cœur mort saignait à l'idée de ne jamais revoir Francis, son fils chéri. Et Frank. Pour leur dire à quel point elle les aimait. Il fallait qu'ils sachent.

Dieu merci, elle avait pu parler de la lettre à Frank. Ainsi pourrait-elle reposer en paix : son fils grandirait au milieu des siens, qui lui prodigueraient amour et conseils. Elle s'en voulut terriblement des destructions causées à Spotted Creek par sa faute.

Le restaurant de Dorothy aurait pu devenir super mignon grâce aux idées de décoration dont elles avaient parlé. Quant au salon de beauté de Sherri, il était petit, certes, mais vraiment chouette. Les métamorphes assuraient-ils leurs locaux comme le faisaient les humains ? Probablement pas. Ils devaient limiter au strict minimum leurs rapports avec le monde extérieur... et un métamorphe courtier en assurances, franchement, ça ne devait pas exister.

Était-elle en train de délirer ? C'était sûrement ce qui arrivait quand le cerveau s'éteignait peu à peu. Attendre l'extinction définitive, tel était son sort.

Quant à voir toute sa vie défiler en flashes successifs, ça n'était visiblement pas au programme. Avait-elle des regrets ? Oui, un seul : ne pas avoir refroidi l'oncle Giuseppe. Sa mort aurait fait du monde un endroit meilleur. Il ne restait plus qu'à Amie le recours de se muer en fantôme, de hanter ce cher tonton jusqu'à ce qu'il se pisse dessus et de publier les images sur Facebook. L'humiliation publique, ce serait le mieux. Lui faire honte aux yeux du monde. Pire, du *clan*.

Pourvu que Freeman parvienne à mettre le boss de la mafia locale sous les verrous avant de prendre sa retraite...

Obtenir réparation pour Joey, ça aussi, ce serait chouette. Mais Tony était mort au moment où le démon avait quitté son corps. Il ne parlait plus, ne s'était pas relevé. Amie regretta aussi de ne pas avoir parlé plus tôt de leur fils à Frank.

Elle ressentit une pression glaciale contre son cou, puis la pire douleur qu'elle ait jamais éprouvée. Le cerveau en ébullition, elle sentit les flammes la consumer du cou jusqu'à la pointe des pieds. La brûlure lui courait dans les veines. Comme un million de piqûres d'aiguilles chauffées à blanc. Si c'était ça, l'agonie, elle pria le ciel pour en finir au plus vite.

Une vive secousse, comme si elle avait empoigné une barrière électrifiée. Son cœur se remit à battre. Sainte merde ! que lui arrivait-il ?

— Noooooon ! hurla la sorcière. Pourquoi ?

— Tu l'as sacrifiée alors qu'il n'y aura pas de possession, gronda l'être démoniaque de sa voix caverneuse tout près de l'oreille d'Amie. Elle reste en vie.

Amarella rouvrit brusquement les yeux.

Ses liens se défirent ; elle était libre de ses mouvements.

— Arrête ça ! glapit Julia. Tu bousilles tout !

— Il n'y aura pas de sacrifice, répéta le démon, les yeux rivés sur ceux d'Amie.

Puis il se tourna vers la sorcière.

— À moins que tu sois volontaire ?

En s'efforçant de remuer le moins possible, Amarella observa la scène. Tony gisait au sol ; l'oncle Giuseppe et Julia étaient debout, à quelques enjambées de la table où elle était allongée. Le démon se dirigea vers le brasier.

— N-non, bafouilla Julia, sa véhémence évanouie.

— N'ouvre pas d'autre portail, lui lança le démon. Sinon c'est moi qui reviendrai, et je ne serai pas seul.

Il recula dans les flammes et disparut. Le feu mourut ; il n'en restait déjà plus que des cendres froides.

— Où est-il allé ? demanda Giuseppe. Ça veut dire que je ne vais pas devenir tout-puissant ?

Julia déglutit péniblement.

— Je ne comprends pas... Comment un démon peut-il ne pas vouloir posséder quelqu'un ?

Il la frappa.

— Tu ne m'écoutes pas, salope ? Je veux le démon que tu m'avais promis !

Sacrebleu ! son oncle se mettait à geindre comme le cousin Tony quelques minutes plus tôt. La sorcière se tourna vers lui en se frottant le bras.

— Qu'est-ce qui te prend, vieillard ? Tu es sourd ou débile ? Le démon a été clair : les possessions, c'est fini. Ils ont mieux à faire.

Là-dessus, elle se dirigea vers la porte.

— Arrête-toi, ordonna l'oncle. Reviens ici tout de suite et trouve-moi un démon.

La menace n'eut aucun effet sur Julia.

*Bien joué*, applaudit mentalement Amie, ravie de la voir tenir tête à ce vieux salopard. Un coup de feu claqua ; la sorcière s'effondra. *Pas si bien joué, en fait. C'est mauvais pour ta santé.* Giuseppe braqua son arme sur Amarella, toujours allongée sur la table. Merdasse.

— Comment ça se fait qu'alors que tu étais censée être la seule à crever, tu sois la seule encore en vie ?

Quelque chose n'allait pas dans les yeux de l'oncle. Il lui flanquait la frousse. Elle choisit de ne pas répondre à cette question de pure forme : inutile d'en rajouter, ce vieux chameau était déjà assez en rogne. Il s'avança vers elle. Misère... venait-elle de ressusciter pour mourir encore ?

— Monsieur Ragusa, l'inspecteur Freeman désire vous voir, annonça un garde qui venait de passer la tête par la porte du vestibule.

Son oncle se figea sans répondre à la question sous-entendue. Aurait-il perdu la boule ?

— Boss ?

Le chef mafieux se retourna.

— Oui, j'arrive. Ramène tous les gars ici, qu'ils veillent sur les portes de la salle de bal. Personne n'y entre. Sous peine de mort. C'est bien clair ?

— Très clair, patron. (Le sbire se redressa et ouvrit en grand.) Tout le monde, y compris ceux qui sont devant les écrans de contrôle ?

— Oui, glapit l'oncle. Je les veux ici avec leur flingue, pas vautrés devant une télé.

Giuseppe avait-il l'intention de tuer Freeman ? Par pitié, non ! Il fallait à tout prix qu'elle intervienne.

— Ah ! ajouta le patriarche, dis à Freeman de laisser son arme au salon. C'est ça ou je refuse de le voir.

— Entendu, boss.

La porte se referma. Le silence retomba sur la salle. Allongée là, à la lueur des bougies, la jeune femme se sentait revivre. Après avoir fait l'expérience de la mort, se retrouver en vie était le pied total. Et l'urgence commandait d'alerter Freeman.

Elle s'extirpa tout à fait des liens desserrés, se redressa en position assise puis sauta à terre. Le vertige s'empara d'elle aussitôt. Tout tournait, ses yeux peinaient à faire le point. Se sentant basculer, elle s'efforça de garder son équilibre mais finit par s'écraser contre le mur.

S'agrippant à ce qu'elle trouva, elle sentit ses doigts s'enfoncer dans une étoffe épaisse, moelleuse. Le rideau occultant ? Elle s'y pendit de tout son poids... et perçut un bruit de déchirement juste au-dessus de sa tête.

Cela lui revint : le vent surnaturel qui s'était levé tout à l'heure avait failli tout arracher. La traction qu'elle exerçait était visiblement suffisante pour achever le travail. Elle tomba sur le cul. Baissa la tête et roula contre le mur juste au moment où s'effondrait sur elle un rouleau entier d'étoffe épaisse.

## CHAPITRE 29

Frank faisait les cent pas devant chez Ragusa.

— Je vous répète, Freeman, que j'ai un très mauvais pressentiment. Investissons la baraque à coups de flingue, il se passe un truc !

Il fallait qu'il voie Amie. Qu'il en sache plus sur leur fils. Qu'il les retrouve tous les deux, s'assure qu'ils étaient indemnes, puis qu'il les ramène à la maison où il pourrait les protéger. Sa famille. Son estomac se noua. Il ne s'était jamais imaginé ayant des enfants avec quiconque et, quand Amie l'avait plaqué, il avait définitivement fait une croix sur la famille.

Dans sa lettre, elle lui avait fourni une raison maousse de se battre. Plus seulement pas amour mais aussi pour leur enfant. Ce petit bonhomme qu'il aimait déjà de tout son cœur sans l'avoir jamais rencontré.

Il ferait tout ce qui était nécessaire pour assurer la sécurité de son fils et de son âme sœur. Désormais soutien de famille, il était prêt à mourir pour eux.

— Calme-toi, Dubois.

Le vieux flic appuya de nouveau sur la sonnette afin de s'assurer qu'on ne les oubliait pas.

— Voyons d'abord ce qu'il en est avant de buter tout le monde à vue. Contrairement à toi, j'ai des comptes à rendre.

Frank fut sous son nez un battement de cils plus tard.

— Qu'est-ce que ça veut dire, hein ? Que je suis irresponsable ?! Incontrôlable, prêt à tuer sans raison ?

— Non.

Freeman lui posa les mains sur les épaules et le fit reculer à longueur de bras.

— Ce que je dis, c'est que le public a les yeux braqués sur moi, et que, de ce fait, il va falloir que j'explique comment, à moi tout seul, tel un superhéros, j'ai dégomme toute la mafia de Vegas.

François ricana puis poussa un gros soupir.

— Ça va, j'ai compris. Mais... mais Amie est là-dedans, et je ne sais pas ce qu'il lui fait subir.

— On va très vite le savoir.

Freeman pressa le bouton de l'enregistreur audio maquillé en stylo-bille glissé dans sa poche de veste une seconde avant que la porte s'ouvre.

— Laissez vos armes ici ou restez dehors, annonça un garde.

Frank posa son pistolet sur la table. Après une fouille rapide, on les conduisit à l'étude. Ragusa, assis à son bureau, faisait mine de travailler. Il se leva en les voyant entrer.

— Inspecteur Freeman ! c'est toujours une joie.

— Pour vous peut-être, Ragusa. Pour ma part, j'en ai marre de votre sale trogne.

Giuseppe partit d'un rire forcé. Frank renifla des odeurs étranges sur lui, dont plusieurs qu'un humain normal n'était pas censé porter. Un fort relent d'encens. Très fort. S'il s'était tenu plus loin du chef mafieux, il n'aurait probablement rien pu sentir d'autre. Il puait aussi la sueur, la

trouille et la colère. Des odeurs trop rances pour être dues à leur arrivée dans son bureau. Qu'avait fait cet homme au cours de l'heure précédente ? Son visage était parfaitement inexpressif.

— Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie, dit Ragusa en désignant les sièges réservés aux visiteurs.

— Sans façon, rétorqua le vieux flic. J'ai un permis m'autorisant à fouiller cette maison en quête d'une certaine Amarella Capone, portée disparue. La dernière fois qu'elle a été aperçue, c'était devant chez elle, dans cette même rue. J'ai besoin de savoir si vous hébergez une personne qui s'est trouvée sur une scène de crime.

Frank savait que c'était du baratin, mais Freeman avait pour mission de faire parler Ragusa jusqu'à ce qu'il sente ou remarque quelque chose. Pour trouver Amie.

— Une scène de crime ? répéta Giuseppe, les sourcils arqués. C'est nouveau, ça.

— En effet, Ragusa, c'est une situation nouvelle entre nous. D'ordinaire, c'est le cadavre – post-homicide – que vous planquez. Mais les juges, allez savoir pourquoi, ne croient pas au fait que vous cachiez un macchabée dans ce manoir somptueux.

— Évidemment, se rengorgea le chef mafieux. Je les paie assez grassement pour ça.

Freeman tint sa langue. Frank, lui, était à deux doigts de déchiqueter ce vieux salaud. Comme c'était prématuré, il scruta les lieux en quête d'un indice quelconque. Plusieurs porte-flingue étaient présents dans l'étude : deux près de la porte par laquelle ils étaient entrés, deux autres devant une double porte, tout au fond. Il fallait qu'il erre dans la pièce, l'air nonchalant, à l'affût d'autres odeurs. Celle d'encens masquait trop de choses près de Ragusa.

Freeman se pencha sur le bureau luxueux.

— Vous en êtes fier, j'imagine ? C'est commode de se mettre tout le monde dans la poche à coups de billets verts. Commode mais coûteux. C'est ça qui vous oblige à extorquer un gros paquet de fric à vos sociétés, je me trompe ?

— De toute évidence, inspecteur, je ne vous ai pas dans ma poche.

— Je suis à peu près le seul, maugréa Freeman.

— Ne soyez pas ridicule. Le sénateur non plus, je ne l'avais pas dans ma poche.

— Il est mort, rétorqua le vieux flic.

— Hélas oui. Quelle pitié, vraiment. Un homme si vertueux. C'est une grosse perte pour nous tous.

— Et c'est votre fiston qui l'a tué en espérant faire passer ça pour une bête coïncidence lors d'un braquage ? s'esclaffa Freeman. L'idée n'est pas de vous, j'espère. Ça voudrait dire que vous êtes gâteux.

Frank en avait profité pour bouger. Plus il s'approchait de la double porte, plus ça sentait le feu de camp. Pas le feu de cheminée pépère, non, le vrai brasier.

— Mon fils a agi de son propre chef. Vous n'avez aucune preuve de mon implication, et, comme il est mort, je doute que vous en trouviez.

Frank se figea ; Freeman se redressa.

— Mort ? Comment ? Où est le corps ?

Frank se tourna vers la double porte et inhala à fond. Cadavre. Deux personnes étaient mortes là-dedans. Aucune n'était son âme sœur.

— Bien, inspecteur, dit Ragusa. Où voulez-vous commencer votre fouille ? À l'étage, au sous-sol ?

— Et pourquoi pas là-dedans ? rétorqua Frank en se dirigeant vers la salle de bal.

Le chef mafieux éclata de rire.

— Brillante idée, je dirais, sauf qu'il ne s'agit pas d'une idée mais d'une odeur... Pas vrai, le métamorphe ?

Une fois de plus, Ragusa le prenait au dépourvu.

— Pas la peine de te présenter. Je sais qui tu es. L'âme sœur d'Amarella.

Frank fit volte-face, déterminé à lui forer un second trou du cul. Ragusa avait un flingue braqué sur Freeman et tira. Le fauve de Frank déclara qu'il était grand temps de se mettre à bouger sur quatre pattes. Il changea de forme en un clin d'œil, à la plus grande stupeur des deux gardes, ce qui lui permit de foncer.

Sitôt dans la salle, il perçut l'odeur du sang d'Amie. Il avait coulé à foison mais le fauve ne repéra aucune tache de liquide gluant à la lueur des bougies. Les sbires de l'étude ouvrirent le feu sur lui. Il courut jusqu'au seul couvert disponible : la table et ce qui restait d'un feu de joie. Il aurait adoré voir l'enregistrement de ce qui s'était passé dans cette pièce. S'attendant à y trouver du petit matériel à faire rôtir merguez et boules de guimauve, il découvrit deux corps.

Et Amie avait été présente.

D'autres détonations retentirent. Des types déboulaient de plusieurs issues en renfort des deux premiers. Tandis qu'il courait, les balles perdues filèrent dans l'air nocturne après avoir fracassé la baie vitrée. Juste avant d'entrer avec Freeman par la porte principale, il avait humé l'odeur de sa bien-aimée : la piste olfactive partait d'une sortie annexe et se terminait au pied de la bâtisse, devant une grande salle dont la baie vitrée était occultée par un rideau noir. L'étoffe en question était au sol, en tas. C'était sûrement de cette pièce qu'il s'agissait. Sinon... c'était la merde.

## CHAPITRE 30

Amarella gisait à terre, enfouie sous l'épais rideau. Sacrement lourd, ce truc... Elle pouvait à peine bouger mais, pour l'heure, c'était aussi bien. Le plus petit mouvement risquait de la faire vomir tant que le vertige ne serait pas passé.

Qu'est-ce qui lui avait pris de se relever si vite ? Chaque fois qu'elle avait donné son sang, on lui avait dit de prendre son temps... alors que la quantité n'avait rien à voir. Saignée à mort, elle avait ensuite été « remplie » par le démon. Une expérience affreuse qu'elle aimait autant ne jamais avoir à revivre.

Des voix s'élevèrent dans la pièce voisine. Freeman, probablement. Que son oncle tuerait s'il venait seul. Giuseppe avait un plomb de santé, c'était sûr. Ça s'était vu dans son regard, avant qu'il quitte la salle de bal. Était-ce la mort de son fils unique qui lui avait fait perdre la raison ? Allez savoir... Toute la famille était à côté de la plaque.

Assez lambiné, il fallait qu'elle sorte de là. Qu'elle prévienne Freeman avant qu'il soit trop tard. Puis viendrait le moment de fuir, de retrouver Frank et de lui botter le cul pour n'être pas venu la sauver. Où diable était-il, ce foutu greffier ?

Elle voulut se mettre à quatre pattes mais ses membres n'étaient pas encore assez costauds pour soulever le rideau. Bon Dieu de merde, qui s'était déjà retrouvé dans pareille situation ? C'était foutrement gênant... et lamentable. Puis des coups de feu claquèrent, *a priori* tirés depuis la pièce voisine. OK, être ensevelie sous ces rideaux n'était finalement pas si mal.

L'une des portes de la salle de bal s'ouvrit à la volée, bientôt suivie d'autres, et ça se mit à flinguer tous azimuts. Des gens tiraient dans la pièce où elle se trouvait ! Tous les projectiles tirés dans sa direction allaient fatalement casser la baie vitrée, provoquant... Elle entendit les vitres se briser en centaines d'éclats. Comme ils allaient lui tomber dessus, Amie pria pour que le velours épais arrête aussi bien ces éclats coupants qu'il avait occulté la lumière.

D'où elle se trouvait, la jeune femme avait l'impression que toute une armée était à quelques mètres seulement. Tous beuglant et vidant leur chargeur. Puis l'un des protagonistes rugit comme un lion. Le sol vibra, comme si des gens sautaient sur place. Ça tirait toujours à tout va. Ça piétinait fort, aussi. Éclata alors un tonnerre de grondements, grognements, rugissements, qui la terrorisa. C'était quoi, ce délire ? Elle se rencogna contre le mur.

Les cris des tireurs laissèrent la place à des sons atroces d'étoffe et de chair déchiquetée. Les coups de feu se raréfièrent. Elle sentit le rideau bouger. Les sbires de Giuseppe l'auraient-ils repérée ? Elle s'apprêtait à hurler quand quelque chose de doux, de duveteux, vint frotter contre son bras. Quoi, encore ? Poussant avec le bras pour soulever le velours qui lui couvrait la figure, elle découvrit une petite bête qui s'approchait d'elle. Un *lapin* ? Un mignon petit lapin l'avait trouvée sous cette tonne de tissu !

Amie saisit l'animal, qu'elle serra contre son cœur tandis que le combat faisait rage. La pauvre bête était aussi effrayée qu'elle. Pas étonnant qu'elle ait mis tant d'ardeur à trouver une cachette...

Le fracas diminua. Les coups de feu avaient cessé. Bien qu'humaine, elle n'eut aucun mal à sentir le bain de sang tout proche. Son estomac se souleva. Mais comme il n'était pas question de gerber sur ce petit lapin elle chassa les images que faisait naître l'odeur du sang.

Des sirènes retentirent au loin. Un voisin avait dû appeler la police. Elle l'aurait fait, elle aussi, si la Troisième Guerre mondiale avait éclaté dans sa rue.

Puis le sol vibra de plus belle, comme si tout un troupeau s'approchait à grande vitesse. La cavalcade s'arrêta sans crier gare. Minute... auraient-ils sauté par la baie vitrée fracassée pour disparaître dans la nuit ? Pas des gens, des animaux, elle n'avait pas la berlue, quand même... Misère ! elle avait sûrement perdu la boule, comme l'oncle.

Elle étreignit le lapin, faisant comme s'il était réel même si, dans un coin de sa tête, elle se doutait qu'elle avait dû l'imaginer pour surmonter les pires instants de sa vie.

— Amie, je te sens. Où es-tu ?

On tira de nouveau sur le rideau.

— Frank, c'est toi ?

Elle se redressa, créant une bosse au milieu de l'amas informe.

— Je suis là.

Sentant le poids de l'étoffe diminuer, elle tint fermement le lapin pour qu'il ne soit pas arraché avec. Amie pressentait qu'il devait être bien réel même si, pour l'heure, elle s'expliquait mal comment un lapin avait pu venir jusqu'à elle. C'était trop délirant.

Le rideau entièrement tiré, Amie respira à pleins poumons, prenant conscience qu'elle avait failli étouffer là-dessous. Frank la souleva et lui colla la tête contre son épaule.

— Garde les yeux fermés, mon cœur. Ce n'est pas beau à voir.

— Mon Dieu ! Frank, murmura-t-elle. Tu as lu ma lettre ? Tu sais pour...

Du verre se brisa sous ses pieds pendant quelques pas, puis ce fut le silence.

— Oui, je suis au courant pour notre fils. On en parlera plus tard. Quand tu seras à l'abri.

En le tâtant du cou jusqu'à la taille, elle se rendit compte qu'il était torse nu.

— Frank, pourquoi tu n'as rien sur le dos ? Je peux rouvrir les yeux ?

Il l'installa sur un canapé, dans le vestibule.

— Oui, mon cœur, tu peux les rouvrir.

Amie vit alors qu'il était nu comme un ver.

— Non que je m'en plaigne, dit-elle, un large sourire aux lèvres, mais, là tout de suite, te balader à poil ?

Il rit de bon cœur.

— Je t'expliquerai. On n'a pas abordé tous les détails concernant la métamorphose.

Puis, découvrant le lapin qu'elle tenait toujours :

— Je vois qu'Alice t'a trouvée la première.

Amie regarda autour d'elle, pensant voir son amie aux cheveux blancs bouclés. La grande porte était ouverte mais il n'y avait personne. Puis elle saisit : Alice était... une femme-lapine. L'idée la sidéra assez peu, somme toute, mais, merde, elle était morte et ressuscitée, elle avait rencontré un démon, failli crever sous un rideau pesant des tonnes et tenait contre elle une amie chère.

Alice-la-lapine bondit par terre puis sautilla en direction de la porte. Son souffle retrouvé, Amie rit d'elle-même puis rit tout court. Aux éclats. Frank la souleva et la fit asseoir sur ses genoux. L'hilarité de sa bien-aimée virant aux larmes, il lui caressa les cheveux pour l'aider à se remettre du choc.

Elle poussa un gros soupir.

— C'est fini, hein ? Je ne risque plus rien ?

— Beaucoup d'hommes sont morts mais, pour ton oncle, je ne sais pas trop. Mieux vaudrait qu'on sorte d'ici au cas où il vivrait encore.

Il l'aida à se lever. Puis ils se mirent en mouvement.

— Un instant, dit Amie. L'inspecteur Freeman était ici. Tu l'as vu ? Il va bien ?

Frank fit grise mine.

— Pour lui non plus, je ne sais pas trop. La dernière fois que je l'ai vu, il était à l'étude. Ton oncle venait de lui tirer dessus. Je suis désolé, Amie.

Elle secoua la tête. Ce souci-là devrait attendre. Pour l'heure, elle voulait sortir de ce manoir maudit.

Deux détonations assourdissantes résonnèrent dans le vestibule. Alors qu'elle se couvrait les oreilles, la vision de Frank s'effondrant la fit se jeter sur lui.

— Frank ?

Assise par terre, elle vit alors son oncle, couvert de sang, boitant un peu, braquant le pistolet de Joey dans leur direction.

Il avait l'air d'un fou.

— Oui, Amarella. Je suis désolé. Désolé de ne pas t'avoir tuée en même temps que tes misérables parents. Tu m'as cassé les pieds presque autant que Freeman. Mais, ce salaud-là, j'ai fini par lui régler son compte.

— Comment ça, glapit la jeune femme, l'accident de voiture de mes parents, c'était toi ? Pourquoi ? Ils n'étaient pas une menace pour toi, et maman était ta sœur ! Quel genre d'homme faut-il être pour liquider sa propre sœur ?

— Après avoir épousé ce Capone, c'était devenu une petite sainte, toujours à vouloir faire le bien. Se comportant comme si sa nouvelle famille valait tellement mieux que la nôtre. Les *Capone*, putain de merde !

— Ce n'était pas une raison pour les tuer ! hurla Amarella. Tu aurais pu les renvoyer à Chicago !

Il eut un rire mauvais.

— Et laisser ta mère leur dévoiler tous nos secrets ? L'emplacement de notre planque ? Quelles sociétés nous contrôlons ? Nooon. Je n'avais pas confiance, ni en elle, ni en son mari. Ils avaient dans l'idée de prendre les rênes du clan. Ta mère était la deuxième dans l'ordre de succession après moi, jusqu'à la majorité de Tony. Pas question de la laisser prendre ma place ! Aussi les ai-je effacés avant qu'ils m'effacent. Œil pour œil.

Amie sentit la rage monter en elle au point d'avoir envie de s'arracher les cheveux. Ce fumier avait gâché Dieu sait combien de vies. Il ne méritait pas de vivre.

Elle baissa les yeux sur Frank. Pourquoi ne bougeait-il pas ? Les deux blessures par balle, dans son dos, pissaient le sang. Amie hoqueta puis ôta son chemisier, dont elle se servit pour colmater les plaies. Qu'est-ce qui l'empêchait de se régénérer ? C'était bien ce qu'un métamorphe était censé faire en pareil cas, non ? Elle se rappela alors que la guérison avait lieu *pendant* la métamorphose. S'il ne se transformait pas, Frank allait se vider de son sang.

L'oncle marcha vers elle en boitant, arme brandie.

— Et maintenant je vais te tuer et benner ton cadavre au milieu des autres. Tout le monde n'y verra que du feu. Avec ton héritage, je suis à l'abri pour le restant de mes jours.

Elle n'en crut pas ses oreilles. *Son héritage ?* Il délirait ou quoi ?

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, protesta-t-elle. Tu ne toucheras rien si je suis morte le jour de mon vingt-sixième anniversaire. Mon père non plus ne te faisait pas confiance.

Il ricana.

— Un sage, ton père. Mais tu oublies la loi, chère nièce. Tes actifs iront à ton fils... et à son tuteur. Avec tout l'amour que je t'ai prodigué en te prenant sous mon aile à la mort tragique de ma sœur chérie, les tribunaux m'accorderont la tutelle de l'enfant. Et de son héritage. Comme ils l'ont fait pour toi.

Si elle n'avait pas été contrainte d'empêcher Frank de saigner à mort, elle aurait empoigné ce vieux saligaud par les couilles.

— Tu ne mettras jamais tes sales pattes sur mon fils. Il est bien protégé.

Par une grand-mère métamorphe, si par malheur son père venait à lui mourir dans les bras.

— Ne sois pas stupide, chère petite. Tes précieux amis du désert de Mojave me sont connus. Pister un échange téléphonique est un jeu d'enfant. Il fallait les appeler depuis un portable anonyme, pas depuis le tien. Décidément, ma nièce, tu aurais fait une piètre affranchie.

— Et toi donc, mon oncle. Va te faire foutre.

Il ricana de plus belle puis lui colla le flingue de Joey sur le front. Amie ferma les yeux. Elle allait très vite retrouver son petit protégé. Sauf que, cette fois, la mort allait venir vite, sans que son cerveau mette un temps infini à lâcher.

La détonation la fit sursauter. Elle s'attendit à tomber raide morte.

## CHAPITRE 31

Elle attendit, attendit... puis finit par rouvrir un œil. Enfer ou paradis, l'au-delà ressemblait étrangement au vestibule de son oncle. Sauf que ce dernier gisait à ses pieds, et que du sang s'écoulait de son crâne disloqué.

— Enfin.

Amie se retourna et vit l'inspecteur Freeman, appuyé contre un encadrement de porte.

— Ça va, Amarella ?

Il avança d'un pas mal assuré, le bras et la chemise en sang. Elle s'élança pour l'aider à s'asseoir.

— Moi ça va, mais Frank et vous... En entendant les sirènes, j'ai cru que les secours arrivaient, mais, si ça se trouve, ils sont coincés à la grille.

Elle retourna faire pression sur les plaies de Frank. Le sang s'écoulait toujours autant. Fallait-il qu'il se transforme pour deux blessures par balle ? Comment s'y prendre pour qu'il le fasse ?

— Amie ! s'exclama maman Dubois en arrivant par la grande porte, en robe de chambre et sandales. Mon Dieu, François !

— Il a reçu deux balles et je crois qu'il a besoin de se transformer, débita la jeune femme si vite qu'elle finit sa tirade hors d'haleine. Obligez-le à le faire, et vite !

— Je... je ne peux pas.

— Vous êtes sa mère, vous pouvez tout lui ordonner ! glapit Amie, gagnée par la panique.

Elle allait perdre le seul amour de sa vie. Après qu'il fut venu la sauver. Elle se pencha sur lui.

— Transforme-toi, Frank, ou tu vas mourir. Tu m'entends ? Fais-le. Fais-le pour moi. Et pour ton fils !

Jean courut jusqu'à la porte.

— Butch, Butch ! on a besoin de toi.

Amarella remarqua alors que la moitié des habitants de Spotted Creek se tenaient sur le seuil du manoir, tous en robe de chambre ou en nuisette. Pourquoi ? Une image lui revint : la mère de Frank, en pareille tenue, au sortir d'une métamorphose. Tout le patelin aurait-il pris forme animale ? Un instant... Toutes ces bêtes qui vociféraient tout à l'heure, dans la salle de bal... mais bien sûr, la ville entière était venue livrer bataille pour la sauver !

Ces gens, avec qui elle s'était liée d'amitié seulement quelques jours auparavant, n'avaient pas hésité à mettre leur vie en danger pour la secourir. Une nouvelle vague d'émotion la submergea alors qu'elle était déjà en train de perdre Frank. Une margarita bien tassée s'imposait. Plutôt trois, en fait.

Maman Dubois revenait déjà, Butch dans son sillage.

— Il faut qu'il se transforme pour guérir, Butch. Toi seul peux l'y contraindre quand il est inconscient.

Le boucher blêmit.

— Ça fait des lustres que je n'ai plus lancé d'injonction alpha, mon amour. Mais je vais

essayer.

Il s'agenouilla et posa une main immense sur la tête de Frank.

— François Dubois, je t'ordonne de te transformer.

Rien. Amie se recroquevilla tant était grand le pouvoir qui émanait de Butch. Quelle débauche d'énergie ! La jeune femme eut l'impression de se trouver trop près d'un câble à haute tension. Les poils sur ses bras se hérissèrent. Jean l'étreignit.

Butch se racla la gorge.

— Je ne me répéterai pas, mon garçon. Je suis ton alpha et je t'ordonne d'assumer ta forme de puma... (il se pencha sur l'oreille de Frank) maintenant !

Frank, jusqu'ici inerte, fut pris de soubresauts. Ses os craquèrent, sa peau s'étira. Butch continua à lui glisser des choses à l'oreille, encourageant son subconscient à guérir son corps meurtri. Le phénomène se déroula si vite qu'Amie ne comprit rien à ce qu'elle voyait. Elle cilla : Frank gisait de nouveau, il respirait, ses plaies avaient disparu. Leur fils avait encore un père.

Le lendemain, Amie demanda aux Souffle-de-vent de conduire Francis à la maison. Il lui tardait d'assister à la rencontre des deux hommes de sa vie, et son fils lui manquait terriblement. Et, bien qu'elle ait eu hâte que l'événement arrive dès le premier jour à Spotted Creek, il avait finalement été préférable que Frank n'en sache rien jusqu'à ce que tout soit réglé avec le clan mafieux. Le grand jour était enfin venu : son poussin arrivait dans son nouveau foyer.

Amie se rua à l'arrière de la maison, où quelques autochtones étaient de garde. Il avait été convenu que ce dispositif resterait en vigueur quelques jours, au cas où Frank aurait besoin de renfort. Un barbecue s'organisait dans le jardin.

Du mouvement, à ses pieds, lui fit baisser les yeux.

— M'man, m'man ! s'exclama une petite voix haut perchée.

Le cœur gonflé d'allégresse, Amie retrouva enfin son bébé après cette trop longue séparation. Il lui sauta dans les bras ; elle l'étreignit comme s'il n'était plus jamais question de le lâcher.

— Tu m'as manqué beaucoup tout plein, m'man. Mais z'en ai appris, des trucs, avec papi et mamie ! Faut que ze te montre comment on accroche un asticlou à l'hameçon pour pêcher les poissons. Ça fait les didi tout sales, mais c'est pas grave passque ça se lave, pas vrai, mamie ?

Le couple Souffle-de-vent s'approcha avec maman Dubois.

— Mais oui, poussin, la saleté s'en va, dit mamie en serrant dans ses bras la mère et le fils.

Frank observait la scène sans mot dire.

Amie soupira. Dans son état de nerfs, elle avait du mal à trouver ses mots.

— J'ai quelqu'un à te présenter, poussin. (Elle se tourna vers Frank, qui avait toujours les yeux ronds.) Voilà Frank. Tu lui dis bonjour ?

L'enfant enfouit sa tête dans l'épaule d'Amie, qui rit doucement.

— Tu fais ton timide ? Ça ne te ressemble pas !

Francis se pendit à son cou avec ses bras minuscules et lui murmura à l'oreille :

— M'man, le monsieur, il est comme moi.

D'abord perplexe, la jeune femme finit par comprendre. Bien sûr, c'était logique ! Frank, quant à lui, sortit de sa torpeur.

— Salut, bonhomme. Quel âge tu as ?

Après avoir un peu tourné la tête, le fiston tendit trois doigts.

— Troizan, dit-il.

Frank s'esclaffa.

— Troizan, tout ça ?

Le même hocha la tête puis replongea dans l'épaule maternelle.

Amie sourit et lui murmura doucement :

— Tu te rappelles, quand je t'ai dit que ton papa était perdu ?

Le petit opina sans relever la tête.

— Eh bien, je l'ai retrouvé.

L'enfant ouvrit grand la bouche et bondit avec tant d'énergie qu'il échappa à son étreinte. Frank le rattrapa au vol et le prit contre lui, un bras passé sous les fesses du petit. Deux paires d'yeux identiques se croisèrent, l'air ébahis.

Amie, morte d'inquiétude, se tordit les mains : c'était peut-être la première et la dernière fois qu'elle les contemplait ainsi réunis.

— Frank, dit-elle, voici ton fils, Francis Capone Dubois. Poussin, je te présente ton papa.

Le petit Francis resta bouche bée.

— T'es mon papa ?

L'enfant se renfrogna, les poings sur les hanches.

— Où t'étais passé ? M'man t'a cherché patout pendant krès krès longtemps, pis moi aussi !

Frank serra le petit homme contre lui en riant de son numéro.

— Tu es ta maman tout craché !

— Hourra, j'ai un petit-fils ! s'exclama maman Dubois en levant les bras au ciel.

Les convives du barbecue applaudirent et poussèrent des vivats.

Amie reprit possession de son fils.

— Que dis-tu d'aller faire connaissance avec mamie Jean pendant que je bavarde avec ton papa ?

— OK, m'man. Mais rien qu'une minute. C'est que z'en ai, moi aussi, des questions à poser !

Le sérieux qu'il affichait la fit rire malgré elle. Mamie Jean et les autres obliquèrent vers la table de pique-nique.

Amie, quant à elle, posa un regard inquiet sur Frank. Allait-il s'enfuir en hurlant ? Au lieu de quoi il demanda :

— Toi d'abord. Comment se fait-il que je n'en aie rien su à l'époque ?

— Eh bien, commença-t-elle, après m'avoir fait ta déclaration, tu étais resté sur le campus pour préparer ton dernier examen, et moi je suis rentrée à la maison pour annoncer à l'oncle Giuseppe que j'étais enceinte et qu'on allait se marier. Je comptais te faire la surprise à mon retour.

» Mon cher oncle, hélas, n'a pas réagi comme escompté. (Elle reprit son souffle et rassembla son courage.) Il a dit que si je t'épousais, ou si seulement on se revoyait, il tuerait notre enfant.

Elle fondit en larmes. Ce souvenir-là était trop douloureux : en être réduite à un misérable SMS pour annoncer à l'amour de sa vie que tout était fini entre eux.

Frank l'enlaça tendrement.

— Je t'en prie, Amie, ne pleure pas. Je sais combien ça a dû être éprouvant pour toi. J'aurais compris ta décision. Mais pourquoi il a fait une chose pareille ?

Elle renifla.

— Pour mettre la main sur mon héritage.

L'argent. C'est toujours une histoire d'argent, on dirait. (Il l'embrassa sur le front.) Repartons sur de bonnes bases, mon amour. Je t'aime et j'aime notre fils.

## ÉPILOGUE

— Excellente idée, mademoiselle Capone, déclara le sénateur du Nouveau-Mexique à l'autre bout du fil. Je ne vois aucune raison qui s'oppose au fait d'attribuer le nom de mon défunt collègue à l'opéra qui vient d'être restauré. Si une formalité s'avère nécessaire à Washington, je ferai en sorte qu'elle soit rondement menée.

— Merci infiniment, sénateur, répondit Amarella. Votre appui nous est précieux. Notre bien-aimé sénateur était à l'origine de cette loi cruciale pour le renouveau de Las Vegas. Je m'occupe immédiatement de la paperasse et je vous fais signe si un obstacle se présente. Excellente journée à vous, sénateur.

Amie raccrocha en poussant un soupir de soulagement. Les dernières semaines avaient vu se succéder des problèmes tous plus urgents les uns que les autres. Les voisins protecteurs étaient rentrés chez eux, laissant la jeune femme, Frank et leur fils faire plus ample connaissance pour devenir une vraie famille. C'étaient les plus beaux jours de sa vie. Se retrouver sous le même toit que les deux hommes qu'elle aimait le plus la faisait nager dans le bonheur.

Le clou étant la façon dont Frank s'occupait du petit : c'était un père fabuleux. Plus encore que dans ses rêves les plus fous.

Ses cousins, et tout le clan Ragusa, ne s'étaient pas plaints qu'elle prenne la tête des affaires familiales à la suite de la mort de Giuseppe et de Tony.

Elle les avait informés de son intention d'en finir avec toutes les activités illégales, et, mieux encore, de se lancer dans les œuvres caritatives. Ils avaient râlé en apprenant qu'il allait leur falloir mener un train de vie plus modeste : adieu, les locations de yacht pour tout un mois dans l'unique dessein de faire la fête ! Mais, comme c'était ça ou bosser pour gagner sa croûte, les protestations avaient cessé.

Il fallait encore qu'elle s'occupe avec Freeman de clore les dossiers en suspens. Le boss de la mafia vaincu, le vieil inspecteur s'était enfin décidé à prendre sa retraite. Que le chef soit mort ou pas, Freeman avait obtenu tous les éléments nécessaires prouvant que son idée fixe était fondée.

Le pistolet dans la main de Giuseppe – utilisé pour tenter de tuer Frank et Amie, et pour abattre la sorcière – avait suffi à l'incriminer. Justice était faite pour le pauvre Joey. Si son arme n'avait pas traîné sur le bureau de Ragusa senior, les choses auraient pu tourner autrement.

La porte de l'étude s'ouvrit ; Frank dut se contorsionner pour entrer. Les ballons de baudruche qu'il tenait semblaient faire de leur mieux pour rester à l'extérieur. Amarella se cala dans son fauteuil et sourit. Quel homme merveilleux !

— Ne regarde pas encore, dit-il en rattrapant comme il pouvait les fleurs qui tombaient du bouquet. C'est une surprise.

Amie s'esclaffa. Elle l'aimait à la folie. De nuit comme de jour, tout le temps. Les choses allaient changer, désormais. Frank déposa fleurs, boîte de chocolats à laquelle étaient attachés les ballons et carte de vœux sur le bureau.

— Joyeux anniversaire, amour de ma vie.

Il l'extirpa de son siège et l'embrassa comme si le lendemain n'existait pas. Bigre, elle eut

soudain très envie de faire un tour à l'étage.

— Prête à y aller ? demanda Frank.

Après un regard pour les piles de dossiers en souffrance, elle s'empara de la boîte de chocolats.

— Prête.

Elle défit les ballons et tendit la main à Frank.

Le temps leur manquant, ils prirent l'avion puis louèrent une voiture pour se rendre à Spotted Creek. Maman Dubois les avait conviés à déjeuner pour fêter dignement le vingt-sixième anniversaire d'Amie. La jeune femme n'en revenait pas de la vitesse à laquelle les dernières semaines avaient filé ; il lui semblait avoir découvert la ville deux ou trois jours auparavant.

Plus ils approchaient, plus elle était nerveuse. La seule chose qui la calmait, c'était de jeter un œil à leur poussin endormi à l'arrière.

Frank lui prit la main.

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon cœur ?

Amie leva les yeux au ciel. Jamais elle ne s'habituerait à ce qu'il renifle ses états d'humeur !

— Je m'en veux à mort des destructions que Tony a infligées à la ville par ma faute. Les gens d'ici ont trimé toute une vie pour la bâtir, et, « boum », en cinq secondes, tout s'est volatilisé. Ils me détestent, tu crois ? Faut-il que je me cache quand on arrive en ville ?

En disant cela, elle commença à se rencogner dans son siège. Frank éclata de rire.

— Ne te bile pas pour ça. S'ils te détestaient, mon cœur, ils ne seraient pas venus te sauver cette fameuse nuit. Ni restés aux abords de la maison par la suite.

Elle se remémora ladite nuit, quand elle avait été offerte en sacrifice à un démon. Les habitants de Spotted Creek avaient répondu à l'appel, pris l'avion avec Frank et rejoint l'inspecteur Freeman. Arrivés au manoir, ils avaient reniflé sans peine la trace olfactive laissée par Amie près du portail latéral. Une piste qui les avait conduits à la baie vitrée occultée par le rideau de fortune.

Frank leur avait demandé de se tenir prêts à charger par la grande porte à son signal. Mais, quand le rideau était tombé (parce qu'elle s'y était pendue, l'emportant dans sa chute), ils avaient découvert le décor du rituel démoniaque. Puis Frank avait bondi dans la salle sous sa forme de puma, un tir de barrage avait fait voler les vitres en éclats et les métamorphes avaient sauté leur tour à travers l'ouverture ainsi créée.

La jeune femme devait à Frank de n'avoir rien vu du massacre qui s'y était déroulé. Le spectacle de ce bain de sang lui aurait certainement valu de faire des cauchemars pendant longtemps. Mais le fait que d'autres aient suffisamment tenu à elle pour se déchaîner ainsi lui faisait chaud au cœur.

Frank prit le virage qui débouchait sur la grand-rue. En découvrant celle-ci, Amie n'en crut pas ses yeux.

— Nom d'un chien, Frank, gare-toi ! Il faut que je descende pour voir ça !

Amie sortit en trombe du véhicule afin d'admirer la vitrine flambant neuve du salon de beauté de Sherri. *Ça alors*, songea-t-elle, *quelle splendeur !* L'établissement étant fermé pour la pause-déjeuner, cela l'obligerait à repasser pour féliciter son amie la coiffeuse-esthéticienne.

La jeune femme colla le nez à la vitre, le visage entre les mains : l'immeuble mitoyen ayant été soufflé, le salon était deux fois plus vaste qu'avant. Tout était neuf à l'intérieur : sièges, bassins de rinçage, cabines. Fabuleux.

Frank lui posa une main sur l'épaule. Le petit Francis dormait dans ses bras.

— Tu veux voir ce qui reste du restaurant de Dorothy ?

Une boule dans la gorge, Amie se cacha les yeux pour éviter d'apercevoir le trottoir d'en face.

— Je ne sais pas, dit-elle en le regardant dans les yeux. Je devrais ?

Frank secoua la tête.

— Ce n'est pas beau à voir, j'en ai peur.

Son cœur se serra. Dorothy adorait son établissement et s'apprêtait à changer la déco en s'appuyant sur les suggestions d'Amie. Celle-ci écarta les doigts... et regarda. Horreur ! du restaurant, il ne restait que quelques pans de mur calcinés à l'arrière et sur un côté. Elle en eut les larmes aux yeux.

Tenant toujours leur fils d'une main, Frank l'attira à lui et l'embrassa sur le front.

— Suis-moi jusqu'au carrefour.

Ils s'engagèrent dans la rue perpendiculaire où se trouvait le resto de Bob, à l'abri du lance-roquette qui avait fait tant de ravages en ce jour funeste. L'établissement avait une nouvelle vitrine et un nouveau nom : « Chez Bob à midi et chez Dorothy le soir ». Amie se tourna vers Frank, sautillant presque sur place.

— Ils se sont remis ensemble ? Et ils se partagent le travail ?

— C'est ce qu'affirme ma mère. L'argent de l'assurance qu'a reçu Dorothy a permis de rénover le local, et il paraît qu'on y mange encore mieux qu'avant.

Amie voulut entrer mais la porte était fermée. Puis elle se rendit compte qu'il n'y avait personne à l'intérieur.

— Pourquoi est-ce fermé ? Rien de grave, j'espère ?

Frank l'embrassa de nouveau.

— Remontons dans la voiture. Maman nous attend.

— Mais...

Il la guida le long du trottoir jusqu'à la voiture. Après avoir veillé à ce que Francis et Amie soient bien attachés, il déboîta de la place de parking et s'engagea dans la grand-rue.

— Une autre surprise t'attend, alors ferme les yeux et ne les rouvre qu'à mon signal, d'accord ?

Amie gloussa. Elle adorait les surprises, même si en être l'auteur et non l'objet était encore mieux. La jeune femme plaqua les mains sur ses yeux pour éviter de succomber à la tentation. Qu'est-ce que maman Dubois avait bien pu installer à l'extérieur ? Frank gara leur véhicule puis l'aida à descendre. Ils firent quelques pas sur le gazon puis s'immobilisèrent.

— Prête ? demanda-t-il. C'est bon, tu peux regarder.

Elle ôta ses mains... et toute la ville cria « Joyeux anniversaire ! ». Ils n'étaient pas chez Jean mais au parc, une immense bannière proclamait « Grand pique-nique annuel » et une autre, plus modeste, « 26<sup>e</sup> anniversaire d'Amie ».

Amie en eut les larmes aux yeux tant son émotion était forte.

Frank lui glissa :

— C'est grâce à toi, mon cœur. Pas cette fête d'anniversaire, mais une réunion de toute la communauté à laquelle j'assiste pour la première fois de ma vie.

Cette fois, les larmes d'Amie roulèrent. Maman Dubois alla aussitôt à la voiture, réveilla le petit Francis et le prit dans ses bras pour l'amener auprès d'un groupe d'enfants qui jouaient ensemble.

À mesure qu'elle détaillait les femmes présentes alentour, Amie repéra les cinq valises de

fringues qu'elle avait apportées à son arrivée. Des toilettes autrement plus utiles portées que suspendues dans un dressing et, pour certaines, vouées à ne jamais en sortir.

Un groupe compact de ces dames s'était formé autour de la table de pique-nique principale. Jeffrey se tenait avec elles, riant et bavardant, comme si cette bande-là se connaissait de longue date. Il paraissait en bien meilleure forme. Moins pâle qu'avant, la joie de vivre incarnée. S'il existait des personnes aptes à redonner goût à la vie après un coup dur, c'étaient assurément ces femmes-là.

Amie était plus heureuse que jamais, mis à part le jour où son fils était né. En le cherchant du regard, elle aperçut Alice qui approchait à la tête de sa marmaille. Cette vision la fit rire.

— Salut, Alice, tu te balades avec tes canetons – tes lapereaux, devrais-je dire ? dit-elle en pressant les mains de l'arrivante.

— Je réunis les plus jeunes pour que tout le monde mange, répondit Alice après une brève accolade. On se voit tout à l'heure.

Amie vit repartir la colonne de quelque vingt têtes blanches et bouclées. Bigre, songea la jeune femme. Comment faisait-elle ? Un seul poussin suffisait à la tenir occupée...

Jean et Butch, main dans la main, les accueillirent. Amie, un grand sourire aux lèvres, serra fort la main de Frank qui lui sourit en retour, heureux de la voir si excitée que sa mère soit en couple avec le boucher. Celle-ci paraissait heureuse. Pas seulement en façade : c'était tout son corps qui avait l'air pleinement épanoui.

— Ravie de te voir, dit Jean en l'étreignant. Heureux anniversaire à toi, Amie. Ta journée se passe bien, j'espère.

— Merveilleusement bien, répondit la jeune femme en souriant à Frank avant de se tourner vers sa mère. Et merci infiniment pour cette célébration surprise. J'avais très peur que les gens m'en veuillent. C'est ma faute, après tout, si la moitié de la ville a fait boum.

Maman Dubois et Butch rirent ; le colosse lui adressa un clin d'œil.

— C'est un mal pour un bien, tu sais. Mon cœur aussi a fait boum dans cette affaire.

Sur ces belles paroles, il enlaça la mère de Frank, qui rougit comme une pivoine. Adorable.

Celle-ci ajouta :

— Mais il est inutile de me remercier, ce n'est pas moi qui suis à l'origine de cette fête.

— Ah bon ? Qui, alors ?

Dans le dos de Jean, Amie vit Mme Hagerty qui se dirigeait vers eux.

— Aïe, voilà la vieille louve acariâtre...

— Un instant, plaïda maman Dubois en se retournant. Madame Hagerty, bonjour. (Elle fit l'accolade à l'arrivante, ce qui laissa Amie bouche bée.) Merci infiniment pour avoir tout organisé, le pique-nique et l'anniversaire d'Amie.

L'intéressée tomba des nues : cette harpie, œuvrant pour le bien commun après avoir proféré toutes ces horreurs ?

— Je t'en prie, Jean. Tout le plaisir est pour moi. Vraiment. J'avais oublié à quel point j'aimais m'occuper de ces choses-là quand j'étais plus jeune. Depuis la mort d'Howard, je crains d'être devenue un peu revêche.

— Rien qu'un peu ? rétorqua Amie.

Frank lui pinça les fesses pour la faire taire. Elle couina, sourit puis lui flanqua une claque sur la cuisse. Dès qu'ils seraient seuls, elle allait lui montrer ce que c'était qu'un vrai pinçon.

— Je vous taquine, madame Hagerty. C'est en sortant de sa zone de confort qu'on prend conscience qu'on fait du surplace.

La vieille femme pencha la tête, les mains sur les yeux. Amie avisa Frank : avait-elle la berlue ou la mère Hagerty était-elle en train de pleurer ? Jean serra la vieille louve contre elle et lui caressa le dos.

— Ce n'est rien, Maurine. Inutile de dire quoi que ce soit. Nous savons tous que vous cherchiez à protéger la ville.

— En effet, mais ça n'est pas la question. Quelqu'un aurait pu y perdre la vie. Et, d'ailleurs, quelqu'un *est* mort.

Amie dévisagea la mère de Frank. Qui était mort ? Perdre qui que ce soit dans cette ville était impensable.

— Amie, Frank, reprit la vieille femme. Pardonnez-moi. En lisant l'article, dans le journal, j'ai compris que tu étais cette Amarella-là. Du coup, j'ai mis dans la tête de Colin de te reconduire à Vegas. Il a dû les contacter et leur dire que tu étais ici.

Amie ne comprenait rien mais Frank, lui, s'était raidi et grognait en sourdine. Mme Hagerty se recroquevilla.

— Arrête ça, Frank. Tu lui fais peur.

Il cessa de grogner mais ne changea pas d'expression.

— Amie, dit-il à voix basse. Colin, c'est celui qui est entré dans la maison ce matin-là.

Elle revit la scène. L'homme-loup qui espérait toucher une récompense auprès de l'oncle Giuseppe. Elle fit « Oh ! » pour toute réponse. Mais Jean avait précisé que la vieille dame avait agi dans l'intérêt de la ville. Amie était bien placée pour savoir que certaines décisions s'imposaient en pareil cas. Parfois bonnes... parfois moins. Elle s'avança et l'étreignit à son tour.

— C'est vous qui avez suggéré cette idée à Colin, certes, mais il a eu le choix d'agir ou non, et c'est sa décision à lui qui a provoqué sa mort. Vous ne lui avez pas forcé la main. Je n'ai rien à vous pardonner : tout ce que vous avez fait, c'était dans l'intérêt de cette ville.

Les pleurs de la vieille dame redoublèrent sur l'épaule d'Amie. Celle-ci la laissa se soulager. Finalement, la femme-louve se ressaisit.

— Je m'étais trompée sur ton compte, jeune fille. Tu es une vraie bénédiction pour notre communauté. Nous étions tous à moitié endormis, vivant au lieu de jouir pleinement des petits bonheurs du quotidien. Un grand merci.

Là-dessus, la vieille dame s'éloigna et disparut dans la foule.

Amie, une fois de plus, se retrouva sans voix. Elle n'estimait pas avoir agi pour le bien commun mais pour se faire accepter. Enfin, bref...

— OK, lança Frank, il faut que je le fasse avant de me vomir sur les pieds.

Sa mère et Butch éclatèrent de rire. Amie, pour sa part, ne captait pas. Frank lui lâcha la main et sauta sur une table de pique-nique vacante.

— Puis-je avoir votre attention, s'il vous plaît ?

Un concert de « Chut » et de « C'est le moment » s'éleva des convives.

Le moment de quoi ?

— Comme je fais ça de façon protocolaire, merci de me soutenir. Je suis François Dubois, fils de Jean, âme sœur d'Amie et heureux papa du petit Francis, comme tout le monde, ici, doit déjà le savoir. Merci à tous d'être venus à notre grand pique-nique. C'est la première fois que je vois toute la communauté réunie... enfin non, pas la première, la *deuxième*. Deux fois pour mon Amie.

Les vivats s'élevèrent. La jeune femme eut très envie de botter le cul de Frank, qui avait décidément le génie pour la mettre dans l'embarras.

— Aussi, poursuivit-il, ai-je choisi de le faire en public. Si possible sans me ridiculiser aux yeux de toute la ville.

Il sauta à bas de la table et mit un genou à terre devant Amie. Puis, de sa poche, il sortit une magnifique alliance surmontée d'un diamant.

Le cœur d'Amie rata un battement. Dieu du ciel, il s'apprêtait à renouveler sa demande en mariage ! Quatre ans auparavant, elle avait été folle de joie... et dans le même « état » qu'en ce jour. Elle faillit éclater de rire tant l'histoire se répétait. Sauf que, cette fois, personne ne pourrait les séparer.

Amie prit conscience que Frank avait cessé de parler. Émue comme elle l'était, elle n'avait pas suivi un traître mot de son discours. À la façon dont il la regardait et au silence qui régnait, elle comprit néanmoins que ce devait être son tour.

— Oui, Frank. Je veux être ta femme.

Toute la ville assemblée poussa des cris de joie. Frank lui passa la bague au doigt, se leva, l'enlaça et la fit virevolter. Le rire joyeux qu'elle poussa était retenu dans sa poitrine depuis très, très longtemps.

Francis trotta jusqu'à eux et demanda que son papa le porte.

— Vous allez vous mérier ?

— Oui, mon grand.

— On va vivre tous les trois, alors ? lança le fiston.

— Bien sûr ! Rien ne pourra jamais nous séparer. Je vous aime tous les deux.

Amie s'éclaircit la gorge ; les deux amours de sa vie se tournèrent vers elle à l'unisson.

— Et ton cœur serait assez grand pour aimer une troisième personne ?

— Qui donc ? s'étonna Frank.

Le temps était compté pour lui faire la surprise. Par chance, à en croire maman Dubois, son odeur n'avait pas encore assez changé pour qu'il s'en rende compte, sauf s'il avait su quoi chercher.

— Respire à fond, métamorphe.

Son chéri inhala bruyamment – et ses yeux s'écarquillèrent.

Jean fit un clin d'œil à Amie puis cria à la foule :

— Grande nouvelle, les amis ! Mon deuxième petit-fils est en route !

Les vivats reprirent. Frank la serra très fort et l'embrassa dans le cou.

— Comment tu as su, toi qui n'es pas métamorphe ?

Elle recula juste assez pour répondre à son regard médusé par un grand sourire.

— C'est notre fils qui a noté le changement d'odeur. Je savais que je disposais d'un temps limité pour te faire la surprise.

— Un deuxième enfant ! C'est le plus beau cadeau que tu puisses me faire.

Elle rit puis l'embrassa sur la bouche.

— Heureuse que ça te fasse plaisir, mais, contrairement à Alice, je ne suis pas une mère lapine. Je fermerai boutique à trois.

Il se fendit de son sourire de fauve, frotta son maxillaire près de l'oreille d'Amie et gronda tout bas :

— Je parie que j'arriverai à te faire changer d'avis.

La jeune femme eut des frissons ; des images torrides lui vinrent aussitôt. Aucun doute, songea-t-elle, ce diable-là en était capable.

## REMERCIEMENTS

À mes enfants : Aiden « Pukibear », Alan « Platano King » et Angelina « Ballenita ». Grâce à vous tous, ma vie est plus riche et plus belle. Merci.

À Tina Winograd : tu es une amie merveilleuse, toujours prête à m'aider à perfectionner mon travail. Je ne pourrai jamais assez te remercier d'être une amie aussi extraordinaire !

À ma mère et ma sœur : merci pour votre soutien sans faille.

À mon équipe de terrain, mon groupe de lecture et mes lecteurs : vous me facilitez le travail d'écriture. Chaque fois que vous en redemandez, vous me donnez envie de continuer. Merci.

Découvrez sans attendre un extrait du prochain tome :

# ***Bryon***

A.L.F.A. – 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Tristan Lathière

Bientôt disponible chez Milady

Kari Tomlin ouvrit à la volée l'entrée du bâtiment du FBI, buta contre la barre de sol puis bouscula une dame tenant un gobelet de café qui attendait son tour au contrôle de sécurité.

— Excusez-moi.

La femme lui jeta un regard noir, ne répondit pas et lui tourna le dos.

— Bonne journée à vous aussi, murmura Kari.

Quelle barbe d'être debout de si bon matin ! Son cerveau refusait de fonctionner avant 7 heures, et encore, après deux cafés.

Elle consulta sa montre. Le *big boss* l'avait appelée trente minutes plus tôt avec, dans la voix, un accent paniqué comme si la Terre était attaquée par des extraterrestres. Le directeur souhaitait la voir immédiatement. Une info ultrasécète était tombée ; on avait besoin de ses services.

Elle n'avait vu qu'une fois le directeur du Bureau, ou plutôt entraperçu, quand il lui avait serré la main et remis son certificat d'accréditation. Une cérémonie qu'elle n'était pas près d'oublier... Pas parce qu'il s'était agi de son premier jour en tant qu'agent du FBI, mais parce qu'en se présentant sur le podium elle avait trébuché sur un câble de micro scotché au sol et emporté le pupitre dans sa chute. Tout ça à cause des saletés d'escarpins à talons hauts qu'elle portait ce jour-là. Son truc, c'était plutôt les tongs.

Sitôt la sécurité passée, elle se hâta vers les ascenseurs. L'un d'eux était en train de se refermer. Elle se faufila juste à temps et se retrouva nez à nez avec les autres occupants. Sans le moindre espace pour se retourner. Elle tenait à peine dans la cabine, et sa mallette pas du tout. Les panneaux se refermèrent avec fracas sur l'attaché-case, puis le dispositif de sécurité entra en action et les portes se rouvrirent.

— Misère, gémit Kari.

Elle tira sa mallette à l'intérieur tout en faisant demi-tour, bousculant au passage les personnes situées au premier rang. Leur concert de protestations la fit grimacer.

Arrivée au dernier étage, elle trottina jusqu'au bout du couloir, où se trouvait le bureau du *big boss*. Elle prit une profonde inspiration, lissa sa veste de tailleur et frappa à la porte.

— Entrez.

Elle s'exécuta.

Le directeur Lancaster, chef de sa division, retira son gobelet de café de la table et recula dans son fauteuil. En face de lui se tenaient deux militaires d'âge indéterminé aux uniformes bardés de décorations. Ignorante des grades, Kari remarqua cependant les deux étoiles qui ornaient leurs épaulettes.

— La voici justement, messieurs, dit Lancaster en posant le regard sur l'arrivante. Entrez, entrez, mademoiselle Tomlin.

Kari afficha un sourire de façade et se força à respirer normalement.

— Bonjour, monsieur le directeur, parvint-elle à articuler.

— Bonjour, mademoiselle.

Il désigna les deux hommes.

— Permettez-moi de vous présenter le général Smithton et le général White.

Elle hocha la tête et bafouilla un bonjour. Ils firent de même.

— Mademoiselle Tomlin, merci à vous d'être venue si tôt. Nous venons de recevoir une communication de terrain à décoder de toute urgence. La CIA, qui a les éléments depuis plusieurs heures, n'en tire rien.

— J'expliquais à ces messieurs, poursuivit Lancaster en désignant les deux généraux assis devant lui, que vous faisiez des miracles dans ce genre de registre. (Il lui adressa un clin d'œil.) Il ne reste plus qu'à être à la hauteur, si vous voyez ce que je veux dire.

Kari, qui ne voyait pas bien, décida cependant de jouer le jeu.

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

Il lui tendit un dossier frappé de la mention « Confidentiel ». Rien d'étonnant jusque-là. Dans son métier, l'essentiel du travail était top secret et du type « à terminer la veille au soir ».

— Savons-nous de quel pays ça sort ? demanda-t-elle tout en jetant un coup d'œil aux premières lignes de charabia.

— De Russie, selon nous, répondit le général White.

— Et c'était censé arriver où ?

— Au Mexique, apparemment, précisa le directeur.

Les Russes envoyant un message codé aux Mexicains... pas banal.

— Avez-vous besoin de passer à votre bureau ? s'enquit Lancaster.

— Inutile, j'ai mon portable avec moi.

La jeune femme souleva son attaché-case – celui qui avait été mâchonné par la porte de l'ascenseur – en priant pour que son ordi fonctionne encore.

— J'ai juste besoin d'un endroit où m'installer.

— Allez donc dans le bureau voisin, mon adjoint ne devrait pas arriver avant midi.

— Entendu, monsieur. Merci.

Kari prit congé en vitesse et, sitôt dans le couloir, s'adossa à la porte fermée pour reprendre son souffle. Pourquoi était-elle si nerveuse ? Elle avait déjà rencontré des huiles sans flipper pour autant. Enfin, pas trop. Mais ces trois-là avaient besoin qu'elle décode un message apparemment si important qu'en cas d'erreur une guerre mondiale paraissait possible.

Installée dans le bureau voisin, elle sortit son ordinateur portable et posa le message devant elle. Contempla les symboles étranges ; leur disposition sur la feuille. Russie et Mexique. Les motifs et les similitudes prirent forme dans sa tête. Elle afficha l'alphabet cyrillique sur son écran puis prit le temps de l'étudier. La dernière fois qu'elle s'était penchée sur cette partie du globe remontait à longtemps. Depuis qu'elle était entrée au FBI, c'était le Moyen-Orient qui occupait l'essentiel de ses journées.

À mesure qu'elle se plongeait dans le cyrillique, les diphtongues et la structure grammaticale, le champ des possibles s'ouvrit peu à peu. La jeune femme ne songeait plus qu'aux combinaisons de lettres, aux différences entre l'espagnol et le russe, à l'énigme qui la narguait. Elle compta les caractères en quête d'un motif sous-jacent. Puis elle entrevit la solution. Chaque lettre correspondant à un nombre premier était-il un leurre ? Il suffisait peut-être d'effacer ces « faux » caractères pour que les éléments du message deviennent intelligibles.

Kari barra le troisième signe, puis les cinquième, septième, onzième et ainsi de suite jusqu'à la fin de la séquence. Tria mentalement. Encore et encore. Remarqua alors un élément structurel : les mots n'étaient pas disposés en phrases. C'était rarement le cas, c'eût été trop facile. Un petit exercice de méli-mélo plus tard, le tour était joué.

La lecture du message lui apprit que les Russes essayaient de les foutre dans la merde. S'ils s'activaient afin de déclencher une guerre entre le Mexique et les USA, c'est qu'ils avaient autre chose en tête. Elle replia son ordinateur, le fourra dans l'attaché-case et sortit du bureau.

Elle frappa à la porte du directeur, qui l'autorisa à entrer, ce qu'elle fit aussitôt en s'efforçant d'avoir l'air plus sûre d'elle. C'était bien mérité, après tout.

— Le message est décodé, monsieur le directeur.

Les deux généraux la dévisagèrent, bouche bée, et froncèrent aussitôt les sourcils. Ils ne la croyaient pas. Une réaction à laquelle elle avait droit chaque fois. Rien de nouveau sous le soleil. Depuis cet accident qui avait failli la tuer, enfant, Kari était une surdouée en maths et en résolution d'énigmes. Un don qui, hélas, ne couvrait ni la vie sociale, ni la vie amoureuse. Les deux étaient au point mort.

Le directeur reprit son gobelet de café et s'enfonça dans son fauteuil. La jeune femme vint à lui et lui tendit le papier. Alors qu'elle reculait, son coude heurta une photo encadrée qu'elle s'empressa de ramasser par terre avant de s'excuser platement. Puis, en prenant appui sur le bureau pour se relever, elle renversa un drapeau en bronze qui, dans sa chute, déclencha la course folle d'une boule de ruban adhésif sur le bureau du boss.

Penchée pour rattraper la boule, elle fit choir un porte-crayon noir d'où s'échappèrent plusieurs stylos. S'excusant toujours, elle remit les stylos en place. La boule de scotch avait dû finir au sol. Elle se redressa... et son coude buta dans le même cadre photo.

La jeune femme soupira. Les deux généraux la dévisageaient encore. Cette fois pour une autre raison : au lieu de se comporter en pro, elle se donnait en spectacle. C'était l'histoire de sa vie. Dès qu'elle avait l'occasion de briller, elle finissait invariablement avec un œuf écrasé sur la figure.

Le directeur reposa son gobelet.

— Je vous l'avais dit, messieurs. Une crack du décodage.

Elle se tourna vers les deux militaires.

— Souhaitez-vous que je vous explique les motifs, ou que je parle à vos gars ?

Ils marmonnèrent « Allez voir nos gars » d'une même voix. Classique. Tout le monde ou presque pataugeait dès qu'il était question de cryptographie. Elle prit la carte de visite que lui tendit l'un des généraux et sortit.

La carte portait le logo de la CIA. Elle en jetait, contrairement aux siennes. Une seconde. Encore aurait-il fallu qu'elle en ait à son nom... Quelqu'un avait dû oublier de passer commande, à moins que ce même quelqu'un l'ait jugée indigne d'avoir son nom sur un bristol.

Quoi qu'il en soit, Kari était souvent la première – et parfois la seule ou presque – au courant de certains événements. Le crash aérien en Ukraine, par exemple : contrairement à ce qu'avaient avancé les médias, il n'était pas l'œuvre de dissidents. Eh non ! Et le monde entier savait que la Corée du Nord travaillait sur l'atome, mais personne n'avait idée des tonnes d'armes biologiques que le pays possédait.

Et il existait des secrets que personne ne souhaitait voir divulgués. Ce qui s'était vraiment passé dans cette Zone 51 de sinistre mémoire, par exemple. Des non-humains vivant incognito sur Terre. À quoi ressemblerait le monde, se demandait-elle parfois, si le public apprenait l'existence d'aliens ? Ça partirait vite en sucette, c'était couru.

Le plus drôle étant que personne ne la croirait si elle racontait tout ce qu'elle savait. Ce qui la dissuadait de nouer des relations d'amitié trop étroites. Sa vie sociale était réduite à zéro. Pas facile, à sa décharge, de grandir en étant vue comme une bête curieuse. Et désormais, immergée

à cent pour cent dans le boulot, elle n'avait aucun sujet non piégé à aborder dans une conversation.

Elle avait tenté de s'intéresser aux programmes télé dont parlaient les autres femmes : Oprah, Dr Phil, Dr Oz... mais elle avait entendu beaucoup de conneries dans les thématiques abordées par leurs shows. Question bouffe, surtout. Les fruits et légumes bio, vendus comme s'ils avaient poussé dans des jardins de grand-mère. Ben voyons. Autant les consommer sortis d'une boîte de conserve. Les conservateurs étaient, selon elle, moins nocifs que tout ce qui était utilisé dans la sphère du bio.

Une fois, elle s'était risquée à parler avec quelques voisines d'immeuble, dont elle essayait de se faire des amies, des coulisses de l'industrie agroalimentaire. On l'avait dévisagée comme si elle venait d'une autre planète. Qui croire ? Ce « bon » docteur Oz, soutenu par des marques prestigieuses, ou cette presque inconnue qui refusait de leur dire quel était son job et dans quelle branche elle travaillait ?

Qu'elles aillent donc se faire foutre ! Kari n'avait pas besoin d'amies si bêtes. Elle saurait se débrouiller seule... tant qu'il existerait des piles pour godemiché.

**Milly Taiden** est une autrice de best-sellers qui apparaissent régulièrement sur le classement du *New York Times* et *USA Today*. Elle compte plusieurs séries à son actif, encore inédites en français, des romances torrides entre héroïnes aux courbes généreuses et mâles alphas autoritaires. Milly vit en Floride avec son mari, ses enfants et Needy, Speedy et Stormy, leurs trois chiens, et adore échanger avec ses lecteurs sur son site web ou sa page Facebook.

De la même autrice, chez Milady :

A.L.F.A :

1. *Parish*
2. *Frank*
3. *Bryon*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Mating Needs*  
Copyright © 2017 by Milly Taiden

Suivi d'un extrait de : *Dangerous Mating*  
Copyright © 2017 by Milly Taiden

© Bragelonne 2019, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
e-Dantès / Érica Périgaud

Photographie de couverture :  
© Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.  
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible  
d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-3616-8

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)